LE

MAGNÉTISEUR

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR

CH. LAFONTAINE

8me ANNÉE — 1868

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

RUE DU MONT-BLANC, 9

—

1868

N° 1. Janvier 1868. 8e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Le Magnétiseur paraîtra le 15 Janvier et chaque mois par livraisons de 16 à 32 pages de texte et une couverture. Chaque année pourra former un volume de bibliothèque.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Genève. . . . . Fr. 6
Suisse, France, Italie, Belgique . . . . » 8
Angleterre, Turquie, Amérique, Hollande, Allemagne, Prusse, Russie. . . . . » 12

Les abonnements sont d'un an, à partir du 1er Janvier de chaque année.

Chaque abonné, qui joindra 4 francs au prix de son abonnement, recevra **en prime,** franco par la poste, **Les Mémoires d'un magnétiseur;** deux beaux volumes avec portrait de l'auteur. Valeur 8 francs.

On s'abonne pour Genève, la Suisse, la France, l'Italie et tous les autres pays étrangers, chez M. **Ch. Lafontaine, rue du Mont-Blanc, 9, à Genève.**

On s'abonne aussi chez M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17, à Paris.

Chez M. Bertrand, trésorier de la Société de magnétisme, rue Rodier, 10, à Paris.

Il suffit d'envoyer un mandat sur la poste, soit à Genève, soit à Paris.

A nos Lecteurs

Nous faisons reparaître le journal *Le Magnétiseur*, que nous avions créé en 1859, et que nous avions interrompu depuis un an. Notre intention est de lui donner, dans cette huitième année, un plus grand développement que celui qu'il avait précédemment

Nous nous sommes assuré le concours de plusieurs savants collaborateurs, ainsi que celui de quelques correspondants.

Tout en nous occupant toujours plus spécialement, du magnétisme au point de vue thérapeutique, nous aborderons cependant le côté psychologique. Ainsi nous étudierons le somnambulisme dans toutes ses phases.

Nous essaierons d'indiquer les causes des défaillances des somnambules, et aussi celles des magnétiseurs.

Nous développerons les moyens de rendre la stabilité à la lucidité si fugitive d'ordinaire, et nous chercherons à régulariser son emploi.

Nous nous occuperons aussi de ce qu'il peut y avoir de vrai, d'utile, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le *spiritisme*.

Nous accorderons une place aux sciences. Les arts et la littérature trouveront aussi nos colonnes ouvertes.

Enfin, nous ferons tous nos efforts pour rendre des plus intéressantes notre publication.

Nous ne reculerons devant aucun frais, et nous annonçons, dès aujourd'hui, que souvent un numéro contiendra une feuille et demie, deux feuilles d'impression, c'est-à-dire 24, 32 pages de texte et la couverture.

Nous osons espérer que nos anciens abonnés, que les amis du magnétisme, nous accorderons leur concours et s'associeront à l'intérêt de notre entreprise ; et que cette année encore nous ferons quelques prosélytes, grâce au caractère de vérité que nous n'avons cessé de donner à nos écrits.

C'est, nous aimons à le croire, grâce à ce système invariable que nous nous sommes imposé, de ne présenter que des faits sobrement énoncés, mais étayés de preuves solides, que nous nous sommes acquis l'estime et le concours de bon nombre de nos lecteurs.

C'est en restant attaché, comme par le passé, et plus encore, à de tels principes ; — c'est en redoublant d'efforts pour satisfaire un public éclairé ; — c'est en recherchant de toutes parts les faits qui se rattachent au magnétisme, et en les soumettant à un rigide examen ; — c'est, enfin, en apportant à notre journal des soins plus consciencieux, que nous espérons voir l'approbation de nos lecteurs répondre à nos efforts, en nous donnant, de plus en plus, un appui que nous réclamons, et dont nous nous croyons digne.

Nous espérons que les magnétiseurs, que nos anciens élèves, que les amateurs et les partisans du magnétisme, ainsi que les malades qui lui doivent leur guérison, nous mettront à même d'atteindre le but que nous nous sommes proposé.

Afin de faire apprécier et mettre en pratique le magnétisme, nous voulons que le journal *Le Magnétiseur* nous serve à continuer la propagande active que nous avons faite pendant trente ans.

Nous répétons ici, notre journal n'a pas été et n'est pas une œuvre de spéculation; mais, plus nous aurons d'abonnés, plus nous pourrons multiplier les exemplaires et répandre alors, gratuitement, notre journal en plus grande quantité.

C'est ainsi que nous pouvons espérer faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes, et propager une des plus grandes et des plus utiles vérités.

Tel est notre désir, notre unique but; nous le poursuivrons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos veilles, notre longue expérience.

Notre journal ne s'adresse pas seulement aux partisans du magnétisme, mais encore à tous ceux qui, incrédules ou opposés au magnétisme, désirent cependant s'instruire et connaitre la vérité sur une science, qui, depuis son apparition, a soulevé tant de passions pour et contre.

Que les lecteurs nous viennent donc en aide, et nos efforts ne seront pas sans fruit.

Notre entrée en matière

Aujourd'hui, 1er Janvier 1868, nous reprenons la plume que nous avions déposée pendant toute l'année 1867, et quoique vieux, et peut-être même parce que nous le sommes, nous voulons, avant de mourir, dire encore un mot sur le magnétisme, cette science à laquelle nous avons consacré notre vie.

Nous voulons encore contribuer à propager cette vérité sublime, qui, une fois entièrement connue, sera considérée comme un bienfait de Dieu.

Car, en effet, quoi de plus grand, quoi de plus précieux que cette faculté donnée à l'homme de soulager son semblable par le simple attouchement? — de le guérir par l'imposition des mains?

Est-il rien de plus sublime, de plus divin, que cette puissance dont l'homme est doué? — N'est-il pas la preuve qu'il est bien créé à l'image de Dieu?

Lorsque, communiquant sa propre vie, il rappelle l'existence aux dépens de la sienne chez un homme qui se meurt? — Sans lui, la vie de cet être est éteinte; — il paraît, — il impose les mains, — et les souffrances atroces du malade sont calmées; et les convulsions horribles dans lesquelles il se tordait cessent aussitôt. — Le calme, la sérénité, la vie reparaissent sur ce visage, un instant avant bouleversé par la douleur, et par la mort qui l'étreignait déjà de ses bras décharnés.

Oui, le magnétisme est la science des sciences! Il est l'âme de la nature, — il est la vie; — sans lui, rien n'existerait, tout serait néant. — Il est, parce qu'il est: comme la lumière et l'électricité, comme l'aimant et le galvanisme. Il est inhérent à tout ce qui est vivant; et, s'il est vrai que la santé soit un bien, — s'il est vrai que l'amour du prochain doive être recherché? — le magnétisme produit l'un et l'autre; — il guérit, — il inspire le dévouement.

Si la croyance à l'immortalité de l'âme est inhérente à l'homme, le magnétisme fournit des arguments sans réplique de cette vérité, car il démontre par des preuves palpables l'existence de l'âme et de sa spiritualité.

Quoi de plus grand sur cette terre que cette puissance qui nous rapproche de Dieu ; que le pouvoir qui nous rend maître, non-seulement de la matière, mais encore de l'esprit même qui réside en nous?

Le pouvoir des rois et des empereurs égale-t-il la puissance magnétique? — Non! — Ces souverains homicides commandent aux corps, mais nous, nous commandons, nous ordonnons, nous avons sous notre puissance cette partie immatérielle, divine, qui est dans l'être humain; nous la séparons en quelque sorte du corps matériel, annihilant pour un instant la vie commune, nous délivrons l'esprit des liens terrestres qui le retenaient, et, lui recouvrant en entier toutes ses facultés divines, il s'envole dans les régions éthérées, percevant de ces hauteurs incommensurables l'immensité, le passé, le présent, l'avenir; pour lui point de distance, pour lui point de temps, pour lui point d'obstacles; les siècles se déroulent, les événements apparaissent; il voit tout, il sent tout, il sait tout. C'est pour lui qu'on peut dire avec raison: les maisons n'ont pas de toits, les murs sont de verre, le corps des hommes est transparent, il lit leurs pensées les plus intimes, enfouies au plus profond de leur âme. Oui, le magnétisme est le don le plus précieux, le plus sublime que Dieu nous ait fait; et quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, on sera forcé de reconnaître un jour cette grande vérité.

CH. LAFONTAINE.

Un homme, s'il vous plaît

Cher Monsieur Lafontaine,

Vous me faites l'honneur de me demander quelques notes sur le magnétisme et les magnétiseurs à Paris; je voudrais pouvoir vous satisfaire, mais la tâche ne me paraît pas facile; je vais pourtant essayer de répondre à votre désir dans la mesure de mes faibles moyens.

Je crois que le magnétisme, dans son acception pure, fait quelques progrès dans l'esprit public; le mot lui-même

est accepté volontiers, et on le rencontre chaque jour dans la littérature, au théâtre; dans les salons même, où il n'a pas encore ses grandes entrées, il se glisse timidement par la porte entr'ouverte. C'est déjà quelque chose, sans doute, mais c'est bien peu après le bruit éclatant qu'il fit à son apparition il y a 80 ans et plus. Enfin, on en parle et on en parle souvent, que les mesmériens s'en contentent en attendant mieux.

A quoi tient cette lenteur du progrès! à bien des causes, mais surtout, je le crains, aux magnétiseurs d'abord. Il est triste d'être poussé à faire un semblable aveu, mais ce n'est pas en cachant une plaie qu'on la guérit; il faut la découvrir, la sonder, y porter même le fer brûlant sans s'inquiéter ni s'émouvoir des cris du patient, si on entrevoit la possibilité, sinon la certitude, de le sauver. Ici, le mal existe, cherchons le remède.

Les magnétistes ont tous ou presque tous un défaut capital, c'est de s'attacher trop exclusivement à telle ou telle doctrine, et de ne point voir de salut possible en dehors du culte auquel ils sacrifient.

Cela n'aurait pas une grande gravité (les moyens que couronne le succès étant toujours bons quand ils sont honnêtes), si cette diversité d'opinions, qui se rencontre d'ailleurs dans toutes les sociétés, politiques, religieuses, artistiques, littéraires, scientifiques, etc., n'engendrait pas une regrettable division, non-seulement dans les esprits, mais aussi parmi les hommes. Ainsi, pour ne pas sortir de la question qui nous occupe, nous voyons les fluidistes renforcés repousser avec une sorte de sainte indignation les imaginativinistes purs qui le leur rendent bien, et les volontistes ainsi que les spiritualistes n'être pas plus tolérants à l'égard des autres que ceux-là ne le sont à leur égard. Puis, comme si ces éléments de division n'étaient pas plus que suffisants, il a fallu que la patrie du *puff* et *des canards* nous envoyât, il y a quelques années, son spiritisme et ses médiums, qui n'ont pas fait moins tourner les têtes que les tables. L'exploitation plus ou moins honnête du somnambulisme avait absorbé le magnétisme direct au détriment de celui-ci; à son tour, le spiritisme tend à absorber tout à la fois le somnambu-

lisme et le magnétisme. Il résulte de ceci un amalgame, une confusion déplorables, et là peut-être est l'obstacle le plus grand aux progrès de la science ressuscitée par Mesmer.

Quand on voit les disciples et les plus illustres continuateurs du maître accepter si bénévolement les prétendus miracles des médiums, et prendre en pitié les magnétistes que la grâce n'a pas encore touché et qui ne s'inclinent pas devant la soi-disant vérité nouvelle, on se demande à quoi servent les livres des Mesmer, des Puységur, des Deleuze, des Galard de Monjoie, des Deslon, des de Redern, des Tardy de Montravel, des Bergasse, des Du Potet, des Charpignon, des Rostan, des Hébert, des Lafontaine et de tant d'autres qui ont étudié la matière, qui ont expérimenté, qui ont posé des rudiments de science pratique, présenté des procédés raisonnés, et qu'on peut croire raisonnables ; à quoi servent ces ouvrages s'il suffit de l'intervention d'un seul parmi les milliards de milliards d'esprits errant dans je ne sais quelle planète pour expliquer, par le ministère d'un être tout spécialement privilégié, les merveilles incomprises de *la puissance de l'être vivant sur son semblable*, c'est-à-dire de ce que nous persistons, à tort ou à raison, à désigner sous le nom de magnétisme animal ou hominal. Eh bien ! nous en sommes venus à ce point, que les maîtres du magnétisme déchireraient volontiers tous leurs livres, ou les réduiraient au livre blanc de Boerhave en modifiant ainsi le résumé du célèbre médecin hollandais : « *Ayez foi aux esprits, procurez-vous un bon médium, et moquez-vous du magnétisme et des magnétiseurs.* »

Oui, encore une foi, le spiritisme tend à absorber le magnétisme déjà affaibli dans l'opinion des gens sensés par l'exploitation du somnambulisme avec lequel on ne le confond que trop. Que, si quelque magnétiste désintéressé dans la question ose élever la voix et signaler la mauvaise pente où s'est fatalement laissé glisser l'école mesmérienne, on crie haro sur le baudet. Les somnambuliseurs qui tiennent boutique ouverte de consultations de 10 h. du matin à 6 h. du soir S. G. D. G., et qui n'en peuvent toujours donner au public pour son argent, poussent des cris

de colère et de désespoir. Ne faut-il pas que le prêtre vive de l'autel, et est-ce leur faute si leur somnambule, d'ordinaire extra-lucide, n'est pas toujours infaillible? L'astre du jour n'a-t-il pas aussi parfois ses éclipses?

Et je ne parle ici que des somnambuliseurs et des somnambules honnêtes, il y en a, je m'en porte garant et n'en connais même personnellement pas d'autres; mais cette lucidité, si vraie qu'elle soit, peut-on nier son inconstance, sa fugacité? Non, assurément, et lorsqu'elle a fait positivement défaut, ce qui n'est point rare, n'a-t-elle pas reçu une atteinte grave dans l'esprit des consultants qui tous n'ont pas une foi assez robuste pour résister quand même? Que sera-ce donc de ces somnambules interlopes dont Paris fourmille, à ce qu'on assure. Et ces autres somnambules ou prétendus tels qui exercent sur les places publiques et dont le chapeau du pître est le petit bureau de recette; et ces autres pauvres hères qui abritent leur clairvoyance douteuse dans des baraques ambulantes aux foires de St-Cloud et autres lieux, et qui ne craignent pas d'afficher en gros caractères au fronton de leur établissement : *Magnétisme et Somnambulisme : Mademoiselle X, élève de Monsieur du Potet, lucidité reconnue*, etc.

Triste, triste, en vérité!

Avec tous ces mauvais éléments, ou du moins avec la confusion qui doit nécessairement en résulter et que les intéressés s'appliquent à établir, comment le magnétisme vrai ne serait-il pas retardé dans sa marche? Ah! pourquoi ne s'en est-on pas tenu au magnétisme direct; pourquoi a-t-on exagéré sa puissance au point de faire accroire et de se faire accroire à soi-même qu'il est la véritable panacée universelle? Pourquoi avoir cherché à éreinter les corps savants au lieu de les forcer à reconnaître les faits en leur en prouvant l'évidence; Pourquoi avoir voulu aller à eux au lieu de les amener à venir à nous? Pourquoi leur jeter à la face l'épithète d'ignorants parce qu'ils ignorent le magnétisme et ne peuvent ou ne veulent pas distraire quelques moments de leurs études au profit de celle qui nous occupe? Je n'ignore pas que certaines colères sont bien légitimes, mais ceux qui les ont excitées ont disparu de la scéne du monde, et leurs successeurs ne

sauraient être solidaires de leur aveuglement, de leur mauvais vouloir si on l'aime mieux. Je borne ici cette digression que l'apôtre le plus fervent du mesmérisme voudra bien me pardonner; il sait que je n'ai aucun titre pour aspirer à l'Académie.....

Je vous parlais tout à l'heure du spiritisme; j'en parlais même assez vertement, ce qui est la conséquence de ma manière de voir à son endroit, mais ce qui ne m'empêche pas de respecter la croyance de ses adeptes et n'atténue en rien l'estime que j'ai pour leur caractère et leur personne. Je disais donc, et je le répète, que c'est avec un vif regret que je le vois arriver tout doucement à usurper la première place dans la production des phénomènes magnétiques. Au risque d'être traité de matérialiste, mon avis est qu'il n'y a *rien de surnaturel dans la nature, qu'il n'y a que de l'incompris, peut-être bien de l'incompréhensible ;* l'avenir prononcera.

Je ne puis me dispenser de dire quelques mots sur une actualité d'hier, le zouave guérisseur! quel bruit ne s'est-il pas fait autour de lui pendant son apparition! La presse et le théâtre s'en sont occupés ardemment; la caricature elle-même a daigné contribuer à sa célébrité. Pour mon compte, je n'ai pas une opinion formée à son sujet, et je me demande où est la vérité vraie dans tout ce qui le concerne. Dans le camp magnétique, chaque parti réclame Jacob comme l'un des siens; les spiritualistes, je ne dis pas les spirites, reconnaissent en lui un voyant, un émule des princes de Hoenlohe et du commandant Laforgue, à la dévotion près; les spirites le regardent comme un médium *sui generis ;* pour les fluidistes, il est doué de la propriété curative par excellence; sa voix, son regard, sa volonté sont tout puissants; mais, selon moi, ce sont les imaginationistes qui ont le plus beau jeu dans la partie. Jacob est-il un magnétiseur de telle, telle ou telle école? *That is the question!*

Est-il tout simplement un farceur qui s'est amusé de la crédulité publique tant qu'on l'a laissé faire, et qui néanmoins a produit des modifications physiologiques incontestables par l'effet seul de cette crédulité ? — Ne savons-nous pas que de simples pilules de mie de pain

ordonnées avec un certain appareil magistral ont produit des guérisons inespérées. Ces guérisons ont-elles été durables, je n'en sais rien ; les cures de Jacob ont-elles persisté ? — c'est qu'on n'a jamais pu savoir.

Puisque vous désirez aussi connaître la situation actuelle de ce qui devrait être la véritable académie magnétique de Paris, j'ai le regret de vous dire que la Société de magnétisme est dans le marasme le plus navrant. Il m'en coûte de vous faire cet aveu, mais j'ai l'habitude, le défaut si l'on veut, d'être sincère et d'appeler les choses et quelque fois les gens par leurs noms. Cette pauvre Société ne bat que d'une aîle ; il lui manque cette cohésion, cet esprit de bonne confraternité, de confiance entre ses membres, que je ne cesse d'appeler de tous mes vœux ; de là des tiraillements qui l'épuisent, des défaillances qui la tuent. La position est-elle désespérée ? Non, grâce à Dieu ! mais pour nous relever à un niveau que nous n'aurions jamais dû perdre et que nous avons certainement perdu, il manque ce que Diogène cherchait la lanterne à la main : il manque *un homme !*

Ceux qui ont conduit la barque jusqu'à présent se retirent ; ils croient avoir fait leur temps et payé leur dette à la consolidation de l'œuvre de Mesmer ; s'ils n'ont pas fait autant qu'ils auraient voulu, ils ont la conscience d'avoir fait autant qu'ils pouvaient, que des hommes nouveaux prennent leur place et impriment une nouvelle impulsion aux travaux magnétiques. Les anciens seront heureux d'applaudir aux succès de leurs remplaçants.

Aux armes donc, magnétistes ? Que ceux d'entre vous qui ont l'avantage de posséder de bons somnambules ou des médiums de première classe, se hâtent de consulter leurs sujets et de pressurer leur lucidité jusqu'à extinction, afin qu'ils découvrent celui qui aura la force de régénérer la société. *Un homme, s'il vous plaît !*

E. Chauda.

Les frères Davenport sont-ils médiums?

Et pourquoi ne le seraient-ils pas ? On en rencontre tant aujourd'hui, et même de très-forts, qu'il n'y aurait

absolument rien d'étonnant à ce qu'ils le fussent. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que rien de médianimique n'a lieu dans leurs représentations, auxquelles, il est vrai, nous n'avons pas assisté, mais dont on nous a si bien rendu compte, que nous ne craignons pas d'affirmer que ces messieurs ne sont nullement assistés par les esprits.

Maintenant que nous avons dit notre façon de penser sur les frères Davenport, disons un mot sur le spiritisme. L'occasion est favorable pour répondre à quelques-unes des questions qu'on nous pose sans cesse à cet égard.

Quoique représentant une chose fort ancienne, le mot spiritisme étant nouvellement formé, il est bien permis de demander ce qu'on entend par ce mot.

On entend tout simplement par spiritisme les rapports qui peuvent s'établir, et qui même s'établissent assez souvent aujourd'hui entre les vivants et les morts. Doctrine bien consolante, puisqu'elle ne peut plus être regardée comme une chimère, mais comme une vérité incontestable.

Oui, les esprits entrent réellement en communication avec nous, et à cette fin nous n'avons qu'à les évoquer.

Mais répondent-ils toujours à notre appel? Non. Il faut pour cela un intermédiaire, un médium. Encore, ce dernier une fois trouvé, ne réussit-on pas toujours à faire venir l'esprit avec lequel on désire entrer en communication.

Ici, nous sommes forcé d'ouvrir une parenthèse pour dire que, dans le spiritisme, il y a deux parties distinctes : la partie physiologique et la partie psychique.

Ce n'est qu'à l'aide de la première partie que nous allons tâcher d'expliquer quelques phénomènes spirites; car, pour ce qui est de la seconde, il faudrait entrer dans des considérations qui ne peuvent trouver place ici, et que, d'ailleurs, nous réservons pour un ouvrage spécial sur la matière.

Notre parenthèse étant fermée, nous continuons.

Pourquoi l'esprit évoqué ne se rend-il pas toujours à notre appel?

C'est parce qu'il ne trouve pas dans le médium un fluide identique à celui qu'il possédait étant vivant.

Mais dès que cette condition indispensable est réalisée, la communication a lieu instantanément.

Voici comment la chose se passe :

L'esprit soutire une petite partie du fluide vital du médium ; il s'en sature, il rentre ainsi en partie dans la vie terrestre.

En général, il ne soutire qu'autant de fluide qu'il lui en faut pour se faire entendre, soit en frappant des coups, soit en imitant différents sons ou bruits ; mais quelquefois il en soutire une plus grande quantité, afin de se faire sentir et même voir. Ces trois phénomènes frappent toujours d'étonnement, stupéfient même les personnes qui ne sont point encore initiées à ce mystère.

Si ces phénomènes, purement physiologiques, plongent dans le plus grand étonnement les personnes en présence desquelles ils se manifestent, que n'en doit-il pas être des phénomènes psychiques ?

Les incrédules ont un argument qu'ils croient irrésistibles, mais que la doctrine spirite réfute très-facilement. Ils disent, avec quelque apparence de raison, que l'esprit n'étant point corps ne peut faire résonner la matière. Qu'ils sachent donc que : 1° l'esprit fait partie de la corporéité universelle, et 2° qu'il augmente, fortifie cette corporéité en soutirant une partie du fluide vital du médium. Ainsi, rien d'étonnant à ce qu'il se fasse entendre, sentir et même voir. Au surplus, que serait un esprit s'il n'était absolument qu'esprit ? Rien. Dans la nature, — et il n'y a rien en dehors de la nature, — tout est corps, tout est pesant. Et les fluides impondérables, nous objectera-t-on ? Il n'y en a point. Ces fluides que vous appelez impondérables ne sont qu'impondérés.

Que les sciences officielles, positives même, veuillent donc bien s'incliner un peu devant les sciences occultes qui peuvent quelquefois leur en remontrer, et qui, d'ailleurs, ne sont occultes que parce que l'on n'a ni le bon esprit, ni le courage de les étudier.

Nous terminerons ces lignes, que nous avons tracées à la hâte, en disant que le spiritisme, malheureusement si peu connu encore, ne tardera cependant pas à se propager sur une grande partie de la terre, car la lumière ne peut

pas rester plus longtemps sous le boisseau ; et quand cette lumière brillera de tout son éclat, on verra l'espèce humaine se régénérer complétement. Mais, bien entendu, nous parlons de la véritable et saine doctrine spirite, et non de son honteux et ignoble travestissement.

CH. PÉREYRA.

Le Magnétisme curatif

Le magnétisme, que les corps savants nient avec indignation du haut de leur piédestal académique ; que les médecins repoussent avec dédain dans leur morgue doctorale, est-il donc une utopie, une chimère, une fiction?

Tant d'hommes honorables, tant d'hommes savants qui l'ont admis, qui l'ont pratiqué, n'étaient-ils donc que des idiots, des dupes, ou bien encore des hallucinés?

Est-il possible que depuis un siècle, — nous ne voulons pas remonter plus haut. — que des hommes, tels que les de Laplace, les Cuvier, les de Jussieu, les Rostan, les Cloquet, les Husson, les Itard, etc., etc., aient été assez aveugles pour croire, pour admettre un *rêve* et ne pas reconnaître l'inanité de cette utopie, de ce rêve?

Est-il possible que les de Lausanne, les de Puységur, les Deleuze et tant d'hommes honorables réputés intelligents, aient pu croire à cette utopie, et, mieux encore, aient cherché à propager cette erreur?

Tous ces hommes étaient-ils donc des hallucinés, des fous ou des imposteurs?

L'intelligence, la bonne foi, le savoir, n'existent-ils donc que chez les hommes qui repoussent toutes choses nouvelles avant de les avoir observées? Il est vrai que les savants ont toujours eu la prétention de vouloir comprendre avant de voir ; — tandis qu'il faut voir avant de comprendre.

Tous ces savants, tous ces médecins qui repoussent le magnétisme et son action curative, ont-ils jamais magnétisé sérieusement, eux-mêmes, un malade une heure pendant quelques jours de suite? — Non! — Que ces messieurs essaient donc une bonne fois, ils sauront ce qu'ils peuvent croire.

Ils savent fort bien, messieurs les savants, qu'il ne faut pas beaucoup de science pour magnétiser; — qu'il ne faut que faire *acte de volonté*, et que, sauf les accidents qui peuvent se présenter par une magnétisation imprudente et inexpérimentée, tout homme peut magnétiser et se convaincre par lui-même, qu'il porte en lui le principe de la vie qui ne demande qu'à être développé, et qu'il peut transmettre le *fluide vital,* cette cause unique de tous les phénomènes de la vie.

Lorsque les savants et les médecins voudront bien étudier et exercer le magnétisme, ils auront un grand avantage sur le commun des hommes; habitués à observer ces symptômes précurseurs des changements qui peuvent s'opérer chez les malades; ils seront plus aptes à apprécier les efforts faits par la nature même; ils pourront mieux les diriger connaissant les fonctions de chaque organe.

Mais il nous faut chercher et parvenir à les convaincre; il nous faut, par des faits bien constatés, par des guérisons faites sous leurs yeux, faire pénétrer en eux cette conviction qui nous anime, afin que leur mauvais vouloir tombe de lui-même, et qu'ils ne puissent arguer de leur ignorance des faits.

Nous allons commencer aujourd'hui par leur présenter une guérison qui s'est faite sous les yeux d'un de leurs confrères, qui en a suivi toutes les phases.

Peut-être ce fait portera-t-il chez quelques-uns, si ce n'est la conviction, du moins le désir de voir et d'observer eux-mêmes.

Apoplexie

Mme veuve Piguet, âgée d'une cinquantaine d'années, eut dans les premiers jours de Juillet dernier une attaque d'apoplexie. Le médecin appelé combattit d'abord avec succès le mal qui, malheureusement, était compliqué de plusieurs graves indispositions. Mais une seconde attaque, et bientôt une troisième, mirent la malade dans un état dangereux.

Le médecin avertit la famille, en avouant ses craintes. On lui parla magnétisme, il accepta avec empressement. Le docteur Fontanel est un homme qui ne repousse point les choses nouvelles, et qui met son amour-propre de côté en présence de l'intérêt du malade.

Le 27 Juillet je vis la malade, le délire s'était emparé d'elle, la face était rouge, les yeux ne s'ouvraient plus qu'avec peine, ils étaient atônes et se tenaient continuellement fermés ; la fièvre était forte sans cependant être violente, il y avait plutôt prostration de force. Les fonctions organiques de l'estomac, des intestins, de la vessie ne se faisaient point ; les purgatifs ordonnés n'avaient rien produit.

L'hémiplégie du côté droit existait, et la paralysie s'étendait même sur les mâchoires, la langue, ainsi que sur les organes inférieurs.

La malade ne pouvait rien prendre depuis plusieurs jours; elle rejetait ce qu'on cherchait à introduire en elle.

Devant un cas aussi désespéré, je doutai de pouvoir produire quelque effet. Cependant la malade était d'une constitution nerveuse, quoique lymphatique aussi, et je pensai qu'en agissant fortement sur l'estomac sur les voies digestives et sur les intestins, si je pouvais parvenir à stimuler tous ces organes, à les ranimer assez vigoureusement pour qu'ils puissent reprendre un peu d'action, peut-être obtiendrai-je une réaction favorable, surtout si je parvenais aussi à dégager un peu le cerveau.

Je me mis à l'œuvre sans espoir, mais avec cette volonté intense, cette abnégation de moi-même, qui ne m'ont jamais fait défaut dans les cas extrêmes.

Après deux heures d'une magnétisation énergique, dans laquelle je dépensai ma vie à flots, j'obtins un semblant de résultat. La malade revint à elle un instant, elle reconnut ses filles, je pus lui faire prendre quelques gouttes d'eau magnétisée, qui passèrent non sans la faire beaucoup souffrir, mais qui ne furent point rejetées comme tout ce qu'on avait essayé de lui faire prendre. C'était une légère amélioration.

Je fis poser sur le cerveau des compresses magnétisées que je fis renouveler souvent.

Une seconde magnétisation le soir obtint également un léger résultat ; la nuit fut moins mauvaise, la malade divagua moins, elle eut même des moments lucides, mais elle retombait dans cette espèce de sommeil, le coma qui a tant de ressemblance avec la mort.

Le lendemain j'agis tout aussi fortement, je fis mettre des compresses d'eau magnétisée sur l'estomac et sur tout le ventre. On avait, à ma demande, cessé tout médicament. Je lui fis avaler encore quelques gouttes d'eau magnétisée, puis mélangée de vin de Bordeaux ; malgré l'inflammation qui existait dans tout le corps et même dans la bouche, elles produisirent un bon effet en ranimant un peu la malade.

Enfin, après quelques jours de magnétisation, la malade put prendre un peu de potage, de gelée, et même sucer une côtelette. Cependant la divagation des idées existait encore au milieu de la connaissance même.

Mais le mieux continua, toutes les indispositions étrangères à la maladie même s'améliorèrent sous l'influence de l'eau magnétisée employée en boissons, en compresses et en bains intérieurs.

La paralysie du côté droit cessa entièrement, et après un mois de traitement magnétique, la malade, quoique encore faible, se promenait dans son appartement et descendait même dans son jardin.

Enfin, la malade était guérie, et depuis elle se porte tout à fait bien.

Le docteur Fontanel a suivi cette cure avec intérêt, et je me fais un devoir de le remercier ici pour la manière bienveillante dont il a agi avec moi.

Ch. Lafontaine.

Genève — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 2. Février 1868. 8ᵉ Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH LAFONTAINE

SOMMAIRE. — Nos Convictions théoriques, par Ch. Lafontaine. — Magnétisme curatif. — Névralgies, migraines. — Hystérie, par Ch. Lafontaine. — Douleurs nerveuses, par M. L. Meylan. — Notre Conversion au spiritisme, par M. Ch. Pereyra. — Variétés, par M. André. — Faits divers, par Ch. Lafontaine.

Nos Convictions théoriques.

En ce moment nous faisons un cours; cours essentiellement pratique, qui consiste à donner à nos élèves les premières leçons théoriques, et à leur apprendre à les mettre en pratique en leur faisant produire eux-mêmes les divers phénomènes du magnétisme, puis à leur indiquer les moyens d'agir dans certains cas de maladies pour obtenir une guérison, ou tout au moins un soulagement.

En nous remettant sous les yeux toutes les théories prônées par les divers auteurs depuis un siècle, nous ne pouvons que nous féliciter de celle que nous avons adoptée depuis que nous faisons du magnétisme et que nous avons cherché à propager jusqu'à ce jour.

En toute chose, — simplifier est un progrès; — admettre que le magnétisme n'a qu'une seule et unique cause, toute naturelle, toute physique, — c'est donc progresser et se rapprocher de la vérité.

Repousser et combattre toutes les théories fantaisistes dans lesquelles les uns font entrer — comme cause unique — la volonté, — les autres la prière, — ceux-ci le surnaturel, — ceux-là les anges, les esprits, — d'autres Dieu lui-même; — c'est encore un progrès.

Si l'on admettait toutes ces théories différentes, il n'y aurait jamais eu de grands hommes, de grands savants, de grands poètes, de grands peintres, de grands orateurs.

Les Descartes, les Newton, les Franklin, les Galilée, les Mirabeau, les Hugo, les Lamartine, etc., ne seraient plus que des hommes ordinaires, auxquels un esprit quelconque serait venu capricieusement souffler à l'oreille les découvertes que ces hommes de génie ont faites par leurs recherches incessantes et leurs travaux immenses.

Les hommes ne seraient plus que des ilotes ; ils ne seraient plus libres, puisqu'ils seraient dirigés par des esprits, êtres supérieurs qui ne sont point habitants de notre globe, et qui, selon leur caprice, feraient de celui-ci un homme de génie, et de celui-là un assassin.

J'en suis fâché pour les partisans de ces théories ; ils veulent prouver le spiritualisme, mais ils prouveraient le contraire si leurs théories étaient vraies.

Ce serait la négation du libre arbitre, — de la conscience, — de l'âme entière. — Le bien et le mal que ferait l'homme ne pourrait plus lui être imputé, il ne serait plus responsable de ses actions, bonnes ou mauvaises.

Mais arrêtons-nous, c'est un sujet que nous reprendrons une autre fois, et revenons à notre théorie : elle est beaucoup plus simple, et nous la croyons beaucoup plus vraie.

On admet généralement que l'homme est un composé de deux éléments, essentiellement différents par leur nature, qui se complètent l'un par l'autre, et qui forment un *tout* supérieur aux autres êtres de la création.

On reconnaît à ce *tout*, qui est l'*homme*, des facultés qui en font presqu'un être surnaturel, quand on le compare à tout ce qui l'entoure.

On admet généralement aussi que l'homme est enveloppé d'une atmosphère particulière qui lui est propre.

Cette atmosphère particulière, dont le principe est le fluide universel, modifié par la dualité de l'organisme de l'homme, qui lui fait subir une transformation ; il perd quelques-unes de ses propriétés et il en acquiert quelques autres.

C'est cette atmosphère particulière que nous nommons — FLUIDE VITAL, — qui est pour nous la CAUSE UNIQUE de tous les phénomènes magnétiques.

C'est à l'aide du système nerveux que, sous l'empire de la volonté, l'homme peut transmettre le fluide vital. Les nerfs servent de conducteurs, d'abord chez le magnétiseur pour l'émettre, ensuite chez le magnétisé pour le recevoir et le mener jusqu'aux centres nerveux.

Les phénoménes du magnétisme sont donc la conséquence de l'envahissement du système nerveux du malade par le fluide vital du magnétiseur. La *volonté* n'est ici qu'un accessoire comme en toutes choses. Elle ne peut agir que sur nous-mêmes et non sur le malade.

A l'appui de cette théorie si simple et si naturelle, nous citerons quelques auteurs anciens qui l'admettaient et la préconisaient.

Maxwell écrivait en 1679 :

« L'esprit universel est la source de l'esprit vital par-
« ticulier qui existe dans l'homme ; c'est lui qui le forme,
« l'entretient, le régénère et le multiplie.... » (1)

Le même auteur disait plus loin :

« L'esprit vital dissipe tous les maux ; c'est lui qui
« constitue la nature dont les médecins ne sont que les
« aides ; on doit donc se proposer, dans toutes les mala-
« dies, de fortifier, multiplier, régénérer cet esprit vital :
« c'est ainsi qu'on parvient à guérir toutes les mala-
« dies.... » (2)

Van Helmont, l'un des médecins réformateurs les plus célèbres, disait en 1621 :

« Le magnétisme agit partout et n'a rien de nouveau
« que le nom. Il n'est un paradoxe que pour ceux qui se
« rient de tout et attribuent à Satan ce qu'ils ne peuvent
« expliquer.... » (3)

« On donne le nom de magnétisme à l'influence occulte
« que les corps exercent à distance les uns sur les autres.
« Le moyen ou véhicule de cette influence est un esprit
« éthéré, pur, vital, qui pénètre tous les corps.... » (4)

« Il y a dans l'homme une énergie telle que, par sa

(1) Maxwell — De medecina magnetica libritis 1679.
(2) Id. Id. Id. Id.
(3) Van Helmont — De magnetica vulnerum curatione, cap. de sympatheticis medicis. 1621.
(4) Id. Id. Id. Id.



« seule volonté, il peut àgir hors de lui, produire une « substance, lui imprimer une force et la diriger..... » (1)

Pomponace écrivait en 1500 :

« Il n'est pas incroyable que la santé puisse être pro- « duite à l'extérieur par l'âme. Il y a des hommes qui ont « des propriétés salutaires et puissantes, et ces propriétés « s'exaltent par la force de l'imagination et du désir ; elles « sont poussées au dehors par l'évaporation et produisent « des effets remarquables.... » (2)

« L'âme exerce son empire par la transmission de cer- « tains esprits, de certaines vapeurs extrêmement subtiles « qu'elle envoie aux malades .... » (3)

Nous ne pousserons pas plus loin ces citations : celles-ci doivent suffire pour faire reconnaître le fluide vital qui, sous diverses dénominations, était connu depuis des siècles par ces profonds penseurs, par ces chercheurs infatigables de la vérité.

Ces hommes de science, loin d'aller chercher au dehors des forces surnaturelles impossibles, reconnaissaient que l'homme dont ils admiraient la double nature était libre, puissant, doté en lui-même de toutes les forces nécessaires pour la domination qu'il devait exercer sur ce globe.

C'était, comme on le voit, la théorie que nous avons adoptée, repoussant tout ce qui ne vient pas de l'homme, qui, pour nous, est complet ; ne croyant à aucun auxiliaire possible, qu'il soit ange ou esprit ; ne comptant que sur nos propres forces puisées dans cette conviction, que la dualité de notre nature suffit à tout.

C'est ainsi que, pendant trente ans, nous avons magnétisé avec cette conviction profonde que nous donnions au malade notre vie elle-même par la transmission du fluide vital, lequel, sous notre volonté, parcourait les trajets nerveux du malade, envahissait son organisation tout entière, stimulait les organes, produisait l'activité dans la circulation et ramenait enfin dans tout l'organisme l'équilibre qui n'est autre que la santé.

(1) Van Helmont — De magnetica vulnerum curatione, cap. de sympatheticis medicis. 1621.

(2) Pomponace — Traité des effets admirables de la nature. 1500.

(3) Id. Id. Id. Id.

Notre conviction était d'autant plus profonde, qu'après plusieurs magnétisations, nous éprouvions une fatigue, un épuisement très-grand. Nous sentions un froid général s'emparer de nous en commençant par les extrémités. Toutefois, avec un peu de repos, un peu d'air, la circulation se rétablissait, et nous redevenions dispos et prêt à recommencer.

CH. LAFONTAINE.

Magnétisme curatif.

Névralgie. — Migraine.

Mme X. s'était blessée avec une épine qui lui entra profondément dans les chairs de la première phalange de l'index. On crut d'abord l'épine sortie entièrement, mais il n'y en avait qu'une partie, malgré l'avis des médecins. Des douleurs aiguës se manifestèrent dans le doigt. On mit des cataplasmes, on fit prendre des bains locaux, etc., mais, les douleurs loin de se calmer, devinrent de plus en plus intenses et s'étendirent jusque dans le bras, l'épaule et même la tête.

Après six semaines ou deux mois de ces souffrances, qui étaient devenues intolérables et qui continuaient malgré tout ce que la médecine pouvait ordonner pour les faire cesser, un beau jour une épine longue d'un centimètre sortit seule du doigt.

Ce qui est à remarquer, c'est que, pendant le séjour de cette épine dans le doigt, et après sa sortie, il n'y eut aucune enflure, ni aucune suppuration, comme il y en a toujours dans les panaris ou les maux d'aventures, produits par l'introduction soit d'un éclat de bois, soit d'une épine.

Toutefois, les douleurs continuèrent, elles devinrent même plus intenses dans tout le bras et provoquèrent dans la tête des souffrances névralgiques, des migraines.

La santé de Mme X., qui, jusqu'à ce jour, avait été bonne, s'altéra sensiblement, et bientôt elle fut obligée de rester des semaines, des mois entiers dans sa chambre,

et quand parfois elle voulait sortir, l'air ramenait aussitôt les douleurs aiguës dans la tête.

Après trois ans de cet état de souffrances, pendant lequel les médecins les plus en renom furent consultés (M. Nélaton, etc.), les divers moyens médicaux employés sans résultat, les bains, les eaux, sans autre soulagement que celui qu'apportait momentanément la distraction du voyage, on se décida enfin à user du magnétisme.

Le 16 Novembre dernier, je vis la malade. Le doigt, première cause de cet état douloureux, était un peu atrophié et déformé, la paume de la main était tantôt rougeâtre, tantôt bleuâtre, la circulation sanguine ne s'y faisait pas exactement; le bras et l'épaule, quoique douloureux, avaient cependant l'apparence de l'état normal. La tête était lourde et douloureuse par des souffrances névralgiques aiguës qui descendaient sur les dents et causaient une inflammation permanente des gencives et du périoste; il y avait, en outre, des migraines violentes, surtout au moment des menstrues, et, de plus, une surexcitation générale de tout le système nerveux qui provoquait des insomnies; l'estomac digérait mal, et les intestins ne fonctionnaient pas bien.

Je magnétisai généralement tout le corps, d'abord en tenant les pouces jusqu'au moment où je reconnus dans l'œil que mon action se faisait sentir, puis par de grandes passes, car il fallait, avant tout, calmer cette excitation nerveuse et ramener un peu le sommeil qui fuyait depuis longtemps.

Après deux ou trois séances, pendant lesquelles je n'avais agi que généralement, je fus assez heureux pour provoquer des nuits calmes et du sommeil.

J'attaquai alors localement les névralgies de la tête, puis l'épaule et le bras, par un massage un peu énergique et par des frictions; je massai aussi le doigt, mais doucement pour ne point l'irriter.

Un soulagement momentané d'abord, puis continu, me permit de faire promener la malade. Quelques douleurs se présentèrent les premières fois, mais je les calmai, et j'exigeai la sortie à pied quelque temps qu'il fît, à l'exception du soir.

Je fis mettre des compresses d'eau magnétisée sur la tête et sur l'abdomen où persistait une inflammation intense.

Je fis boire de l'eau magnétisée, et j'en fis tenir dans la bouche plusieurs fois dans la journée, afin de calmer l'irritation des gencives qui était si violente, que souvent la malade ne pouvait mâcher ses aliments.

Je fis aussi plonger la main malade dans des bains d'eau magnétisée.

Après trois semaines de magnétisations journalières, j'éloignai les séances à tous les deux jours, tout en faisant continuer l'eau magnétisée en boisson, compresses et bains.

Deux mois après, les migraines et les névralgies de la tête avaient disparu, ainsi que les douleurs dans les épaules et le bras. Le doigt avait encore parfois des élancements très-douloureux, mais souvent aussi des jours entiers se passaient sans aucune souffrance.

Toutes les fonctions du corps s'étaient régularisées, et nous pouvons espérer que Mme X. sera bientôt entièrement guérie de toutes ses souffrances.

Du reste, pendant tout le traitement elle a pu aller dans le monde sans en éprouver des inconvénients. Encore quelques séances éloignées et nous compterons une guérison de plus.

Ch. Lafontaine.

Hystérie

Je fus appelé, dans le mois d'Avril 1867, près d'une jeune fille de vingt ans, qui, depuis plusieurs années, était atteinte de symptômes hystériques. Elle éprouvait des spasmes, des secousses nerveuses; des accès de rires et de pleurs qui dégénéraient quelquefois en crises convulsives, puis des maux de tête; celle-ci devenait très-lourde d'abord, et ensuite fort douloureuse.

La malade avait des insomnies, des cauchemars, des frayeurs nocturnes, et cependant elle n'était pas peureuse du tout.

Une faiblesse générale lui permettait à peine de marcher un peu. Les fonctions de l'estomac se faisaient avec lenteur et souffrance, se compliquant d'une constipation excessive qui résistait à tous les moyens employés jusqu'à ce jour.

Il y avait une forte oppression, des points douloureux dans la poitrine et le dos, une irritation au gosier, une grande difficulté à respirer et une petite toux sèche ; puis des palpitations fréquentes et très-fortes qui s'arrêtaient tout-à-coup par un soubresaut fort douloureux, pour reprendre ensuite avec plus de violence.

Depuis onze mois, une suppression complète avait eu lieu avec beaucoup de pertes blanches, des douleurs assez vives et des pesanteurs dans le bas-ventre.

Les médecins considéraient la malade comme ayant la poitrine fortement attaquée, surtout le poumon gauche, et ils ne l'avaient point laissé ignorer aux parents et même à la jeune fille qui se croyait perdue.

Elle ressentait, en outre, des névralgies et des migraines qui, se présentant presque toujours ensemble, la faisaient beaucoup souffrir.

Ce fut le 16 Avril 1867 que je vis Mlle X*** pour la première fois ; elle fut fortement impressionnée par ma visite, quoiqu'elle l'attendît ; mais elle était si souffrante et d'une nervosité si impressionnable, que le plus léger bruit, le plus petit événement lui donnait des palpitations violentes et un tremblement nerveux qui se calmaient difficilement.

Après l'avoir examinée, observée et questionnée en détail sur ce qu'elle éprouvait et ressentait, j'eus la conviction que la maladie était toute nerveuse, et que l'hystérie y jouait un grand rôle. La poitrine, les poumons et les bronches, s'ils étaient atteints, ne l'étaient que d'une manière nerveuse et non pas organique ; je reconnus aussi que les points dans le dos et la poitrine, que l'oppression et la grande difficulté de respirer n'étaient que la conséquence de la suppression menstruelle occasionnée soit par une émotion morale, soit par une excessive sensibilité nerveuse. Ce qui me confirmait dans cette opinion, c'était un singulier accident hystérique qui se présentait pres-

que tous les jours au moment où Mlle X*** se mettait à table pour dîner. A peine la malade avait-elle pris deux ou trois cuillerées de potage que sa tête devenait lourde, vacillante et se penchait vers son assiette comme en subissant une attraction. Elle avait quelquefois, à cet instant, des mouvements nerveux, mais le plus souvent elle s'endormait d'un sommeil profond, dont on profitait alors pour la porter sur son lit.

Ce sommeil durait une heure, quelquefois deux ou trois, puis elle se réveillait en proie à une crise nerveuse accompagnée d'accès de rires et de pleurs, après quoi elle restait accablée, affaissée sur elle-même, incapable de faire un mouvement. Après un temps plus ou moins long de cet état d'engourdissement, la vie reprenait son activité, et la malade pouvait même sortir, quoique marchant avec difficulté, car elle éprouvait une grande faiblesse de corps et d'esprit.

Il fallait donc, avant tout, remonter le moral : ce fut ce que j'essayai de faire en déclarant d'abord à la malade que sa poitrine était aussi intacte que la mienne, et en lui démontrant que tous les accidents dont elle était atteinte, n'étaient point organiques, mais seulement nerveux, et qu'ils avaient pour cause principale la suppression qu'il fallait à toute force faire cesser.

Je lui déclarai, en outre, que, dans quelques jours, le flux sanguin reparaîtrait sous l'influence magnétique, et que pour cela il n'était point nécessaire de l'endormir.

Tranquillisée par mon ton d'assurance, elle me permit de la magnétiser. Après la troisième séance, les règles se montrèrent dans la soirée et continuèrent d'une manière naturelle. Ce fut heureux ; car, dès lors, la malade et les parents eurent confiance dans le magnétisme qui, en trois jours avait produit ce résultat cherché inutilement pendant bien des mois par les médecins.

J'avais, dès le premier jour, supprimé tout médicament, et j'avais donné comme boisson de l'eau magnétisée prise en petite quantité à la fois.

Je magnétisai une fois, deux fois par jour, cherchant à calmer et à fortifier cette organisation essentiellement nerveuse. Tantôt je faisais de grandes passes sur tout le

corps, tantôt je localisais mon action sur le cerveau, l'estomac, le cœur, le bas-ventre, soit par un léger massage, soit par l'imposition des mains, soit encore par de petites passes sur les organes mêmes, ou bien par des insufflations qui produisaient des effets merveilleux sur la poitrine.

Après quinze jours, j'avais une amélioration sensible dans l'état général. La faiblesse était moins grande, l'estomac fonctionnait mieux, mais les intestins étaient toujours paresseux et la constipation résistait.

Les crises qui se présentaient au moment du dîner étaient moins fréquentes, moins longues, moins intenses et sans aucun accès de rires ou de pleurs. Il est vrai que pour les couper, je m'étais astreint à magnétiser dès leur apparition, aussi il n'y avait plus de sommeil mais seulement un léger engourdissement qui ne durait pas plus d'un quart d'heure, une demi-heure, et qui ne se présentait qu'après que la malade avait dîné au lieu d'arriver avant.

Au bout d'un mois, jour pour jour, les règles reparurent, elles furent un peu moins abondantes; l'oppression était diminuée de beaucoup; la respiration était facile, profonde. les points douloureux du dos et de la poitrine avaient entièrement disparu, et quand, par hasard, il y avait une petite douleur, une seule insufflation suffisait pour la faire partir; il en était de même pour les palpitations.

Les forces revenaient, la malade pouvait se promener, mais il fallait lui donner des distractions. Les parents quittèrent leur appartement et s'installèrent dans une pension d'étrangers. Là, le contact de personnes nouvelles et l'obligation de ne pas s'abandonner à toutes ses sensations, fut pour la jeune fille une excellente diversion qui contribua à remonter son moral.

Le troisième mois, c'est-à-dire après deux mois de magnétisation, les règles ne se présentèrent pas, ce qui amena quelques légers malaises qui disparurent promptement; le mois suivant, le sang avait repris son cours.

Pendant tout le traitement, je fis employer l'eau magnétisée en boisson, en compresses. J'avais aussi fait faire des

lavages d'eau froide sur tout le corps, suivis de frictions.

Enfin, après avoir suivi un traitement magnétique de près de cinq mois, du 16 Avril au 7 Septembre, l'amélioration était grande, très-grande, et tout faisait espérer une guérison complète moyennant quelques mois encore de magnétisme. Mais des circonstances majeures forcèrent la famille de rentrer inopinément en France.

Depuis, j'ai eu le regret d'apprendre que quelques accidents s'étant présentés, au lieu de revenir au magnétisme, *seul traitement* qui eût produit du bien, on avait accueilli l'idée suggérée par les médecins, d'essayer d'un traitement hydrothérapique qui, selon moi, ne convenait point à la malade.

En effet, je me suis laissé dire ensuite qu'on avait été forcé de l'interrompre à cause des accidents qu'il avait provoqués.

C'est là ce qui arrive souvent quand les parents (ou l'un d'eux) n'ont point confiance dans le magnétisme. On écoute les uns et les autres qui, tous, ont toujours un moyen excellent à offrir. Cela est fâcheux ; car, il faut avant de commencer un traitement magnétique, être bien décidé à le poursuivre jusqu'à la fin, surtout quand il produit de bons résultats.

Ch. Lafontaine

Rhumatisme et Suppression.

Depuis l'âge de 16 ans, Mlle E. A. souffrait de douleurs dans les jambes et les pieds. Ce mal, plutôt intermittent, ne présentait aucune régularité dans ses retours : des excès de travail et de veilles, et surtout une circulation du sang très-défectueuse, me paraissaient en être les causes principales.

Dès l'origine, cette fonction, si importante dans la vie physique de la femme, a présenté chez la malade la plus grande irrégularité. Le sang n'apparaissait que tous les 2 ou 3 mois, il y a eu même souvent des interruptions de 5 ou 6 mois. Les remèdes employés pendant près de dix années n'ont pu réparer ce désordre.

L'estomac fonctionnait mal également, la digestion était fort pénible et très-lente.

En Juin 1867, à la suite d'un travail excessif, à l'aide de la machine à coudre, les douleurs de jambes étaient parvenues à un degré d'acuité presque intolérable. — Mlle A., confinée dans sa chambre depuis cinq semaines, était incapable de poser les pieds sur le plancher, et ne pouvait faire un mouvement des membres inférieurs sans provoquer d'atroces souffrances.

Le docteur appelé déclara qu'il n'y avait rien à faire; il prescrivit seulement quelques jours d'un repos complet, ce qui n'apporta aucun soulagement. — Lorsqu'au bout d'une semaine la même ordonnance fut répétée, la jeune fille (forcée de subvenir, par son travail, à ses besoins et à ceux d'une vieille grand'mère), chercha ailleurs que dans ce repos impossible, la guérison de son mal. C'est alors que je fus appelé auprès d'elle.

Le mal paraissait fixé dans la jambe gauche qui était fort enflée et qu'on ne pouvait toucher sans éveiller de vives douleurs.

Après une semaine de magnétisations, on put constater une amélioration sensible : Mlle A. se levait, posait le pied, puis le traînait sur le parquet, pour marcher, à peu près à la façon d'un patineur. Quelques jours plus tard, sauf un peu de faiblesse, qui faisait boiter légèrement la jeune fille, cette jambe était guérie.

Alors le mal se porta violemment sur la jambe droite; toutes deux furent traitées simultanément pendant une semaine; puis, la première ayant repris toute sa force, l'action magnétique fut concentrée sur la seconde.

Le mal ne résista pas à cette action : au bout d'une quinzaine, la malade pouvait marcher suffisamment pour faire quelques courses à la ville.

Par malheur, une après-midi passée dans un jardin un peu froid et sur la terre humide, amena un retard considérable, et la guérison ne fut complète qu'après sept semaines de magnétisations journalières.

Pendant ce traitement le sang avait pris une circulation régulière. L'estomac, grâce à l'emploi de l'eau magnétisée et à quelques magnétisations spéciales, s'était fortifié; la digestion devenue plus facile permettait une alimentation plus abondante et plus fortifiante.

Dès que Mlle A. put se lever et se mouvoir, elle reprit

son travail avec trop d'ardeur pour que cela n'ait pas d'ailleurs retardé quelque peu sa guérison.

Aujourd'hui, Février 1868, Mlle A. se porte bien. Après de grandes fatigues aux approches du nouvel-an, l'estomac a un peu faibli, quelques flacons d'eau magnétisée l'ont remis en bon état. Le sang circule régulièrement depuis huit mois, fait tout nouveau dans la vie de la jeune fille.

Maintenant il est permis de dire, et Mlle A. ne cesse de répéter, qu'elle a été guérie, par le magnétisme seul, des maux dont elle souffrait depuis si longtemps.

L. Meylan.

Notre conversion au Spiritisme

Incrédule autant qu'il était possible de l'être à l'endroit du spiritisme, nous avons combattu pendant longtemps cette doctrine que nous voulions renverser, écraser, regardant comme cerveaux-brûlés ceux qui s'en faisaient les champions. Nos arguments nous paraissaient tellement irrésistibles, que nous étions sûrs de réduire à néant ceux de nos adversaires, et de remporter ainsi une victoire signalée sur tous les spirites passés, présents et futurs. Et pourtant nous nous étions bien promis, depuis que nous sommes devenus un des plus fervents apôtres du magnétisme, de ne jamais rien rejeter sans examen, comme, du reste, toute homme sensé doit le faire. Il est vrai de dire qu'avant de nous prononcer, qu'avant d'anathématiser le spiritisme, nous avons voulu le voir de près, le toucher pour ainsi dire; mais ce que nous avons vu dans les différentes réunions spirites où nous avons été convié, nous a paru tellement extraordinaire, tellement incroyable, que, persuadé qu'on nous mystifiait, nous sommes devenu plus incrédule encore, et qu'enfin nous avons cru plus que jamais de notre devoir de mettre le spiritisme à l'index et de montrer les propagateurs de cette *ridicule* doctrine comme de véritables charlatans.

Pardon, mille fois pardon, chers et honorables frères en spiritisme, si, dans notre déplorable aveuglement, nous vous avons traités de la sorte. Personne ne le regrette plus que nous, et nous en faisons publiquement amende honorable aujourd'hui, en portant bien haut

l'étendard de cette consolante doctrine, que nous proclamons comme sainte, comme divine.

Oui, nous avons dépouillé le vieil homme pour revêtir le nouveau ; en un mot, nous sommes spirite ; et non-seulement nous sommes heureux de l'être, mais nous nous en faisons gloire.

Eh quoi ! nous crie-t-on de toutes parts, ne craignez-vous point de vous couvrir de ridicule? Chacun va vous prendre pour un halluciné, pour un cerveau-fêlé, etc., etc.

Ce à quoi nous nous empressons de répondre :

Un vrai spirite ne craint rien, sûr qu'il est que ceux qui le bafouent aujourd'hui, viendront demain, lui tendre les bras et lui donner le baiser fraternel ; car, qu'on le sache bien, grâce au spiritisme, la fraternité uuiverselle a commencé et tend de plus en plus à s'établir sur la terre ; oui, elle s'y établira définitivement un jour, nous en sommes convaincu ; et alors, plus de dissensions, plus de guerre ; surtout plus de guerre de religion : une seule et même croyance unira tous les hommes, qui ne formeront plus qu'une seule et même famille, et qui ne cesseront de bénir le Ciel de leur avoir enfin ouvert les yeux à la lumière, et, par là, de les avoir mis à même de remplir dignement leur mission ici-bas

Voilà le spiritisme dans sa noble et pure simplicité, comme dans sa céleste origine.

Mais comment êtes-vous devenu spirite, nous demandera-t-on, sans doute ?

Pardon, cher lecteur, de vous avoir tellement fait attendre, nous allons vous le dire à l'instant. Puissiez-vous trouver une aussi bonne occasion que celle qui s'est offerte à nous, et surtout ne point la laisser échapper !

Dans une petite ville de France, à Phalsbourg, nous avions pour voisine une jeune dame qui, ne croyant nullement au spiritisme, ne faisait qu'en rire chaque fois que d'autres personnes en parlaient. Madame, lui dîmes-nous un jour, par pure plaisanterie, vous êtes peut-être médium, qui sait? Et la jeune dame de rire aux éclats, sans cependant trop comprendre le valeur du mot. Nous insistons. Les quelques personnes présentes, heureuses de trouver l'occasion de se moquer d'une chose dont on se moque tant encore, mais dont on ne se moquera plus

longtemps, c'est certain, prient notre interlocutrice de faire ce que nous lui prescrirons. - Mais que veut-on de moi, fit-elle? — Rien que de très-simple : veuillez mettre vos mains sur cette table. A peine les eût-elle posées dessus, que la table craqua, se balança, et fit enfin de telles évolutions, que chacun en resta stupéfait, à l'exception de notre jeune incrédule qui, loin de se douter de son pouvoir, ne vit dans tout ce qui venait d'avoir lieu qu'une scène de prestidigitation, et par conséquent une mystification dont elle nous crut l'auteur.

Quoi qu'il en fût, on convint de se réunir le lendemain pour se livrer à de nouvelles expériences; et ces expériences furent tellement convaincantes, comme on le verra bientôt, que nons nous inclinâmes profondément devant cette révélation du plus grand des mystères, en jurant, mais bien sincèrement cette fois, de ne jamais plus rien rejeter sans examen.

Ch. PÉREYRA.

(La suite au prochain numéro).

Variétés.

Recherches géologiques dans les parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont-Blanc; par M. Alphonse Favre. 3 vol. avec atlas.

La science vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage de M. Alphonse Favre, déjà si connu par des travaux analogues publiés depuis une vingtaine d'années.

Les recherches de M. Favre se sont particulièrement concentrées sur les massifs de la Savoie, de la Suisse et du Piémont, qui se groupent autour du Mont-Blanc. Son nouvel ouvrage est puisé aux mêmes sources, mais il reprend en détail chacune des parties de l'ensemble, pour la traiter sous toutes ses faces et de la manière la plus complète.

Parti des plaines de cette région, le lecteur est conduit par la main,—et *en sachant où il marche*,— de gradin en gradin, le long de cette magnifique échelle qui commence au Léman pour s'élever, en passant par le Salève et le Voiron d'abord, puis par les Fiz, la Dent-du-Midi, le Brévent, les Aiguilles-Rouges, jusqu'au sommet du Mont-Blanc.

Dans cette longue et riche carrière, l'auteur n'a laissé de côté aucun fait digne de remarque sans l'interroger jusqu'en ses derniers replis, et ses recherches ont donné naissance à maintes théories nouvelles dont l'appréciation ne rentre pas dans notre domaine.

Nous nous bornerons à signaler dans cet ouvrage, abondant en lumières précieuses aussi bien pour l'admirateur des grandes scènes alpestres que pour le géologue, et le savant, — les chapitres si intéressants sur le Salève et le Voiron, ces deux montagnes tant étudiées, encore si imparfaitement comprises, et que M. Favre a considérées sous un nouveau jour.

Si ces théories ne sont pas encore une biographie définitive de ces montagnes, ce sont à coup sûr de nouveaux horizons ouverts aux yeux de la science, et dont nous nous plaisons à espérer qu'elle saura toujours plus tirer parti pour se rendre simple et intelligible à tous.

André.

M. Ragazzi, magnétiseur, qui, pendant plusieurs années, a exercé le magnétisme à Berlin et à Milan, vient se fixer à Genève.

Nous ne connaissions pas M. Ragazzi avant son arrivée dans notre ville, mais nous en avions entendu parler avec avantage. Depuis que nous l'avons vu, nous nous félicitons d'avoir parmi nous un collègue de plus.

M. Ragazzi, tout en ne suivant pas notre méthode, nous a paru cependant bien connaître le magnétisme, et savoir l'employer avec discernement. Nous lui souhaitons beauconp de malades, cela le retiendra parmi nous et nous permettra d'apprécier davantage sa manière de faire.

MM. Meylan et Zaugg, nos élèves, continuent, chacun de leur côté, à magnétiser avec succès les malades qui viennent les trouver.

Le magnétisme a maintenant plusieurs interprètes à Genève; nous espérons que les malades comprendront qu'il est le meilleur moyen de guérison, en ce qu'il ne détériore pas les organes par des médicaments dangereux, et qu'il ne cherche qu'à ranimer la vie en rétablissant la circulation.

Ch. Lafontaine.

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 3. Mars 1868. 8e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR Ch LAFONTAINE

Nous engageons nos lecteurs à solder leur abonnement pour éviter une interruption, et nous les prions de ne point oublier qu'avec 4 francs, ajoutés à leur abonnement, nous leur offrons en prime les *Mémoires d'un Magnétiseur*.

Du magnétisme dans la folie.

On nous a souvent demandé si le magnétisme pouvait être de quelque utilité dans le traitement de la folie, nous osons répondre affirmativement.

Dans bien des cas, la folie est le résultat d'un désordre dans la circulation nerveuse, provoqué, soit par une cause physique, soit par une cause morale.

Lorsque la cause est physique, et que le trouble dans la circulation nerveuse n'a point encore produit une destruction organique, mais seulement un désordre dans les fonctions cérébrales, en pervertissant les perceptions, les sensations, les jugements, en les rendant faux et différents aux yeux des personnes saines. C'est alors seulement une absence, une déviation momentanée de la raison, qui peuvent être combattues avec succès par le magnétisme, soit qu'il y ait accumulation des fluides au cerveau, produisant une grande exaltation, soit au contraire qu'il y ait prostration par l'absence même des fluides.

Le magnétisme calmera d'abord le système nerveux et

fera diminuer la fièvre, en rétablissant l'harmonie dans les fonctions du cerveau, par la plus grande activité qu'il donnera à la circulation générale ; ce qui est le contraire des moyens employés par la science médicale, qui, pour calmer, tendent tous à ralentir, à engourdir la circulation et même à affaiblir le malade.

Dans le cas où il y a plus qu'un désordre, s'il y a désorganisation telle qu'un ramollissement complet du cerveau ou du cervelet, que la cause en soit physique ou morale, le magnétisme ne pourra point guérir entièrement, mais il pourra bien certainement obtenir une amélioration en ce sens que les divagations ne seront plus continuelles, et que, dans certains moments, la raison et le jugement seront entièrement sains.

Mais si la désorganisation n'est pas trop avancée, le magnétisme pourra encore obtenir une entière guérison.

Dans notre pratique, nous avons eu des cas semblables dans lesquels nous avons réussi. Nous ne voulons cependant pas dire que le magnétisme guérira toutes les folies, non, ce serait de l'exagération ; mais nous pouvons affirmer que, dans tous les cas, il sera d'un grand secours et qu'il produira des effets qui étonneront.

Lorsqu'on entreprend le traitement, il faut être sûr de soi, se sentir les forces, non-seulement magnétiques, mais encore morales, car dans presque toutes les folies, il y a chez le malade une ou plusieurs idées plus ou moins fixes, qu'il faut chercher à déraciner, soit en les combattent et en les niant avec autorité, soit en abondant dans ces idées, en les caressant même avec le malade, pour ensuite lui en montrer doucement l'inanité. Ce sont des questions de tact, d'instinct de la part du magnétiseur, qui, tout en n'endormant pas le malade, agira cependant assez fortement sur son esprit, pour que l'action qu'il aura produite soit assez intense pour se maintenir jusqu'à la prochaine séance.

Souvent il y a des passions qui tiennent au caractère, au tempérament ou à la position du malade ; souvent aussi il y a des effets physiques qui sont les résultats de la constitution organique même ; il faut donc que le magnétiseur combatte les unes par la persuasion, et les autres par une action énergique.

Il faut avant tout chercher à calmer le système nerveux en général par de grandes passes, puis il faut agir directement sur le cerveau et sur le cervelet en modifiant l'action, selon qu'ils ont été affectés.

Il faut agir sur le moral du malade en lui inspirant de la confiance et le désir de vous voir ; il faut chercher à prendre une autorité positive sur lui, de manière à le dominer toujours.

Enfin, dans un traitement pareil, il faut un peu se laisser guider par ses propres pensées et suivre instinctivement sa propre intuition.

C'est un terrain aride, mais quand on réussit, on se sent heureux de la puissance qu'on possède, du bien qu'on a fait.

Ch. Lafontaine.

Mon cher Lafontaine,

La réapparition du journal *Le Magnétiseur* est un de ces petits événements qui peuvent bien avoir leur influence dans le monde scientifique; j'entends parler de ce monde qui s'occupe des vérités nouvelles et qui cherche, au moyen du magnétisme, à pénétrer dans les arcanes de la vie.

Soyez certain que ce monde qui n'aime pas du tout à être remorqué à la suite de la science officielle, a vu avec plaisir reparaître *Le Magnétiseur*, et le considère déjà comme un organe de plus destiné à défendre encore, par le raisonnement et par des faits très-concluants, la belle science de Mesmer.

Vous allez, dites-vous, vous occuper cette fois-ci et très-sérieusement de la question du spiritisme, non, sans doute, comme un véritable spirite, mais comme quelqu'un qui cherche consciencieusement la vérité.

En matière de science, on doit toujours agir ainsi pour se former une conviction et n'adopter le pour ou le contre qu'après avoir expérimenté soi-même.

Les négateurs du spiritisme ont très-mal compris ce simple raisonnement.

Les matérialistes nient l'existence des esprits, et ils

n'ont pas tort, car ils sont conséquents avec eux-mêmes, mais les spiritualistes qui, par système, doivent croire aux esprits, ont un tort très-grand à mes yeux. Pour eux les esprits n'ont point de corps, ce sont des êtres immatériels.

Faites-leur croîre après cela que des *êtres* sans matière et sans étendue peuvent nous apparaître ou se mettre en rapport avec nous.

C'est là un des plus forts arguments qu'on oppose au spiritisme, comme si l'on connaissait tous les attributs de la matière.

Le Magnétiseur avait publié dans le temps quelques articles en faveur et contre le spiritisme. Vous-même vous aviez alors combattu, mais non dénigré, cette consolante doctrine, ce qui me fait croire que si vous n'êtes pas tout à fait spirite, vous l'êtes au moins à moitié.

Entendons-nous : lorsqu'on penche plutôt pour le spiritualisme que pour le matérialisme, on ne peut rester froid et insouciant devant ce grand mouvement qui se produit partout, concernant la manifestation des esprits.

Si vous étiez matérialiste ou athée, je ne vous tiendrais point un pareil langage; ce serait peine perdue.

Mais vous avez étudié et expérimenté le magnétisme, non en partisan du docteur Büchner, mais en vrai physiologiste et en vrai psychologue.

Vous avez su séparer les deux principes qui forment l'homme et vous les avez étudiés, chacun à part.

Vous avez été témoin de phénomènes qui ne peuvent s'expliquer par la seule puissance de la matière tangible et visible.

Et c'est ainsi, sans doute, que vous êtes parvenu à la conception de vérités inconnues à ceux qui, quoique bons magnétistes, rejettent l'idée de Dieu et n'adoptent point l'existence d'un principe survivant au corps.

Le magnétisme doit être étudié physiologiquement et psychologiquement, c'est la condition SINE QUA NON du progrès.

S'il ne progresse pas, et si aujourd'hui une autre science, le spiritisme, qui a plus d'un rapport avec lui, s'étend et tâche d'envahir le monde, c'est que le magné-

tisme n'a pas encore compris ou ne veut pas comprendre sa destinée.

Qu'on ne m'objecte pas, vu le progrès réel du spiritisme, que l'amour du merveilleux est inné chez l'homme.

Oui, parce que tout est merveilleux dans l'homme et hors de l'homme tant que celui-ci est dans l'ignorance, mais le rôle du spiritisme est, au contraire, de faire rentrer dans l'ordre naturel ce qui auparavant paraissait surnaturel.

Vous croyez aux esprits, du moins selon votre polémique d'alors avec le savant et regretté Jobard, vous croyez même qu'ils peuvent être témoins de nos actions; c'est quelque chose puisque vous croyez à l'une des bases essentielles de la nouvelle doctrine, car sans les esprits il n'y a point de spiritisme.

Mais il reste la question capitale : la communication de ces esprits avec les habitants de la terre.

Je ne sais quelle est votre opinion actuelle, mais je suppose qu'elle n'a point changé, et que vous n'êtes nullement partisan des communications d'outre-tombe.

Et vous avez mille fois raison : on ne peut, sans des preuves positives et palpables, adopter un si étrange phénomène.

Il ne suffit pas de croire à l'existence des esprits et à leur matérialité relative, il faut aussi constater la possibilité ou plutôt la réalité des rapports de ce monde avec l'autre.

La Foi et la Raison doivent ici faire place à l'expérience et à l'observation; c'est de là seulement que peut venir la conviction.

Les sciences positives n'agissent pas autrement, et le spiritisme, pour qui sait l'approfondir, est aussi une science éminemment positive.

Mais doit-on pour cela rejeter définitivement la Raison? Non, sans doute, il faut tout soumettre à son contrôle, car c'est par elle seule qu'on arrive à reconnaître ce qu'il y a de vrai et d'utile dans cette science.

A défaut d'autres moyens, servons-nous pour le moment de la Raison, et voyons si ces étranges phénomènes qui se produisent partout, et qui sont attribués, par les

spirites, aux âmes des morts, sont réels ou le résultat de la fraude mêlée à l'hallucination.

Si les esprits existent, et si ces esprits sont les mêmes qui ont animé des corps ici-bas, peuvent-ils, après avoir quitté la terre, entrer en communication avec nous?

Mon Dieu, pourquoi pas? Le contraire même semblerait absurde.

Ces esprits, dans le temps de leur incarnation terrestre, après avoir progressé dans les sciences, ne sont-ils pas parvenus à se servir d'un moyen presque miraculeux pour correspondre avec leurs semblables à de grandes distances.

Pourquoi, débarrassés de leurs entraves corporelles, n'auraient-ils plus la même envie de correspondre avec nous?

De deux choses l'une : ou l'envie n'existe plus chez eux, ou ils ne possèdent plus aucune science.

La mort rend-elle donc l'homme ingrat ou crétin?

Voyons si cela est possible.

S'ils ne veulent plus avoir aucun rapport avec ceux qu'ils ont aimés sur la terre, c'est qu'ils deviennent immédiatement des anges, c'est-à-dire des êtres trop supérieurs à l'homme pour daigner penser à lui.

Mais être un ange égoïste et ingrat, c'est être trop au-dessous d'un homme juste et vertueux.

Concevez-vous un Néron, un Héliogabale, un Borgia, un Dumolard, etc., passer immédiatement de l'état de l'homme à l'état d'ange, c'est-à-dire à l'état d'être parfait!

Ceci est par trop absurde pour nous arrêter un moment de plus.

La perfection relative ne peut être conçue et ne peut exister sans la bonté, la justice, la bienveillance, l'amour, l'attachement, la reconnaissance, et surtout le souvenir.

A ce compte-là, les êtres véritablement supérieurs qui vivent dans les splendeurs de l'infini, doivent se ressouvenir qu'ils ont eu plus d'un rapport avec l'infime humanité terrestre.

La fraternité universelle serait-elle donc circonscrite sur notre petite planète seulement? N'y a-t-il pas plutôt

une solidarité commune qui lie tous les êtres de la création entière?

Les anciens peuples civilisés ne reconnaissaient, dit-on, que la famille et la patrie. Au-delà, il n'y avait plus pour eux que des barbares et des ilotes.

Le christianisme, plus grand dans ses conceptions, surpasse ces deux bornes étroites et proclame l'amour de l'humanité; mais le spiritisme, qui est pour ainsi dire la quintessence du christianisme, peuple les espaces et les mondes, et proclame la véritable fraternité universelle.

Ce n'est donc pas l'envie qui manque aux esprits pour se mettre en rapport avec nous; ils doivent l'avoir au moins égale à la nôtre; car quel bonheur pour un père de pouvoir communiquer avec l'être chéri qu'il a perdu!

Mais si ce n'est pas la volonté qui leur manque, ce doit être la science, c'est-à-dire les moyens, car vouloir et pouvoir ne sont pas la même chose.

Concevez-vous encore une âme qui passe pour toujours de l'activité dans l'immobilité, de la science à l'ignorance?

N'est-il pas plus rationnel de croire que l'âme qui a pu découvrir ici-bas le télégraphe électrique, et qui a su s'emparer de l'électricité pour la mettre à notre service, débarrassée des liens du corps, conserve, au-delà de la tombe, non-seulement toute sa science, toutes ses aptitudes, mais qu'elle découvre d'autres lois, d'autres fluides qui nous sont totalement inconnus, et que c'est à l'aide de ces lois qu'elle se manifeste?

Vous voyez qu'en raisonnant ainsi on peut croire aux rapports du monde visible avec le monde invisible sans être ni fou, ni halluciné, ni stupide.

Mais, vous me direz, la chose étant possible, puisque rien jusqu'aujourd'hui n'a prouvé mathématiquement qu'elle soit impossible, pour quelqu'un surtout qui croit à l'existence des esprits, est-il pourtant bien certain que ces esprits se soient manifestés et se manifestent-ils réellement?

A cela il y a une réponse bien simple. Ceux qui s'occupent sérieusement du spiritisme ont souvent constaté un pareil phénomène, et puis l'histoire profane et religieuse de tous les peuples de la terre, des plus sauvages jusqu'aux plus civilisés, en fait mention.

Rejeter le témoignage universel n'est ni rationnel, ni scientifique.

Croire sans preuves, c'est faiblesse d'esprit; mais ne pas croire au moins la chose possible sans avoir aussi des preuves palpables du contraire, c'est orgueil ou aveuglement.

Il y aurait sans doute des volumes à écrire sur cette intéressante question, mais les limites de cette lettre ne me permettent pas d'aller plus loin. Je ne manquerai pas pourtant de vous envoyer plus tard la relation de quelques faits qui, j'en suis sûr, intéresseront nos lecteurs, et qui, selon moi du moins, ne peuvent nullement s'expliquer par la seule puissance du magnétisme.

En attendant, recevez, je vous prie, l'expression de mes sentiments distingués.

Smyrne, le 28 Février 1868.

E.-M. Rossi.

Conversion.

(Suite de notre conversion au spiritisme) (1).

Le lendemain, à heure dite, nous étions réunis.

Ce que nous avions vu la veille nous avait donné à penser, mais ne nous avait que fort peu ébranlé; car, selon nous, il y avait encore bien loin de là aux manifestations des esprits.

Cependant nous étions curieux, avide même de voir ce qui allait se passer; et, comme nous allions diriger nous-même les expériences, nous étions sûr de ne point être trompé.

A notre invitation, le médium pose une main sur la table; et le mouvement est encore plus rapide que la veille.

Quelques physiciens, quelques physiologistes même, ont donné l'explication de ce mouvement; et, nous en sommes bien fâché pour eux, ils se sont fourvoyés. Pourquoi?

(1) Voir le numéro précédent.



Parce que les savants n'ont qu'un creuset, au fond duquel ils ne trouveront jamais ce qu'il faut chercher ailleurs. Mais, nous ont-ils déjà dit plusieurs fois, comment voulez-vous que nous y trouvions le surnaturel? Et nous de leur répéter ce que nous répèterons sans cesse, s'il le faut : il n'y a rien de surnaturel; aussi, cherchez dans le creuset de la nature, et vous y trouverez infailliblement ce que vous ne pouvez découvrir dans le vôtre.

Pardon de cette petite digression; nous revenons bien vite à notre table qui s'agite, se soulève, retombe et a l'air de vouloir se briser sous la forte pression d'une main cachée, mais dont la puissance se manifeste d'une manière bien visible à nos yeux.

Ce phénomène, aussi incontestable qu'admirable, et que la science ne peut nullement expliquer, nous prouva qu'une force inconnue agissait, et nous nous demandâmes si cette force pourrait être doublée, triplée, décuplée même. Pour nous en convaincre, nous priâmes le médium de poser *deux doigts* sur un canapé, et ordonnâmes mentalement à la force agissante de déplacer ce meuble, qui était très-pesant, et de le faire arriver jusqu'au milieu du salon. En moins de trois minutes, nous fûmes complétement obéi! Et enfin, à notre ordre mental, le canapé retourna à sa place.

Nous devons toutefois dire ici que ce mouvement ne s'accomplit qu'au moyen d'un grand effort, qu'on remarque très-facilement en entendant ce qui se passe dans le meuble : craquements prolongés, tiraillements, soubresauts et enfin locomotion.

Nous pourrions citer d'autres faits du même ordre plus étonnants encore; mais, de crainte d'être taxé d'exagération, nous nous en abstiendrons pour le moment. Au surplus, le dernier phénomène que nous venons de citer doit suffire.

Mais, nous le répétons, ce n'était point encore là pour nous le spiritisme.

Nous commençâmes donc à évoquer un esprit avec lequel nous tenions beaucoup à entrer en communication, si la chose était vraiment possible.

Un esprit se présenta aussitôt, mais ce n'était point celui que nous avions évoqué.

L'esprit avec lequel vous désirez converser, dit notre mystérieux interlocuteur, est pour le moment à Cayenne où l'on s'occupe beaucoup de spiritisme, et où il répond aux questions qu'on lui adresse; mais, si vous l'ordonnez, j'irai le chercher de votre part.

A peine eûmes-nous dit oui, que la distance qui nous séparait de Cayenne était deux fois franchie.

Ainsi, comme on le voit, il n'y a point de distance pour les esprits : ils peuvent, avec la rapidité de la pensée, se transporter d'un point à l'autre de l'univers. Nous disons de l'univers, car nous croyons qu'il est permis à quelques désincarnés de passer momentanément d'une planète sur une autre, peut-être même de système en système, et toujours, bien entendu, avec la même rapidité. Que de magnificences doivent se dérouler sans cesse devant les esprits qui sont arrivés au point de perfection voulu pour pouvoir parcourir, comme en se jouant, les immenses plaines éthérées!

Si notre hypothèse est fondée, quelles découvertes ne ferons-nous pas un jour en astronomie à l'aide de cette catégorie d'esprits!

Mais revenons à celui qui arrive simplement de Cayenne.

« Soyez le bienvenu, cher esprit », lui dîmes-nous aussitôt qu'il se fut manifesté; « nous vous remercions de votre extrême complaisance, sûr que nous sommes que vous vous voudrez bien répondre à quelques-unes des questions que nous allons vous adresser.

« Avant tout, cher esprit, dites-nous si vous êtes véritablement celui que nous avons évoqué.

— « Oui.

— « Eh bien, prouvez-le nous d'une manière incontestable. »

Et il nous le prouva.

Nous n'en dirons point davantage quant à la manifestation de cet esprit, vu que l'entretien que nous eûmes avec lui roula sur des affaires de famille qui ne pourraient nullement intéresser le lecteur; mais, en revanche, nous allons entrer dans quelques détails sur d'autres manifesta-

tions assez curieuses qui eurent lieu les jours suivants, et qui achevèrent de nous convaincre.

Ch. PEREYRA.

(*La suite au numéro prochain*)

Une séance de spiritisme

On lit dans le *Courrier des États-Unis* du 6 Janvier :

Newark est devenu le quartier général du spiritisme. Depuis de longues années, les adeptes de l'hallucination ont dans cette bienheureuse ville une église-mère qui a pris un développement extraordinaire et qui a donné naissance à plusieurs sectes ayant chacune leurs dogmes et leurs rites. Une de ces sectes avait pour chef et pour grand-prêtre, depuis deux ans, un Écossais nommé Mac Ewen, qui avait son sanctuaire habituel dans une ancienne maison de pompe du 10ᵉ district, où il tenait une imprimerie pour la publication des livres et brochures contenant l'essence et la quintessence du nouveau culte.

Mac Ewen donnait, en outre, le dimanche soir, des séances intimes dans une maison située au coin de Chesnut et de Pacific streets, occupée par une dame veuve nommée Mᵐᵉ Reeves, mère de six enfants, dont une fille de dix-neuf ans. Or, Mᵐᵉ Reeves et sa fille étaient si bien endoctrinées par Mac Ewen, qu'elles l'assistaient dans ses exercices, et se prêtaient, sous sa direction, aux extravagances les plus singulières, tellement singulières que, dans la soirée du jour de l'an, les habitants de Newark, qui se sont trouvés de passage devant la maison en question, ont été appelées à jouir d'un spectacle qui n'a pas de précédent dans les annales mêmes du spiritisme, qui a pourtant produit de si curieuses excentricités.

Devant la fenêtre toute grande ouverte on voyait Mac Ewen vêtu à la mode d'Adam avant le péché, et Mˡˡᵉ Reeves, représentant Eve dans le même costume, allait et venait dans l'appartement, éclairé *à giorno*, se livrant à des poses de joie extatique imitant les béatitudes du paradis terrestre. Comme bien l'on pense, les gens s'arrêtaient de-

vant une pareille exhibition, et Mac Ewen les engagea gracieusement à entrer, invitation que la plupart acceptèrent, si bien que la maison fut bientôt pleine de monde.

Mac Ewen, ayant ainsi réuni un auditoire assez nombreux à son gré, commença à discourir et à exposer sa doctrine, glorifiant l'innocence première, laquelle se passait de pudeur, et saluant l'aurore d'une régénération sociale qui tuerait du coup l'industrie des tailleurs et des couturières.

L'exhibition a recommencé le lendemain et le surlendemain encore, mais cette fois, la police avait eu vent de l'affaire et est venue, malgré le respect dû à la liberté de conscience, arrêter les exhibitions d'un spiritisme par trop primitif. Elle a même poussé l'irrévérence jusqu'à obliger les acteurs de la comédie à se vêtir d'habits plus substantiels que leur pudeur, et à les amener à la station comme de simples mortels.

Il a été permis cependant à Mme Reeves de rester, pour prendre soin de ses cinq petits enfants, à sa maison, où elle restera provisoirement sous une surveillance spéciale. Ces trois personnages ont été soumis à une consultation médicale, où il a été établi qu'ils avaient l'esprit détraqué, et il est probable qu'ils seront envoyés à l'asile des aliénés de Trenton.

Les spiritistes de Newark

Le *Courrier des États-Unis* nous donne des détails qui suivent sur un des acteurs de la scène de spiritisme que nous avons reproduite hier :

Mme Reeves, qui avait été laissée chez elle pour soigner ses enfants, s'est rendue volontairement hier matin à la station de police, et a demandé à être incarcérée pour souffrir, comme Mac Ewen, en l'honneur de la vérité. Le chef de police n'a pas cru devoir lui refuser cette faveur, et lui a gracieusement octroyé l'hospitalité d'une cellule.

Cette malheureuse femme, qui avait d'abord paru se calmer, devient de plus en plus toquée. Elle affirme qu'elle

est à la fois Dieu, le Christ, la Vierge Marie et notre mère Eve. Elle est encore la mère de la patrie, comme Washington en est le père, et elle demande que son portrait soit gravé sur les greenbacks. Son cœur, dit-elle, est assez grand pour contenir l'humanité. Elle est grande, bien faite, avec une masse de cheveux noirs comme l'aile du corbeau, et des yeux enflammés. Elle possède une certaine fortune et n'est mue, dans ses manifestations excentriques, que par une inspiration pure de tout intérêt de ce monde.

Plusieurs médecins ont été la voir dans la journée à la station de police, et tous ont reconnu qu'elle était en proie à une folie bien caractérisée, provoquée par l'exaltation d'une sorte de fanatisme pseudo-religieux.

Un mot sur le spiritisme.

On sait que nous ne sommes point partisan du spiritualisme, non de parti pris, mais parce que nous n'avons point encore vu un fait que nous puissions attribuer à des êtres supérieurs à notre nature. Cependant nous devons le déclarer ici, cette relation n'entache nullement à nos yeux le spiritisme même. Ce fait est un acte de folie comme tant d'autres, causé par un fanatisme, une exaltation religieuse, qui souvent a produit des faits de ce genre sur des organisations nerveuses, dont l'esprit peu éclairé est faible et se laisse facilement exalter.

Nous pouvons rappeler à ce sujet les convulsionnaires sur la tombe du diacre Pâris, où certaines femmes, arrivées au paroxysme de l'exaltation, ou jetées dans un état tout particulier, ne sentaient point les coups de bûches ou de chenets qu'elles se faisaient donner sur l'estomac. De même M. Mac Ewen et Mlle Reeves étaient dans une exaltation telle, qu'ils n'avaient pas conscience de l'état de nudité dans lequel ils se trouvaient. Ils étaient dans un accès de folie momentané, comme les personnes qui ont pris du hatchis. Du reste, les médecins ont constaté que ces trois personnages ne jouissaient pas de leur raison.

Ce fait ne prouve pas que le spiritisme n'existe pas, mais il nous le représente comme étant dangereux.

En effet, il faut malheureusement le reconnaître, le spiritisme a déjà fait bien des victimes, en exaltant le cerveau des personnes qui s'en occupent, et qui n'ont pas un jugement assez sain et assez fort ponr s'arrêter. Nous avons vu beaucoup de folies, de paralysies, d'épilepsies, de tremblements convulsifs, qui n'avaient pas d'autres causes.

Peut-être pourrions-nous en accuser les hommes qui les premiers se sont occupés sérieusement du spiritisme, et qui, dans leur étonnnement et leur ignorance des phénomènes magnétiques, ont cru reconnaître des causes surnaturelles, là où suffiisait une cause simple et naturelle. Ils y ont, dans leur enthousiasme, mêlé des idées mystiques et ont voulu former une nouvelle secte religieuse. Ils ont pensé régénérer le monde par la croyance aux *esprits*.

Étaient-ils de bonne foi? — Nous ne leur faisons pas l'injure d'en douter. — Étaient-ils dans le vrai? — Nous ne le pensons pas.

Ils avaient pris, pour une révélation divine, un phénomène aussi ancien que le monde, et qui, de tout temps, a été connu et pratiqné, puisqu'il est l'un des résultats du magnétisme.

Ne lit-on pas dans la Bible qu'il était « défendu de consulter le bois? » (Osée, ch. IV, v. 12).

TERTULLIEN, né en 160 et mort en 245, fait mention dans un de ses écrits (Apologétique, ch. XXIII) de l'emploi des *tables divinatoires*.

Il parle des magiciens qui font apparaître des fantômes, qui évoquent des morts, qui forcent la bouche des petits enfants à rendre des oracles; qui imitent un grand nombre de miracles *dus aux cercles ou aux chaînes que des personnes forment entre elles;* il dit encore : LES CHAISES ET LES TABLES QUI PROPHÉTISENT SONT UN FAIT VULGAIRE.

AMMIEN MARCELLIN, qui vivait au quatrième siècle, raconte, à propos d'une conspiration découverte sons l'empereur VALENS, l'histoire d'une table prophétique construite à l'image du trépied de Delphes, sous de redoutables auspices, et qui avait été consacrée par des invocations

mystérieuses et des chants nombreux. C'était dans une salle purifiée au moyen des parfums arabiques, qu'on consultait cette table, sur laquelle était un plateau composé de divers métaux, et à la circonférence duquel les lettres de l'alphabet étaient placées en ordre et à des intervalles égaux.

A côte de la table se plaçait, selon des formes déterminées par la science, un homme revêtu d'habits de lin, portant de la verveine cueillie sous un arbre de bon augure.

Cet homme, par des chants consacrés, invoquait le dieu des présages, tout en balançant un anneau étroit, suspendu au plafond par un fil très-délié. Cet anneau tombait par sauts sur les lettres et formait ainsi des réponses aux questions.

Ce n'était pas comme aujourd'hui, des anges, des esprits, des fantômes qui répondaient; c'était, en ce temps-là, le dieu des présages qui se présentait au milieu des cérémonies du paganisme.

Quiconque voudra lire attentivement *Bodin*, l'auteur célèbre de la *démonomanie* (ouvrage écrit en 1581), verra que les esprits frappeurs répondaient, en ce temps-là comme aujourd'hui, aux curieux qui leur adressaient des questions.

A toutes les époques il y a donc eu des enthousiastes de bonne foi qui, en répandant leurs idées mystiques parmi d'autres personnes enthousiastes et crédules, parvenaient à créer une secte plus ou moins nombreuse. C'est ainsi que de nos jours les spirites ont créé une espèce de religion.

Ch. L.

DIVERS.

Les médecins entr'eux.

On lit dans la *Liberté*, 22 Janvier 1868 :

Un procès fort curieux est en train de se plaider à Tours.

Un médecin de cette ville a découvert un moyen ingénieux de traiter et de guérir la terrible maladie qu'on appelle la phthisie.

Des résultats étonnants, des guérisons merveilleuses

avaient attiré sur lui l'attention publique, et en même temps déchaîné la colère de ses confrères.

Jusqu'ici rien d'extraordinaire.—Vous réussissez là où j'échoue. — Je suis mécontent de vous et de moi, c'est tout simple.

— Mais ce qui est grotesque, c'est la manière dont les médecins tourangeaux ont traduit leur mauvaise humeur.

Ils ont d'abord voulu traîner le brave docteur en police correctionnelle, absolument comme le *docteur Noir*. Or, comme il est médecin en chef de l'hôpital, le procureur impérial s'est contenté de sourire, et n'a pas accueilli la requête.

Ce que voyant, les disciples d'Hippocrate lui ont intenté un procès devant le Tribunal civil, l'accusant de charlatanisme et de propagande déloyale, faite par l'entremise des journaux. Je m'étonne qu'ils n'aient pas mis au nombre des griefs les nombreuses guérisons qu'il a faites.

Ce procès nous promet une page nouvelle à ajouter à la comédie de Molière.

Nous voyons avec plaisir qu'un de nos élèves fait du bruit dans Genève; c'est dire qu'il fait de la propagande magnétique.

En effet, M. Meylan, dont nous avons déjà parlé, réunit de temps en temps, chez lui, quelques personnes devant lesquelles il fait des expériences magnétiques. Par cette manière, qui est la bonne, il parvient à jeter dans l'esprit de certains hommes, de certains savants, des doutes d'abord, puis des convictions.

Car, il faut bien le dire, les phénomènes magnétiques sont tellement extraordinaires et tellement en dehors de ce qu'on voit chaque jour, que ceux qui voient pour la première fois ces effets, ne peuvent y croire; il leur faut voir et revoir encore, pour que leur raison et leur bonne foi mettent de côté quelques-uns des préjugés qui s'opposent longtemps à l'acceptation des nouvelles découvertes.

Nous le comprenons très-bien, nous, qui, dans notre jeunesse, étions assez niais pour ne pas vouloir aller assister à la démonstration d'une science, dont plus tard, une fois convaincu, nous sommes devenu l'un des adeptes les plus fervents.

CH. LAFONTAINE.

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 4. Avril 1868. 8e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH LAFONTAINE

SOMMAIRE. — DU SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE, DES CAUSES DE L'INSTABILITÉ DE LA LUCIDITÉ, ET DES MOYENS DE LA RENDRE EXACTE, par Ch. Lafontaine. — UN BON CONSEIL D'UNE MALADE RESSUSCITÉE PAR LE MAGNÉTISME, par Mme A. D... — NOTRE CONVERSION AU SPIRITISME (*Suite et fin*), par M. Ch. Péreyra. — CORRESPONDANCE PARISIENNE, par M. E. Chauba. — CORRESPONDANCE, par M. E. D... — SOUVENIRS D'UN ÉLÈVE RECONNAISSANT, par M. Marc Monnier. — UN ACCIDENT. — SÉANCE DE M. DE GASPARIN. — LA GRÈVE, par Ch. Lafontaine.

DU SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE,

des causes de l'instabilité de la lucidité, et des moyens de la rendre exacte.

Le somnambulisme magnétique est le phénomène le plus extraordinaire, le plus grandiose de tous ceux qui se présentent sous l'influence du magnétisme.

Le mystère qui l'environne, les effets psychologiques qu'il déroule à nos yeux étonnés, nous captivent, nous entraînent vers le merveilleux.

Dans le somnambulisme magnétique, l'âme que nous sentons en nous — cette exilée sur la terre, — semble chercher à rentrer dans une vie qu'elle n'aurait pas voulu quitter. Aussi, l'homme dirigé, stimulé, éclairé par elle, s'élance avec ardeur dans la recherche de l'inconnu, et par son intelligence poussée jusqu'au génie, il parvient à sonder, à découvrir les lois mystérieuses qui gouvernent le monde entier. L'homme, dans son dualisme, est un chercheur infatigable que rien ne peut satisfaire, à peine a-t-il fait une découverte, obtenu un résultat, que poussé, comme malgré lui, il est à la poursuite d'un autre. Les astres, comme les entrailles de la terre, n'auront bientôt plus de secrets pour lui; il est parvenu à dominer l'eau,

l'espace, l'air et le feu ; ses connaissances sont immenses, il connaît presque tout, mais..., se connaît-il lui-même?...

Revenons au somnambulisme magnétique, là, peut-être, est le point de départ, la clef de cette connaissance qui manque à l'homme.

Le somnambulisme magnétique n'est ni la veille, ni le sommeil, ni le rêve.

Le sommeil naturel est la suspension momentanée de la vie morale : c'est la période du repos des organes de la vie de relation ; l'homme qui dort n'est plus en rapport avec le monde extérieur, il n'a plus la conscience de sa propre existence ; le sommeil naturel ressemble à la mort.

Le sommeil magnétique est encore bien plus profond, et son analogie avec la mort serait bien plus frappante, par l'insensibilité entière du corps du magnétisé, mais les somnambules magnétiques jouissent, malgré cette insensibilité, de la plénitude de leurs mouvements ; on remarque même que leurs facultés intellectuelles et morales sont plus développées, que leur esprit a plus de portée et plus d'éclat, que leurs perceptions ont plus de force et plus de délicatesse que dans l'état normal ; en outre, ils semblent acquérir des facultés nouvelles, qui n'ont point leurs analogues dans la vie ordinaire.

Les somnambules magnétiques peuvent percevoir, voir les choses actuellement existantes, à travers les corps opaques qui les dérobent aux sens ordinaires, quels que soient les obstacles, les voiles qui les couvrent, et quelles que soient les distances où elles sont placées.

Ils peuvent aussi percevoir les actions mentales, les pensées, la volonté humaine.

Le passé, pour eux, est présent, et semble se dérouler à leurs yeux.

Ils peuvent même prévoir, prédire des événements futurs.

Pour les somnambules magnétiques, tout est visible, le présent, le passé et l'avenir.

Ce sont là des phénomènes mystérieux, merveilleux, que d'abord la raison se refuse à croire, et qu'elle repousse avec effroi.

Cependant, rien n'est plus vrai, les effets existent, et, s'il le fallait, nous pourrions nous appuyer sur des noms honorables et respectés dans la science comme dans le monde.

Nous avons vu ces phénomènes avec étonnement, avec stupéfaction ; nous les avons observés avec défiance ; il nous a fallu le spectacle souvent répété de ces phénomènes devant nos yeux, pour nous convaincre de leur vérité ; il a fallu que nous les produisions nous-mêmes, et sur des personnes chez lesquelles ils n'avaient jamais été produits, et qui même n'avaient aucune idée, aucune connaissance du magnétisme et de ses effets.

Mais notre conviction s'est faite entière, et la main sur la conscience, nous déclarons la vérité de leur existence.

Pour nous, aujourd'hui, nous croyons comprendre ces phénomènes par le dualisme dont l'homme est composé ; nous nous les expliquons par cette âme ou esprit, n'importe le nom, qui réside dans notre enveloppe corporelle. Cette âme, dont les facultés sont obscurcies dans la vie commune du corps et de l'esprit par sa réunion à la matière, se révèle tout à coup avec toutes ses qualités dans le somnambulisme magnétique, alors que les liens qui la retiennent unie au corps se trouvent détendus, relâchés, par l'annihilation de cette matière rendue inerte, et pour ainsi dire morte, puisqu'elle ne sent rien.

Aussi, pour cette âme qui n'est plus entravée par aucune chaîne, il n'y a plus d'obstacle, il n'y a plus de distance, il n'y a plus de science, il n'y a plus d'ignorance, elle voit tout, elle sait tout ; — sa nature est divine.

En voici un exemple :

Nous magnétisions une jeune malade pour des névralgies à la tête, qui la faisaient beaucoup souffrir depuis plusieurs années. Un jour, sans l'avoir cherché, elle s'endormit sous l'influence magnétique, et, vingt minutes après, elle se réveillait somnambule, *somnambule lucide :* son premier mot fut : — « Ah ! vous avez bien fait de passer la nuit près de cette pauvre femme ; elle serait morte sans vous. — Comment, que voulez-vous dire? demandai-je. — Je sais. — Mais comment savez-vous? » Elle ne répondit pas.

J'avais en effet passé la nuit près d'une femme, qui, à

la suite d'un enfantement très-laborieux, avait eu des hémorragies et des convulsions qui faisaient craindre pour sa vie, car rien n'avait pu la calmer avant qu'on en vint à employer le magnétisme; et je n'étais parvenu à faire cesser les accidents qu'après plusieurs magnétisations.

Je n'avais parlé à personne de ce fait qui avait eu lieu la nuit même.

C'était donc de la vue rétrospective, ou peut-être, *la vue en moi*, d'une pensée dont je n'avais pas conscience en ce moment.

Je reconnus alors, avec un plaisir bien grand, que j'avais devant moi un de ces êtres privilégiés chez lesquels l'esprit domine la matière, et dont la lucidité, quand elle se déclare spontanément comme celle-ci, est d'une pureté qui tient de la divinité.

Je voulus faire une question à Mlle Laura; mais, avant que j'eusse prononcé un mot, elle s'écria, en se levant de son fauteuil et du ton d'une inspirée, les yeux tout grands ouverts, le bras étendu, le visage resplendissant: — « Arrêtez.... le canon gronde;... du sang, du sang!... Le roi mourra... L'Italie sera libre.

Puis ses yeux se fermèrent; elle tomba renversée sur le tapis, avant que mes bras eussent pu la retenir.

C'était de la prévision.

Nous restâmes un instant stupéfaits. Cela se passait en Janvier 1848, à Turin. Il y avait bien dans l'air des aspirations, de vagues rumeurs. Gioberti, par ses écrits et par ses discours en plein air, exaltait les esprits et les passions. J'avais été témoin, dès mon arrivée à Turin, d'une ovation aux flambeaux qu'on avait faite à ce patriote. La rue où il demeurait s'était remplie d'une foule compacte; et au milieu des cris, des vivats, des hourras, Gioberti s'était montré au balcon.

Il parla pendant une demi-heure à ces hommes, qui, la tête découverte, malgré le froid intense de la nuit (15 degrés), l'écoutèrent dans le plus profond silence; puis des bravos, des vivats, des applaudissements frénétiques, couvrirent sa voix. On sentait comme un courant électrique qui secouait toute cette foule et annonçait de grands événements.

Mais rien en ce moment ne pouvait cependant faire prévoir les cinq journées de Milan, le concours du Piémont, l'abdication du roi Charles-Albert, sa mort, et plus tard la liberté de l'Italie.

La pauvre enfant était étendue, raide, froide, sans respiration, sans pulsation au cœur, sans vie apparente, pâle, de cette pâleur verdâtre si effrayante à voir et qui sent la mort.

A force d'insufflations sur le cœur, le cerveau et l'estomac, une pulsation insensible, tant elle était légère, m'avertit qu'elle revenait à la vie. Je redoublai d'énergie, et bientôt une inspiration profonde eut lieu; mais, au même instant, un soubresaut, puis un battement d'une force, d'une vitesse dont on n'a pas l'idée, agitèrent le cœur. Ce n'était pas des palpitations, c'était des coups de marteau frappés à l'intérieur de la poitrine.

Ce fut avec beaucoup de peine que je parvins à calmer ces palpitations, ces soubresauts; la secousse avait été des plus violentes, et je craignais qu'au réveil la malade ne s'en ressentît et n'en fût fortement ébranlée.

Je lui fis pendant une demi-heure de grandes passes et des impositions des mains sur le cœur, puis, la voyant entièrement calmée, je me décidai à la réveiller. Je priai les parents de ne point lui parler, ni de ce qu'elle avait dit, ni de ce qu'elle avait éprouvé.

Au réveil, les parents furent peut-être encore plus étonnés du calme et du bien-être répandus sur le visage de M[lle] Laura, que de la crise elle-même. Ils s'attendaient à la voir brisée, et tout au contraire elle était pleine de force et de gaieté, car elle ne ressentait aucune douleur de la névralgie dont elle souffrait avant la magnétisation, et n'avait ni souvenir, ni souffrance de ce qui était arrivé.

Toute la crise s'était passée dans le somnambulisme, et le sommeil qui avait suivi avait été réparateur.

L'émotion de l'âme, qui, un instant, avait réagi sur le corps, avait produit cet état affreux qui nous avait tant effrayé, mais aussitôt la malade rendue à elle-même par l'action du magnétisme, qui, en cherchant à ranimer le corps presque sans vie, resserrait les liens de la vie commune et rétablissait l'équilibre un instant ébranlé, l'harmonie s'était faite, et tout malaise avait disparu.

D'après ce que nous venons de raconter, nous croyons avoir démontré que non-seulement la lucidité peut exister dans le somnambulisme magnétique, mais qu'elle existe réellement, et qu'elle s'élève même jusqu'à la prévision, comme dans le fait que nous avons rapporté, et que nous pourrions corroborer par une multitude d'autres faits semblables, qui sont à notre connaissance.

Mais autant cette lucidité qui démontre, mathématiquement, pour nous, l'immatérialité de l'âme, est vive, élevée, brillante, profonde, chez certaines personnes d'une nature exceptionnelle, d'une sensibilité nerveuse, transparente, dont l'esprit semble dégagé de la matière, au point qu'on dit d'elles qu'elles ne sont pas de ce monde, qu'elles vont s'envoler; — autant cette lucidité est obscure, incertaine, terre-à-terre chez certaines autres personnes, dont la nature plus physiquement matérielle, absorbe, entrave presque entièrement l'âme renfermée dans leur corps.

Cependant les âmes sont de même nature, de même essence; elles ont les mêmes facultés, elles sont absolument semblables; mais souvent l'harmonie n'existe pas entre l'esprit et la matière; l'équilibre est rompu soit dans le sens matériel, soit dans le sens spirituel.

Aussi ces diverses personnes sentent différemment; les unes ont des souffrances que nous ne pouvons pas nommer immatérielles, puisqu'elles sont physiques, mais dont, cependant, la cause échappe au scalpel du médecin.

Les autres ont des souffrances entièrement matérielles, et dont le médecin reconnaît facilement la cause dans l'organisme.

L'idiot, lui aussi, possède une âme de même nature que celle de l'homme de génie, car nous nous refusons à accepter des catégories dans les âmes, puisque nous les reconnaissons toutes *d'essence divine* qui est *une*.

Chez l'idiot, la matière absorbe entièrement l'esprit, lui laissant à peine l'instinct animal de conservation.

Chez l'homme de génie, au contraire, l'esprit dominateur rend esclave la matière, il vit, en quelque sorte, en dehors du corps auquel il est lié.

Chez l'un et chez l'autre, les âmes sont semblables, mais l'équilibre est rompu dans un sens différent, entre l'esprit et la matière.

Nous nous sommes fait quelquefois une question de haute moralité, à laquelle nous n'avons pu nous répondre d'une manière satisfaisante, faute de pouvoir continuer longuement certaines expériences.

Nous avons vu souvent le magnétisme rétablir l'harmonie, momentanément interrompue entre la matière et l'esprit, dans des cas accidentels de folie, en agissant seulement sur le physique ou du moins en en ayant l'apparence; ce qui nous faisait admettre que, dans ces accidents, la matière seule avait été atteinte, et que l'âme était restée intacte.

Nous, qui pensons que toutes les âmes sont de même nature, et en tout semblables, nous nous sommes demandé si les idiots, les crétins, avaient une âme, ou s'ils n'avaient que l'instinct animal. Nous avons voulu, disons-nous, nous en rendre compte.

Nous avons magnétisé de ces idiots de naissance, à l'air hébété, qui n'ont de l'homme que la forme, et encore, qui poussent des sons inarticulés comme des animaux, et qui, comme eux, n'ont que l'instinct bestial pour se nourrir.

Nous avons magnétisé plusieurs de ces êtres repoussants, et nous avons obtenu quelquefois le sommeil magnétique, et un somnambulisme, — bien imparfait il est vrai, — mais, dans lequel, leur instinct semblait se développer et devenir presque de l'intelligence. Il nous semblait, que, dans cet état, ils cherchaient à comprendre.

Nous en avons vu répéter et prononcer des mots, comme faisaient des sourds et muets, magnétisés par nous, lorsqu'ils entendaient pour la première fois. Puis, lorsque nous disions à ces pauvres idiots, — toujours dans le somnambulisme, — de se lever, de marcher; — ils se levaient, ils marchaient, — donc ils comprenaient.

Mais aussitôt que ces malheureux étaient réveillés, et rendus à leur état normal, toute apparence d'intelligence disparaissait, la bestialité reprenait le dessus, et il n'était pas possible d'obtenir de leur faire répéter un des mots qu'ils avaient prononcés dans leur sommeil; ou de les faire se lever ou marcher. Ils nous regardaient de leur air idiot, mais ils ne bougeaient pas.

Toutefois, ce semblant d'intelligence, qu'ils avaient montré pendant leur somnambulisme, nous faisait penser, que sous cette enveloppe toute bestiale, une pauvre âme de même nature que la nôtre était enfermée dans cette prison d'argile, sans même pouvoir donner signe d'existence.

Ces pensées nous étaient confirmées par ces cas d'apoplexie, qui, d'un homme intelligent, font un être aussi idiot que ces idiots de naissance. — Son âme est toujours là, — aussi lucide qu'auparavant, — mais la matière a reçu un choc qui a détruit l'harmonie existante entre elles deux. — Il n'y a plus qu'un cadavre vivant.

Nous continuerons dans le numéro suivant notre étude sur le somnambulisme magnétique.

Ch. Lafontaine.

Un bon Conseil

donné par une malade ressuscitée par le magnétisme.

Avez-vous connu les jours sombres de la maladie qui se traînent avec une lenteur désolante, et dont chaque heure résonne dans tout votre être douloureusement étreint par la souffrance? Pauvre corps, pauvre âme, esclaves qui secouez en vain vos chaînes, comme vous vous heurtez aux murs de votre prison! Mais la douleur physique vient-elle à diminuer, comme vous vous épanouissez tout-à-coup, et comme le soleil de la santé vient promptement déchirer le voile sombre de la maladie! Le corps se redresse avec des forces nouvelles sous le souffle d'une vie inconnue : l'âme s'inonde de joie. Il faut avoir ressenti cette étreinte cruelle, cette angoisse profonde d'une souffrance journalière, pour comprendre le bonheur de la guérison.

Ce passage de la mort à la vie, de nombreux malades le pourraient trouver, comme je l'ai trouvé dans le magnétisme, ce fluide vital et béni qui m'apporta soulagement d'abord et guérison ensuite. On se refuse malheureusement à se servir de ce puissant moyen : on laisse le corps du malade se fatiguer par des calmants, poisons

pour la plupart, qui ne donnent qu'un soulagement très-passager et délabrent parfois au lieu de restaurer la santé. Pourquoi donc ne pas recourir à ce fluide étonnant qui calme, soulage et souvent guérit, sans fatiguer l'estomac ni alourdir la tête? C'est l'éternelle histoire des aveugles qui refusent de voir, des sourds qui refusent d'entendre, des muets qui refusent de parler. On ne veut pas voir ce qui éclate aux yeux, ces guérisons vraiment miraculeuses opérées par de simples passes.

Après de longues souffrances très-aiguës, dans la tête surtout, le magnétisme est venu me rendre la vie. Mes nerfs, fatigués par de nombreux calmants, se sont détendus sous sa bienfaisante influence, et il a fait courir dans mon être comme une sève nouvelle. Sommeil, force, calme, tout a été retrouvé en trois mois au bout de trois ans d'efforts presque impuissants tentés par l'allopathie et l'homéopathie.

Je ne saurais assez recommander le choix d'un magnétiseur aussi éclairé, convaincu et consciencieux que M. Lafontaine, qui a, en outre, pour lui, une pratique de trente années. Son dévouement s'étend aux pauvres aussi bien qu'aux riches, car il est heureux avant tout, de remplir la mission bénie de soulager l'humanité par le simple effort de sa volonté et la transmission de son fluide.

Espérons que bientôt la lumière se fera complète, que le magnétisme prendra la place qui lui est due, et qu'il triomphera de la routine et du préjugé. A. D.

Genève, Avril 1868.

Notre Conversion au spiritisme.

(Suite et fin.)

Le premier Esprit qui se rendit à notre appel fut celui d'un médecin de nos amis dont la veuve était atteinte d'un cancer à la poitrine, et avec laquelle nous voyagions depuis quelques années par toute l'Europe, afin de trouver

ce qui, hélas! sera encore longtemps introuvable : un remède à l'affreuse maladie dont il est question ([1]).

— « Cher Esprit, lui demandâmes-nous, vois-tu ta veuve qui est ici présente?

— « Je la vois.

— « Vois-tu la maladie dont elle est attaquée?

— « Oui.

— « Eh bien, peux-tu nous donner quelques conseils concernant le traitement à suivre?

— Il n'y a rien à faire, la maladie est incurable.

Nous le savions fort bien nous-même; mais ce terrible arrêt nous bouleversa, vu que la pauvre malade était présente, ainsi que nous l'avons déjà dit.

En questionnant cet Esprit à ce sujet, nous espérions ou qu'il trouverait un palliatif, ou, au moins, qu'il ne se prononcerait pas aussi catégoriquement; mais c'est qu'il connaissait mieux que nous encore le courage et l'énergie de celle qui avait été sa femme, et qu'il ne voulait pas la tromper. Au surplus, cette personne, qui avait une âme fortement trempée, n'en fut nullement émue.

Comme ce médecin, de son vivant, avait été homéopathe, nous évoquâmes l'Esprit d'un allopathe, et nous les mîmes en présence l'un de l'autre. Nous espérions, par là, obtenir des renseignements précieux pour la science; mais nous fûmes trompé dans notre attente, car l'allopathe s'emporta tellement quand nous lui demandâmes ce qu'il pensait de l'homéopathie, que nous fûmes forcé, à notre grand regret, de laisser tomber cette question.

Sans vouloir nous prononcer pour ou contre tel ou tel système, nous, d'ailleurs, qui sommes éclectique, nous dirons, en passant, que les Esprits conservent plus ou moins longtemps, selon qu'ils sont plus ou moins de temps à se purifier, les idées dont ils étaient imbus sur la terre; et que, par conséquent, il faut être très-circonspect quand on les consulte, c'est-à-dire ne pas prendre à la lettre tout ce qu'ils disent.

([1]) Cette personne, que nous chérissions et que nous regretterons toujours, vient de mourir. Rien ne pourrait donner une idée de ses souffrances que, grâce au spiritisme, elle a endurées avec une résignation admirable.

Comme Hahnemann était non-seulement un savant, mais un homme de bien, et qu'en conséquence son esprit doit être déjà arrivé à un certain degré de pureté, il serait assez curieux de l'évoquer et de voir ce qu'il dirait lui-même de son propre système. Pour notre compte, nous pensons que tout en le soutenant il le modifierait.

Cela dit pour nous justifier un peu aux yeux de certains homéopathes qui nous croient leur détracteur, nous passons à d'autres manifestations.

Entre autres Esprits qui se présentèrent en grand nombre sans qu'on les eût évoqués, nous eûmes le plaisir de rencontrer Arnault, le poète français.

Convaincu que, non-seulement notre médium ne connaissait point les œuvres de ce poète, mais qu'il ignorait même jusqu'à son existence, nous fûmes bien sûr que les réponses que nous obtiendrions de cet Esprit viendraient directement de lui.

— « Cher Esprit, te rappelles-tu tes prénoms?
— « Oui.
— « Quels étaient-ils?
— « Antoine-Vincent.
— « Quand es-tu né?
— « En 1766.
— « Quand es-tu mort?
— « En 1834.
— « Quelle est ta plus jolie pièce de vers?
— « La Feuille.
— « Voudrais-tu dicter au médium les quatre premiers « vers de cette pièce?
— « Oui. »

Et il les dicta aussitôt.

Nous le répétons, nous étions sûr que le médium ne connaissait point ces vers; mais comme nous tenions extrêmement à ce qu'il ne nous restât pas le moindre doute à cet égard, nous demandâmes, le lendemain, au même Esprit qui se présenta encore, s'il ne voudrait pas écrire *lui-même* la fin de sa jolie pièce de vers; il y consentit.

Quand on a vu et surtout bien vu une pareille chose, il faut se rendre et se convertir.

C'est aussi ce qui acheva complétement notre conversion; et c'est ce qu'on nomme en spiritisme *écriture directe*.

Nous devons dire ici que l'Esprit exigea qu'on éteignît les lumières, en nous assurant, toutefois, que l'écriture directe s'obtiendrait bientôt aussi en plein jour.

Nous engageons donc nos frères en spiritisme à faire tout leur possible pour arriver à ce résultat.

Après Arnault, Crébillon se présenta; et les choses se passèrent avec lui à peu près comme avec l'aimable poète qui l'avait précédé.

Nous regrettons beaucoup maintenant de ne leur avoir pas demandé pourquoi ils s'étaient manifestés sans avoir été évoqués; nous n'osons croire que ce fût pour nous seul; cependant il n'y avait personne dans la société qui les connût ni qui fût en état d'apprécier leurs œuvres.

C'est peut-être tout simplement que le fluide du médium, identique au leur, les avait attirés; et que, comme la plupart des Esprits, ils étaient enchantés de trouver l'occasion de se manifester. Quoi qu'il en soit, c'est encore une question à approfondir.

Maintenant, après ce que nous venons de décrire, sans avoir exagéré les choses le moins du monde, nous demandons à toute personne sensée s'il nous était possible de ne pas nous incliner profondément devant de pareils faits, et de ne pas devenir un fervent spirite, comme nous nous faisons gloire de l'être.

Ch. Péreyra.

N.B. Nous engageons les plus incrédules en spiritisme à se procurer quelques autographes de personnages célèbres, morts depuis plus ou moins de temps, à évoquer ces mêmes personnages, à les prier d'écrire *eux-mêmes* et à comparer ensuite l'écriture.

Correspondance parisienne.

Cher M. Lafontaine,

« Donnez-moi quatre lignes de l'écriture d'un homme et je le ferai pendre, » n'a pas craint de dire je ne sais quel personnage, à coup sûr peu charitable. Que j'ai donc été prudent de signer d'un pseudonyme l'article que je

vous ai adressé sous la rubrique : *Un homme, s'il vous plaît!* et qui a paru dans le numéro du 15 Janvier dernier! Grâce à cette sage précaution, j'ai échappé personnellement, non à la corde, mais aux quasi-malédictions provoquées par la lecture accentuée d'une façon un peu lamentable du dernier paragraphe de mon pauvre factum. Eh quoi! oser dire que la Société de magnétisme de Paris est dans un état peu florissant, exposer les causes de ce malaise et en chercher le remède, affirmer que ce qui manque et que ce qu'il faudrait trouver, c'est un régénérateur, un homme qui... un homme, enfin; le demander à cor et à cris, n'est-ce pas, en effet, d'une audace bien grande, d'une outrecuidance extrême? Non, en vérité, et je m'explique difficilement la petite tempête qu'a soulevé cette lecture. Enfin, le calme est revenu après l'orage, et je suis encore vivant, et, Dieu merci, assez bien portant.

La direction des travaux de la Société, pendant l'année 1868, est confiée à un bureau composé presque exclusivement d'hommes nouveaux et riches des meilleures intentions. Réussiront-ils, non pas à ressusciter le cadavre (le mot est trop dur, et, pourtant, il a été prononcé), mais à ranimer le moribond, c'est ce que l'avenir nous apprendra, et, à cet égard, j'associe bien sincèrement mes vœux à leurs espérances.

Quelques questions fort intéressantes ont été mises à l'ordre du jour; une, entre autres, objet de tant de controverses depuis Mesmer, est à l'étude en ce moment; il s'agit de *l'existence et de l'émission* du fluide ou agent magnétique hominal *prouvée,* non par les faits que tous connaissent et qu'on peut tout aussi bien expliquer par d'autres hypothèses, mais par sa visibilité à l'œil nu. Certes, il y aurait un immense pas fait en faveur de la doctrine d'un agent purement physique, si l'on pouvait le montrer, aux yeux des plus prévenus contre lui, s'échappant des doigts du magnétiseur sous l'aspect d'une sorte de phosphorescence. Les somnambules disent le voir dans l'état magnétique et quelques-uns même dans l'état normal; mais n'est pas somnambule qui veut, et cette preuve n'en est pas une... suffisante. Je ne me rappelle pas en ce moment les conclusions de M. de Reichembach dans ses *Lettres odiques* que j'ai lues il y a longtemps déjà.

Je disais, et je maintiens qu'il y aura un grand pas de fait, mais la carrière sera bien longue encore à parcourir; car il ne saurait suffire de prouver qu'il s'échappe sous l'effort de la volonté, peut-être même aussi sans cet effort, un agent ou plutôt une substance, une vapeur quelconque; il resterait à démontrer que ce quelque chose pénètre et peut pénétrer jusqu'à saturation tout ou partie du corps de celui vers lequel il est dirigé; et puis encore (car il faut suivre un système jusque dans ses dernières conséquences), qu'on peut soutirer, s'il y a lieu, le trop-plein de cette même substance, qui tout naturellement existe aussi bien chez le sujet que chez l'opérateur.

La question est complexe au plus haut degré, et il faudra sans doute bien des études, bien des expériences, bien des discussions, avant qu'elle soit parfaitement élucidée et résolue. Mais, à tout il faut un commencement, tout édifice a besoin de fondations. Si les découvertes se font quelquefois d'elles-mêmes, on ne peut nier les services que rendent les chercheurs, ces pionniers de la science trop souvent méconnus, conspués de leur vivant, et à qui plus tard on élève des statues.

Certes, l'ambition de nos modestes travailleurs ne va pas jusqu'à rêver les honneurs posthumes du bronze ou du marbre; leur seul désir est d'aider aux progrès du mesmérisme en le dégageant, si faire se peut, des incertitudes qui enveloppent ses causes, en tâchant enfin de lui donner des bases assez solides pour qu'on puisse édifier une science sérieuse, exacte, et dont les applications intéressent l'humanité au plus haut point.

Et, en effet, qu'opposent les incrédules et les sceptiques à ceux qui ont foi au magnétisme? C'est que ceux-ci ne pouvant s'entendre sur la nature et même le nom de l'instrument dont ils prétendent se servir, la pratique du soi-disant magnétisme animal n'exige aucune règle puisqu'elle ne s'appuie sur aucun principe. Interrogez quatre magnétiseurs et vous entendrez quatre opinions différentes ; même parmi ceux qui sont partisans de la même doctrine, vous rencontrerez des nuances extrêmement tranchées. Ce n'est pas parmi les nouveaux adeptes que le fait se présente; encore sous le charme des démonstrations qui ont

frappé leurs yeux et leurs oreilles, ils acceptent les faits et cela leur suffit; mais quand on a beaucoup lu, beaucoup vu et beaucoup pratiqué, on arrive, si l'on veut fouiller au delà de la superficie, à flotter entre les diverses doctrines sans oser s'arrêter à une seule à l'exclusion des autres. D'abord fluidiste *quand même*, on devient ou volontiste ou imaginationiste pur, quand on ne se plonge pas tout entier dans le spiritisme, ce qui simplifie bien les choses. Il y a longtemps que j'ai proclamé pour la première fois que le plus raisonnable, à mon avis, était de rester dans l'éclectisme, et je maintiens plus que jamais cette opinion.

On dit souvent: mais à quoi bon s'épuiser l'esprit à la recherche des causes lorsque les faits parlent si haut d'eux-mêmes? A-t-on besoin de tout analyser? Est-ce que, pour ignorer le comment et le pourquoi du parfum des fleurs, nos sens en sont moins agréablement affectés? Est-il absolument nécessaire de savoir comment il se fait que l'émétique purge ou que l'opium fait dormir, puisque l'expérience a démontré bien avant nous les propriétés de ces substances? Non, cela n'est pas indispensable à savoir et c'est fort heureux, mais on ne peut faire que l'humanité ne soit pas telle qu'elle est; le progrès est le but constant de ses efforts, l'étude est son lot, et c'est ce qui l'élève au-dessus de la brute. *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*, a dit le poète, c'est et ce sera de tous temps la devise de l'homme.

Je borne ici cette trop longue épître; j'aime à espérer qu'elle ne froissera aucune susceptibilité, et je vous prie, d'agréer l'assurance de mes sentiments de bonne confraternité.

E. Chauba.

Paris, 31 Mars 1868.

Genève, ce 24 Mars 1868.

Monsieur et cher Rédacteur,

Je suis avec le plus vif intérêt les articles de votre journal, qui tantôt défendent, tantôt combattent le spiritisme.

Votre feuille est une *lice* où, pour ne s'échanger que des coups de plume, moins meurtriers que les coups d'épée, la lutte peut devenir très-efficace; car les amis et les ennemis du spiritisme, tous sincères, je veux le croire — n'ont qu'un but : La recherche de la vérité.

A ce titre, permettez-moi, cher Rédacteur, de vous faire la très-courte *histoire de mes idées*. A la première nouvelle des découvertes et des prétentions du spiritisme, mon attention fut vivement excitée. Des révélations de l'autre monde! Qui peut entendre ce mot avec indifférence? N'est-il pas en nous une soif d'idéal qui aspire à cette région supérieure? Je dévorais tous les livres d'Allan Kardec que je pus me procurer. Hélas! que je fus déçu! Nouvel Icare, je retombai pesamment sur notre pauvre terre. Voici quelle fut ma plus grande déception: Quand il s'agit de cette grande région cachée derrière le voile, la conscience y cherche son Dieu, celui de la sainteté suprême dont elle est une faible image, et celui de l'amour infini. La mienne ne trouva dans la nouvelle doctrine rien de pareil. Le Dieu vivant et personnel, tel que celui que j'adore et qui s'est manifesté dans le Christ, est absent de ce monde-là. Le spiritisme dépouille la grande personnalité du Christ de son caractère essentiel de Rédempteur, puisqu'il présente la souffrance comme une expiation.

Mais je voulais en avoir le cœur net. Après avoir lu bien des expositions du système (qui est au fond un très-plat déisme), j'ai désiré voir des médiums et assister à leurs séances. Permettez-moi de vous en raconter une. Je suis à Lyon. Dans une pièce assez longue, ouverte au public, et autour d'une grande table se placent les médiums. C'était des dames, un ouvrier, un soldat, etc.: Tous sont parfaitement sérieux et paraissent convaincus. On leur donne des cahiers sur lesquels ils avaient déjà écrit les semaines précédentes leurs révélations. Après une courte invocation, chacun de ces braves gens se met à écrire pendant une heure environ. N'ayant rien de mieux à faire qu'à observer, j'avisai deux personnes, l'une passablement élégante, ou plutôt ayant l'air prétentieuse et cherchant ses phrases. Toi, disais-je, tu feras du style, tu aspires à quelque chose; l'autre, jeune et pauvre ouvrière qui ap-

puyait sa tête fatiguée sur sa main amaigrie: Toi, pauvre enfant, disais-je, tu souffres des privations et des durs labeurs de cette vie, et tu crois trouver dans le spiritisme des consolations. — Au bout d'une heure, chaque médium lit sa composition (ils étaient huit ou neuf). Après la lecture de chacune, deux censeurs font leurs observations, critiquent et *grabautent* l'esprit. Ceci est juste, cela ne l'est pas: Méthode, vous l'avouerez, passablement cavalière quand on écoute des supérieurs. Je prêtais une oreille très-attentive et point prévenue à ces compositions étranges, mais étranges par la pauvreté des idées et par l'absence de toute révélation supérieure. Il ne valait vraiment pas la peine de déranger un esprit pour lui faire dire tant de banalités. Les huit factums revenaient invariablement à ceci: Ecoutez la voix du spiritisme qui est la vraie religion. Consolez-vous de ce pauvre monde par la perspective de l'autre. Mais ce qui m'instruisit surtout, ce fut la composition de la dame élégante et celle de la pauvre ouvrière. La première était des paroles cadencées qui avaient le nombre et la césure, mais qui n'avaient pas de rimes. N'importe, on les appelait des vers. La seconde était une douce homélie de la jeune fille souffrante qui cherche à prendre patience en attendant une vie meilleure. — C'était infiniment respectable et touchant. Bref, je ressortis parfaitement convaincu de cette séance que les adeptes se font illusion et prennent pour la révélation d'un esprit les pensées du leur propre.

Certes, loin de moi de considérer cette séance comme un spécimen complet du spiritisme. Juger de celui-ci par quelques-uns de ses adeptes peut-être ignorants, ce serait une injustice que je ne veux pas commettre. Je cherche donc, mais j'avoue n'avoir pas encore trouvé dans la nouvelle école d'authentiques révélations de l'autre monde.

Du reste, mon cher Monsieur Lafontaine, Genève en sait long sur le spiritisme. N'a-t-elle pas eu le Dr Rœssinger auquel l'Eternel aurait dit: Tu ne te trompes pas, mon fils, je suis l'électricité universelle, toi seul m'as compris! La société Bret et ses amis, qui fixait la fin du monde à je ne sais plus quelle année, et qui s'est dépêchée, en

attendant la date fatale, de manger ce qui lui restait? N'y a-t-il pas encore chez nous une coterie de pauvres vieilles femmes (très-sincérement religieuses, je le veux bien), qui nous envoient depuis six ans, sans manquer une semaine, le produit de leurs révélations? Je choisis au hasard dans mon panier: « Il faut chercher les coupables, il faut les affronter, il faut leur barrer le chemin du vice et de la corruption. Voilà votre tâche. Le moment presse, il sera terrible pour les coupables.... C'est Dieu qui vous menace par l'intermédiaire de Gabriel, c'est Dieu qui dicte ces discours. » — La table n'est-elle pas catholique, protestante, et tout ce qu'on voudra qu'elle soit? Puis-je voir autre chose en tout cela qu'une transmission *naturelle* de l'esprit de l'individu qui consulte? On prétend que « le spiritisme est la quintessence du christianisme » (p. 39 de votre dernier numéro). Je me charge de démontrer à qui voudra qu'il en est la caricature.

Croyez-moi, cher Monsieur et Ami, votre bien dévoué,

E. D.

Souvenirs d'un Élève reconnaissant.

Hélas! cher Monsieur Lafontaine,
Le magnétisme ici fait peur :
On le croit terrible ou trompeur,
Charlatan ou croquemitaine;
Genève est rude, et c'est en vain,
Qu'on lui montre un nouveau mystère,
Cité douteuse autant qu'austère,
Petite nièce de Calvin,
Elle est fille aussi de Voltaire;
Même il faut être assez adroit
Pour lui prouver ce qu'elle croit.
Et cependant, après Lassagne,
Qui se crut fin comme un renard,
Et bêtement, dans sa campagne,
Se laissa prendre au traquenard,
Nous montrant, par son impudence,
Que l'on peut agir sans prudence,
Bien qu'on ait Prudence Bernard ; —

Après Lassagne, par miracle,
Vous avez su, nouvel oracle,
Porter haut et loin votre voix ;
Vous avez su, nouveau druide,
Verser à flots votre fluide
Sur Genève et les Genevois.

Et d'ailleurs, comment, je vous prie,
Vous accuser de tromperie?
Car vous combattez au grand jour,
Sans embuscade ni détour,
Et sans essuyer de défaites ;
Grâce à vous, le bien que vous faites,
Chacun le peut faire à son tour.
Le plus fort devient un ilote.
Courbé palpitant sous vos lois ;
De ses os vous faites du bois,
Et de sa chair une pelote.
Tous ses membres sont agités
Ou soudain raidis par votre aide ;
Au besoin, vous le tuez raide,
Et mort, vous le ressuscitez.
Partout, sous vos mains souveraines
Tombe la fureur des migraines ;
L'aveugle entrevoit le soleil,
Le sourd même entend des bruits vagues,
Et le muet enfonce en blagues
Les orateurs du Grand Conseil !
Vous apaisez l'odontalgie
Vous arrêtez l'hémorragie,
Vous dissipez la névralgie,
Céphalalgie et gastralgie,
Vous secouez la léthargie ;
Vous tuez avec énergie
Et médecine et chirurgie ;
La science humaine élargie
En vos dix doigts se réfugie ;
Et si Genève était régie
Par son ancienne liturgie,
Hélas ! pour crime de magie,

Compliqué de démagogie,
On vous pendrait en effigie...
Ou peut-être, sans compliment,
(Superbe sujet d'élégie!)
On vous brûlerait autrement.

Ce n'est pas tout, maître : vous faites
Ce que nul avant vous n'a fait,
Un grand prodige, un grand bienfait;
Vous rendez les femmes muettes,
Ou leurs maris sourds, qui mieux est!
Enfin, votre esprit nous révèle
Des secrets longtemps ignorés;
De vos doigts une âme nouvelle
Tombe au front que vous effleurez;
Puis s'en échappe, se balance
Sur un nuage rose et bleu,
Et va s'absorber en silence.
Dans l'amour infini de Dieu! —

Pardon, cher Monsieur Lafontaine,
De ces vers si peu châtiés;
Notre muse est napolitaine
Et parle mal, mais volontiers;
Quand elle dit quelque bêtise,
Quelquefois je la magnétise;
Mais l'art que vous nous apprenez
Restant sans effet salutaire,
La folâtre, au lieu de se taire,
Insolemment me rit au nez!
Ma muse est des moins plantureuses;
Souffrez donc qu'aux faveurs nombreuses
Dont votre bonté la combla
En méchants vers elle réponde:
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a.

Marc MONNIER.

Un Accident.

Ces jours-ci, un bruit fâcheux a circulé dans la ville et a douloureusement ému la population. Nous ne savons quelle croyance lui accorder; aussi nous serons très-circonspect, et nous bornerons-nous à raconter ce que nous avons entendu dire de plusieurs côtés, sans en prendre en rien la responsabilité.

Une jeune fille, bien portante du reste, souffrait cependant de douleurs névralgiques à la tète. Un médecin lui ordonna, les uns disent une dose d'opium, les autres une dose de morphine en poudre.

La malade prit le remède, puis elle s'endormit, elle se réveilla vingt-quatre ou trente-six heures après, se retourna, se rendormit et ne se réveilla plus, — elle était morte.

La police s'inquiéta, retarda l'enterrement, fit faire l'autopsie, et la malheureuse enfant fut enterrée quarante-huit heures plus tard.

La malade prit-elle en une seule fois ce qu'elle devait prendre en plusieurs ? C'est possible.

Nous ignorons le résultat de l'autopsie, mais l'opium comme la morphine laisse peu de traces.

Nous nous abstenons de toutes réflexions jusqu'à plus amples informations.

Séance de M. de Gasparin.

Nous avons assisté avec le plus vif intérêt à l'une des séances de M. de Gasparin, sur la liberté et l'égalité. M. de Gasparin parle bien; il a dit d'excellentes choses, et nous rendons hommage à son talent et à ses intentions. Mais nous l'avons entendu accoler deux mots qui nous ont surpris, il a parlé de démocratie libérale, de démocratie illibérale: Pourquoi donc a-t-il joint ces épithètes au mot démocratie, qui est l'antithèse du mot aristocratie. L'un veut dire *despotisme, illégalité;* l'autre veut dire *liberté, égalité.* Il ne peut donc pas y avoir de démocratie libérale

et encore moins d'illibérale, car ce ne serait plus alors de la démocratie.

La Grève.

Liberté, égalité, deux mots que nous entendons souvent répéter, et que nous voyons bien rarement pratiquer, par ceux mêmes qui s'en servent le plus.

Nous nous sommes souvent demandé si la liberté, l'égalité sans limites pouvaient exister, et nous nous sommes répondu : oui, la liberté peut et doit être entière et sans aucune limite. Quant à l'égalité entière elle ne peut l'être.

Qu'aujourd'hui nous soyons tous égaux, demain nous ne le serons déjà plus; l'homme de talent, l'homme de génie sortira forcément des rangs.

Mais par la liberté sans limites, l'égalité se fera presque complète.

Mais pour atteindre à ce but, il ne faut pas que des hommes, se posant en chefs de la démocratie, commencent par violer la liberté de chacun, au nom et sous le prétexte de la liberté et de l'égalité de tous.

Nous comprenons que les associations internationales ou autres puissent forcer leurs sociétaires (puisque ceux-ci s'y sont engagés), à obéir aux décisions prises par les comités nommés par ces sociétaires eux-mêmes; nous comprenons tout le bien qui peut en résulter pour tous les membres de l'association.

Mais ces comités, ces sociétaires, n'ont pas le droit d'empêcher de travailler des ouvriers qui ne font point partie de leur société. Nous ne pouvons admettre que ces comités viennent imposer leurs décisions par l'intimidation ou les voies de fait, aux personnes étrangères à leurs associations.

Là est l'abus, là est la violence, là il n'y a plus d'égalité, là il n'y a plus de liberté.

Si les sociétés dites démocratiques agissent ainsi, elles font du despotisme, et du despotisme le plus odieux, car c'est au nom de la liberté, c'est au nom de l'égalité qu'elles

attentent à la liberté de chacun des ouvriers qui ne sont pas leurs co-sociétaires.

La démocratie, c'est la liberté de tous et de chacun en particulier, c'est l'égalité. Que ceux qui font partie des associations suivent les ordres des comités en ce qui les concernent eux-mêmes (ils ont aliéné leur liberté particulière au profit d'une association). C'est bien. Mais qu'ils se souviennent qu'ils n'ont pas le droit d'imposer leur volonté à ceux qui ne sont pas de leur association.

Que la liberté soit pour tous en général et pour chacun en particulier. Que chaque homme soit libre d'agir comme bon lui semble, et qu'il laisse à chacun le droit d'en faire autant.

Nous sommes partisan des associations, quoique nous ne soyons membre d'aucune, mais nous savons tout le bien qu'elles peuvent faire si elles veulent rester dans les limites tracées par ces deux mots : liberté, égalité.

Nous sommes ouvrier nous-même, travaillant pour le pain de chaque jour, comme le moindre gâcheur de mortier. Comme frère en labeur et en souffrance, nous adjurons tous les ouvriers sociétaires ou non à bien réfléchir au sens de ces deux mots :

LIBERTÉ, EGALITÉ.

CH. LAFONTAINE.

Jeudi Saint.

Dix-huit siècles à peine ont accompli leur cours
(Atomes dispersés dans l'infini des âges)
Depuis que le Sauveur, le plus sage des sages,
Sur les bords du Jourdain aux Juifs voua ses jours,
Et traîné, bafoué par une foule immonde,
Au Calvaire expia pour le salut du monde.

Que lui reprocha-t-on pour être ainsi traité?
L'amour de Dieu, la foi, l'espoir, la charité!
Il avait sur la place, au désert, dans le temple,
De toutes les vertus prêché l'austère exemple!

Oh ! combien elle dut souffrir
Cette âme magnanime et d'essence céleste,
Non, par sa chair meurtrie et dont le faible reste
Au Golgotha devait mourir;
Mais par l'humanité rebelle
Dont le tableau futur des endurcissements,
(Malgré son sacrifice et ses déchirements,)
Au loin se dressait devant elle!

D'un peuple fanatique et superstitieux,
Quand il venait briser les chaînes,
Il voyait des races humaines
L'impiété tenace encore braver les cieux,
Pour le Christ abreuvé déjà d'ignominie,
Ce fut là de sa croix, la plus triste agonie;
Pur holocauste! abîme insondable d'amour!
De ce passé voici le douloureux retour :
Voici la croix veuve isolée,
Debout, pour nous régénérer,
Le sépulcre, humble mausolée,
Où l'univers devrait pleurer!

Elle revient pour nous cette semaine sainte,
Jours de recueillement et d'expiation.
Qui de nous n'a pas bu son calice d'absinthe?
Porté sa croix? compté ses jours d'affliction?
Si douce que soit sa chimère,
L'épine un jour se glisse au cœur,
Pour lui dire que le bonheur
N'est pas dans la joie éphémère
D'une vaniteuse grandeur,
Dont l'ardente soif nous altère;

Mais dans l'amour simple, tendre, pieux,
Dont nous sentons la tiède et douce haleine,
Quand la douleur qui, vers Dieu nous ramène,
Nous fait quitter le monde pour les cieux.

JULES FOREST.

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 5. Mai 1868. 8e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH LAFONTAINE

SOMMAIRE. — SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE, DES CAUSES DE L'INSTABILITÉ DE LA LUCIDITÉ ET DES MOYENS DE LA RENDRE EXACTE (suite), par Ch. Lafontaine. — LE MAGNÉTISME (extrait de la thérapeutique), par M. le baron Du Potet. — LE MAGNÉTISME A ODESSA, par Ch. Lafontaine. — COMBIEN DE TEMPS LA TÊTE D'UN GUILLOTINÉ PEUT-ELLE PENSER? par M. Péreyra. — FLUXION DE POITRINE. — PARALYSIE. — CÉCITÉ, par Ch. Lafontaine. — CORRESPONDANCE du docteur Fauconnet. — CURES, par M. Zaugg. — CORRESPONDANCE, par un abonné. — LE MAGNÉTISME AUX ILES SANDWICH. — QUESTIONS ET RÉPONSES, par M. Péreyra. — VARIÉTÉS: UN PHARMACIEN DISTRAIT. — A TOUR DE RÔLE. — CHANSON, par Jules Lovy.

Avis

Nous prions ceux de nos abonnés qui n'ont point encore soldé leur abonnement, de vouloir bien le faire par l'envoi d'un mandat sur la poste, adressé à M. Ch. Lafontaine, à Genève, rue du Mont-Blanc, 9 ; ou à M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17, à Paris.

DU SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE

Des causes de l'instabilité de la lucidité, et des moyens de la rendre exacte.

(Suite)

Nous avons dit, dans le numéro précédent, que le somnambule magnétique pouvait voir à distance et à travers les corps opaques ; nous avons démontré par un exemple irréfutable, qu'il pouvait même prévoir l'avenir. Nous avons dit aussi, combien était rare cette lucidité complète, combien elle était fragile ; nous avons parlé de ces intermittences, de ces caprices si inattendus, si bizarres,

qui font que cette lucidité, qui serait si précieuse pour nous éclairer, nous diriger dans nos recherches, ne peut encore nous être d'aucune utilité, car souvent, dans ce que nous dit le somnambule, nous ne pouvons pas distinguer le faux du vrai, la vue positive du rêve, de l'hallucination.

Nous savons que cette lucidité dépend de mille circonstances physiques, hygiéniques, atmosphériques, morales, et, d'autres encore peut-être, et que, jusqu'à ce jour, il n'a pas été donné à l'homme de pouvoir maîtriser toutes les influences qui agissent non-seulement sur le somnambule, mais encore sur le magnétiseur.

Nous savons qu'il est facile de produire le somnambulisme magnétique sur tout être vivant; nous savons qu'il est encore facile de provoquer la lucidité dans ce somnambulisme. C'est par certains procédés qui sont bien connus de tous les magnétiseurs; mais ce que ceux-ci ignorent, ou semblent ignorer, ce sont les moyens pour conserver, pour fixer pendant un temps voulu, non-seulement cétte lucidité terre-à-terre, instinctive, composée de transmissions de pensées, de transmissions de sensations, que l'on trouve à certains degrés chez tous les êtres magnétisés, et qui cependant leur échappe si souvent; mais bien encore, cette lucidité brillante, élevée, qui semble tenir de la divinité pour laquelle rien n'est caché, pour laquelle tout est visible, même ce qui n'existe pas encore, c'est-à-dire l'avenir, et qui n'apparaît que rarement, et seulement par éclairs.

Ils sont rares les êtres sur lesquels on peut obtenir des résultats aussi merveilleux; cependant on en trouve encore plus souvent qu'on ne peut croire; mais on les gâte, on les perd, et l'on ne s'en aperçoit, malheureusement, que lorsque le mal est irréparable.

Avant tout, il faut s'occuper des conditions physiques et morales nécessaires pour obtenir avec quelque probabilité le somnambulisme lucide. Quoique tout homme puisse le produire, et qu'il se trouve chez tout être humain, quelques-uns cependant sont plus aptes que quelques autres.

Généralement, les personnes dont on fait des somnam-

bules n'offrent point les conditions désirables pour s'élever et planer dans l'immensité ; les magnétiseurs eux-mêmes n'ont pas toujours les conditions physiques et morales nécessaires pour provoquer et soutenir, lorsqu'ils l'ont produite, l'exaltation du somnambule.

Il ne suffit pas de savoir endormir et produire le somnambulisme ; il ne suffit pas de savoir prendre les pouces et faire des passes pour obtenir cette lucidité merveilleuse ; — non, — il faut plus.

Il faut, chez le magnétiseur, certaines qualités physiques, certaines aptitudes morales et intellectuelles ; il faut aussi, chez le magnétisé, certaines qualités ou défauts physiques constitutifs, je dis qualités ou défauts, parce que, ce qui sera qualité pour que la lucidité se développe, pourra se trouver un vice constitutionnel pour la santé. Mais le magnétisme aura l'avantage de modifier, d'améliorer la santé entière du magnétisé.

Mais entrons dans la question : Il faut d'abord chercher, chez la personne dont on veut faire un somnambule, une constitution essentiellement nerveuse, modifiée par un tempérament lymphatico-nerveux ; il faut que cette personne possède, non pas cette excitation, cette irritation nerveuse, maladive, qu'on rencontre souvent, mais cette mobilité, cette sensibilité nerveuse, cette impressionnabilité exaltée, qui font un être à part de celui qui les possèdent.

D'un autre côté, il faut que le magnétiseur soit sain de corps et d'esprit ; il faut qu'il soit d'un tempérament nervoso-lymphatique ou nervoso-sanguin, qu'il soit fort, non pas musculairement, mais nerveusement, et d'une santé de fer, pouvant supporter toutes les fatigues, toutes les dépenses physiques et morales. Il faut qu'il ait un caractère ferme, décidé, positif, et cependant, sensible, dévoué, facile à exalter ; il est de toute nécessité que sa volonté soit inébranlable et ne faiblisse jamais ; il faut que ce magnétiseur aille droit son chemin dans la voie qu'il s'est tracée, sans jamais regarder à droite ou à gauche, sans jamais s'occuper de ce qu'on peut penser, dire, ou faire autour de lui. Un homme de ce caractère, s'il a une conviction profonde dans le magnétisme, s'il est bien convaincu de sa puissance personnelle, s'il a *foi en lui-même ;*

cet homme produira tout ce qu'il *voudra* sur les somnambules et sur les malades.

Il faut encore que le magnétiseur ait certaines connaissances d'anatomie, de physiologie, il faut aussi qu'il connaisse et sache diriger la force qu'il possède, afin de pouvoir attaquer et frapper juste, et avec le moins de dépenses possibles, car pour nous, on le sait, la magnétisation est une dépense de force et de vie.

Si nous mettons en présence ces deux types, nous verrons le somnambulisme, la lucidité se déclarer promptement, et cette dernière sera des plus brillantes. C'est alors qu'il sera nécessaire que le magnétiseur possède les qualités dont nous avons parlé plus haut; il lui faut faire usage de sa volonté, assez fortement concentrée sur le somnambule, pour qu'il puisse le soutenir, l'élever encore, s'il est possible, dans cet état d'exaltation nerveuse et spirituelle, dans lequel l'âme seule est en jeu, car la matière reste là, inerte, insensible; plus cette insensibilité est complète, plus le somnambule est isolé, concentré en lui-même; et plus alors l'*âme* est dégagée des liens qui l'entravent.

Il est donc nécessaire que le magnétiseur soit lui-même dans une grande exaltation, pour que la partie immatérielle qui est en lui, son âme, s'identifie, s'assimile tellement avec celle du magnétisé, qu'il n'y ait plus qu'une seule vie pour les deux; et que l'âme du magnétiseur, tout en restant dominatrice, s'abaisse avec une abnégation complète, à servir en quelque sorte de piédestal, de point d'appui à celle du magnétisé lancée dans l'immensité, qui n'a pour la soutenir et la retenir, quand elle est arrivée à l'extase, que l'affinité sympathique qui existe entre elle et celle du magnétiseur.

C'est alors que l'homme est vraiment le roi de la terre.

On comprend que de pareils effets soient rares, car il faut pour les obtenir deux natures difficiles à rencontrer. On doit comprendre aussi combien nous avons raison de dire que la lucidité peut difficilement être utile.

Mais, s'il est aujourd'hui bien peu de magnétiseurs de profession, dans les conditions que nous avons indiquées, quoique tous, ou presque tous, s'occupent surtout du

somnambulisme lucide ; s'il n'est pas une seule somnambule de la constitution voulue, il y a cependant des degrés intermédiaires.

Dans le prochain numéro, nous chercherons à indiquer, comment en suivant certaines règles, et dans certaines conditions secondaires, moins difficiles à rencontrer, on peut encore obtenir une certaine lucidité.

CH. LAFONTAINE.

Le Magnétisme.

Nous empruntons à l'ouvrage de M. le baron du Potet, (thérapeutique magnétique [1]) : l'extrait suivant qui exprime si bien ce que nous disons si mal.

« Puissance merveilleuse et dont je sens si bien l'existence en moi! agent subtil, divin protée dont les mouvements, même désordonnés, commandent la terreur ou l'admiration! les manifestations, par leur variété, leur mobilité, leur grandeur, semblent défier les recherches des plus puissants génies! tu offres à la méditation les problèmes les plus élevés de la vie, des mystères sans cesse renaissants, cependant les prêtres t'ont laissée dans l'oubli et tu es également bannie du milieu de cette science froide que l'on appelle, je ne sais pourquoi, *médecine rationnelle!* mais on te trouve toujours chez celui que la douleur d'autrui émeut et rend compatissant, et non chez cet autre qui trace une ordonnance médicale d'une main glacée et qui semble peu se soucier de la vie du malade! On te trouvera bientôt partout quand sera venue ton heure; car, comme ces marées bienfaisantes que le mouvement des astres prépare, le magnétisme inondera l'humanité et brisera les barrières que la science officielle avait placée devant lui ...

(1) Thérapeutique magnétique par le baron du Potet, 1 vol. in-8°. Chez l'auteur, rue Caumartin, 13, et chez tous les libraires. C'est l'un des meilleurs ouvrages sur le magnétisme.

« C'est donc le pouvoir le plus étrange, le plus merveilleux qui se trouve entre les mains de l'homme ; on n'eût jamais osé en soupçonner l'existence en lui, si le magnétisme ne fût venu le révéler et le mettre hors de doute. Qu'on calcule maintenant l'avenir de cette découverte, la mesure du *possible*, on restera à coup sûr au-dessous de la vérité ; car aujourd'hui le magnétisme est relativement à peine connu, et trop de gens inhabiles se sont livrés à cette étude. Toutes ses propriétés n'ont point été aperçues ; le peu que nous avons déjà découvert nous donne déjà l'immense avantage d'agir, là où le médecin est impuissant, et de produire une série de phénomènes physiologiques, capables, par leur nouveauté, d'effrayer la raison des savants ; car c'est un nouvel horizon ouvert à l'intelligence, et qui déplacera de sa base le pivot des sciences officielles. Qu'importe donc les dénégations du temps présent sur ce qui nous occupe en ce moment et sur ce qui est vrai ! Les magnétistes verront un jour leurs idées justifiées. »

Une guérison magnétique à Odessa (Russie).

Une guérison par le magnétisme, semblable à celle que j'obtins en 1853, à Genève, sur Sivori le grand artiste, lorsqu'il s'était cassé le poignet en tombant de voiture, vient d'être produite à Odessa.

Mme X***, fort âgée, s'était brisée le bras en tombant cet hiver sur le verglas. Les chirurgiens réduisirent parfaitement la fracture du bras ; mais à Odessa comme à Genève, l'articulation du poignet n'existait plus, le bras et la main ne faisaient qu'un, et les doigts pliés restaient immobiles. Mme X*** ne pouvait remuer ni les doigts ni le poignet.

Le prince G..., qui a étudié le magnétisme près de M. du Potet, à Paris, et qui a suivi un de nos cours en 1866, à Genève, se trouvant à Odessa, entreprit de guérir Mme X*** qu'il connaissait.

Il magnétisa cette main raide et immobile ; il eut le bonheur, après un certain nombre de magnétisations, de ramener la vie, la souplesse et la force dans le poignet

et les doigts jusque-là inertes. Aujourd'hui, M. X*** se sert de cette main comme de l'autre.

Par cette cure remarquable, le prince G.... a donné la foi au magnétisme à des incrédules qui, jusqu'alors, n'avaient jamais voulu admettre son utilité, ni même son existence.

La malade elle-même n'y avait aucune confiance, et ne s'y était d'abord prêtée que par complaisance.

Nous n'avons pas besoin de dire ici que le prince G.... n'est point un magnétiseur de profession. C'est un savant éclectique, qui ne repousse rien de prime-abord, qui se donne la peine d'étudier par lui-même, et qui, lorsqu'il a reconnu une vérité, la propage de toute l'autorité de son nom. Aussi applaudissons-nous vivement au courage du prince G..., qui, doué d'une grande puissance magnétique, a déjà fait plusieurs guérisons remarquables parmi ses nombreux amis.

Ch. LAFONTAINE

Combien de temps la tête d'un guillotiné peut-elle penser?

Cette grave question, maintes fois agitée en vain, vient enfin de trouver sa solution; solution que nous sommes heureux de faire connaître aux profonds penseurs, surtout à ceux qui s'occupent de la peine de mort, autre question tout aussi palpitante d'intérêt [1].

Dans une de nos séances de spiritisme, où nous avions réuni une société d'élite, plusieurs esprits se manifestèrent et chacun d'eux nous intéressa vivement par ses réponses. Mais celui qui attira le plus notre attention, d'abord par les coups précipités qu'il fit entendre dans la table, puis par les curieuses communications qu'il nous

(1) Abolitionniste autant qu'on peut l'être, nous nous sommes prononcé à cet égard dans un écrit spécial, en relevant un mot d'Alphonse Karr; mot qu'on trouve très-spirituel, et que nous regardons, nous, comme un non-sens: « Qu'on abolisse la peine de mort, nous y consentons, à condition que messieurs les assassins commencent. »

fit, fut Bailly, premier maire de Paris. Nous avons tout lieu de croire que cet esprit se manifesta à nous sans y avoir été convié, parce qu'il pressentait les questions que nous lui poserions.

Avant tout, pour être bien sûr que c'était à Bailly lui-même que nous avions affaire, nous lui demandâmes ses prénoms, la date de sa naissance et celle de sa mort.

Jean Sylvain; 1736, 1793, nous répondit-il à l'instant.

Il nous raconta aussi les principaux évènements de sa vie; et comme nous ne les connaissions pas tous, nous n'eûmes rien de plus pressé, le lendemain, que de nous procurer sa biographie: tout était exact.

Il est peut-être bon de dire ici qu'on rencontre quelquefois des esprits qui ont oublié une partie de leur vie terrestre, et qui même ne se rappellent plus les noms qu'ils ont portés.

Quant à l'esprit de Bailly, il se rappelait tout admirablement. Pourquoi cette différence? C'est ce qui n'est pas encore bien expliqué. Mais comme nous n'avons pas l'intention, pour le moment, d'approfondir cette question, nous revenons au sujet qui, seul, doit nous occuper ici, et qui, certes, mérite bien qu'on s'en occupe.

Or, après nous être longtemps entretenu de différentes choses avec notre interlocuteur d'outre-tombe, nous lui demandâmes si, lorsqu'on le décapita, la mort avait été instantanée, ou si la vie n'avait cédé ses droits qu'après une lutte plus ou moins prolongée; c'est-à-dire si le cerveau avait pu fonctionner plus ou moins de temps encore,

A peine avions-nous prononcé ces derniers mots, que l'esprit, se reportant au moment de son supplice, s'agita violemment, fit faire de nombreux soubresauts à la table et s'écria: non, hélas! les fonctions du cerveau n'ont pas instantanément cessé.

Nous frissonnâmes!

— Et combien de temps ta tête pensa-t-elle encore?

— Cinq minutes.

— Cinq minutes! Mais c'est terrifiant!! Ces cinq minutes ont dû te paraître un siècle?

— Bien plus que cela: une éternité!!!

— Et à quoi pensais-tu alors?

— Au désespoir de ma malheureuse famille!

Nous n'ajouterons rien à ces détails, qui sont plus que suffisants pour faire comprendre la gravité de la question. Quant à celle de la peine de mort, pour ne point revenir sur ce que nous avons déjà dit ailleurs à ce sujet, nous nous contenterons de demander ici de quel droit on ravit l'existence à son semblable en prononçant un arrêt qui, aux yeux de la philosophie, rend beaucoup plus coupable celui qui le prononce que le plus grand criminel contre qui il est prononcé.

Puisse cette loi, barbare, monstrueuse, disparaître le plus tôt possible de tous les codes.

Ch. PÉREYRA.

Fluxion de poitrine

A la suite d'un coup de froid, qui provoqua une suppression, Mme X*** fut prise un soir d'un violent mal de tête et d'un malaise général. Le lendemain, elle avait la face rouge, enflammée, les yeux brillants de fièvre; elle ressentait à droite dans la poitrine, un point qui correspondait sous l'épaule, et qui la faisait beaucoup souffrir; à gauche, le cœur était douloureusement agité, la respiration était courte, difficile. La nuit la fièvre augmenta d'intensité, le corps devint brûlant, la tête s'embarrassa, et il y eut le matin plusieurs crachats de sang à la suite d'une toux douloureuse.

Ce fut alors que je magnétisai, je cherchai d'abord à produire par l'imposition des mains sur la poitrine et le dos, une transpiration des plus abondantes; puis je soulageai les points et calmai l'agitation du cœur par des insufflations chaudes répétées.

Pendant l'intervalle des magnétisations qui eurent lieu d'abord deux fois par jour, je fis poser sur toute la poitrine des compresses d'eau froide magnétisée, et j'en fis boire.

Après trois séances les points avaient disparu, ainsi que la toux et les crachats de sang. Dix jours après, Mme X*** était bien et se promenait en voiture moins faible qu'on n'aurait

pu le supposer, car je lui avais fait donner chaque jour de la nourriture et du vin.

Ch. L.

Paralysie

M. X*** était paralysé depuis dix-huit mois, les traitements médicaux, les eaux sulfureuses, minérales de plusieurs bains n'avaient produit aucun changement, n'avaient amené aucune amélioration dans sa position ; il avait aussi essayé de l'électricité galvanique sans aucun résultat. En désespoir de cause et après avoir tout essayé, il se fit magnétiser.

Je trouvai ses jambes dans un état complet d'immobilité, seulement elles n'étaient point amaigries comme il arrive souvent. Toutes les fonctions du corps se faisaient bien.

Après quelques magnétisations, une chaleur, d'abord légère se déclara, puis elle augmenta, et des picotements assez vifs se firent sentir dans les deux jambes ; bientôt il y eut des frémissements nerveux, ensuite des mouvements involontaires se présentèrent. Un mois après, la jambe droite obéissait un peu à la volonté, puis vint la gauche ; bref, après deux mois, M. X*** faisait quelques pas dans sa chambre en s'appuyant aux meubles ou sur un bras ; et après trois mois de magnétisations suivies, les jambes avaient repris toute leur souplesse et toutes leurs forces, M. X*** marchait pendant deux heures, et sans autre malaise qu'un peu de fatigue. Il était guéri.

Ch. L.

Cécité.

Maladie des yeux.

La plupart des cas de cécités ne proviennent pas de lésions organiques, mais d'un défaut de circulation des fluides nécessaires dans tous les petits vaisseaux qui constituent l'œil. Souvent le nerf principal, le nerf optique,

peut par un accident se trouver paralysé tout à coup, souvent aussi il s'affaiblit par un trop grand exercice, il ne fonctionne plus avec la même sensibilité, parce que le fluide nerveux lui faisant défaut, la circulation des autres fluides se trouve entravée et produit soit des engorgements, soit au contraire une pauvreté presque absolue. Alors sans symptômes apparents, sans lésions, la vue s'altère, elle s'affaiblit de plus en plus; de légers nuages vaporeux l'interceptent momentanément; des fils, des points noirs, qu'on appelle vulgairement des mouches, et qui sont la conséquence du défaut d'équilibre dans la circulation, se meuvent, paraissent ou disparaissent, selon le mouvement de l'œil. La vue va toujours en diminuant, jusqu'au moment où la cécité survient avec toute son horreur.

Généralement, dans les cas qui sont d'abord essentiellement nerveux, les moyens médicaux empiriques ou rationnels ne donnent aucune amélioration, et souvent accélèrent la marche de la maladie. Le magnétisme, au contraire, attaquant le mal dans sa racine, puisque c'est par les nerfs mêmes qu'il agit sur tout l'organisme, parvient presque toujours à donner des résultats d'amélioration et de guérison qui se soutiennent et ne s'évaporent pas après quelques mois. En voici deux exemples.

Mlle Louise C.... s'était beaucoup occupée d'instruction, dont elle avait fait sa profession. C'est dire qu'elle s'était beaucoup servie de ses yeux, à lire et à écrire, aussi bien la nuit que le jour. Elle avait des maux de tête continus.

Depuis deux ans, sa vue s'était affaiblie sensiblement, sans que les yeux indiquassent par aucun signe autre que la fatigue, que la vue avait diminué. Elle voyait devant ses yeux des mouches noires, des ronds entrelacés dont le centre était jaune, et qui suivaient les mouvements de l'œil.

Elle fut obligée d'interrompre sa carrière d'institutrice, elle ne pouvait plus ni lire ni écrire, ni faire aucun ouvrage de broderie, ni même de couture. Elle revint à Genève sa ville natale.

Elle accompagna un jour, chez moi, une de ses parentes que je magnétisais pour des maux d'estomac.

Elle me parla de ses yeux, et je lui proposai de la magnétiser. Elle accepta.

Je commençai le 5 Décembre 1853, elle avait 30 ans.

Après trois séances, les maux de tête furent entièrement dissipés, mais jusqu'au 14, c'est-à-dire pendant dix jours, la vue alla toujours en s'affaiblissant de plus en plus, comme si tout le mal se concentrait dans les yeux.

Mais le 15 Décembre il y eut un temps d'arrêt; le 16 un mieux presque insensible se déclara, puis il continua en augmentant lentement jusqu'au 15 Janvier, où la malade put lire et écrire pendant deux heures.

Le mieux a continué à grandir, il n'y a plus de fatigue.

Le 15 Février il y eut une migraine accidentelle qui ne réagit nullement sur les yeux. Le 21 Mars la malade étant entièrement guérie, nous cessâmes le traitement.

Depuis cette époque, 1853, jusqu'à aujourd'hui, Mai 1868, la vue n'a pas faibli un seul instant, quoique Mlle C.... ait repris ses occupations d'institutrice.

Mlle E. H... nous fut envoyée par Mlle C...., en Septembre 1865. Le mal était le même : un affaiblissement de la vue par suite de trop de travail au pensionnat. Mlle E. H... avait 20 ans, elle ne pouvait plus se servir de ses yeux, ni pour lire ni pour écrire; elle ne distinguait pas la musique placée sur le piano. Mlle E. avait aussi des maux d'estomac violents.

Pendant les deux mois de magnétisation, il y eut des alternatives. Ainsi, après avoir eu une amélioration sensible, la vue diminua de nouveau pendant quelques jours; mais bientôt le mieux reparut et augmenta au point que Mlle E. H... fut entièrement guérie, et de ses yeux et de ses maux d'estomac. Elle repartit, se maria, eut un enfant, sans que sa vue en ait souffert aucunement jusqu'à ce jour.

Ch. Lafontaine.

Baden (Argovie), *24 Avril 1868.*

Mon cher Lafontaine,

Je suis venu demander du soulagement aux Bains de Baden, qui jouissent d'une véritable réputation méritée dans la cure des différentes formes de rhumatismes.

La température élevée de ces eaux, les substances minérales, les gaz et l'électricité qu'elles contiennent, expliquent leur succès. Obtiendrai-je une amélioration? Je le désire et je l'espère; mais pour le moment je suis encore bien faible et chancelant. Le moral est aussi passablement affecté; le mauvais temps implacable l'absence de compagnons de misère ne sont pas fait pour me remonter.

Dans ce triste tête-à-tête avec ma triste personne, j'aime à faire des excursions rétrospectives du côté du passé, et c'est ainsi que j'ai recherché dans mes souvenirs ce qui a pu me conduire à m'occuper du magnétisme.

Avant de partir pour Paris j'avais lu un ouvrage traitant de la matière et qui m'avait surpris et intéressé.

Pendant mon séjour à Paris, j'eus la bonne fortune d'assister à la fameuse séance de la Faculté de Médecine, dans laquelle fut lu le rapport du Dr Husson sur le magnétisme; les faits signalés dans cet écrit remarquable me frappèrent vivement. Mais l'orage soulevé par cette lecture eut pour résultat de faire enterrer le rapport dans les cartons de la Faculté, et il n'en fut plus question.

Le célèbre chirurgien Cloquet avait cependant opéré avec succès une malade atteinte d'une tumeur cancéreuse du sein, et qui avait été préalablement endormie et rendue insensible par le magnétisme. Malgré ce fait, qui fit du bruit, et d'autres analogues, on s'occupa peu de magnétisme, et je n'eus pas l'occasion de l'étudier. La plupart des soi-disant prodiges de prévision, vues à distance, etc., que j'eus l'occasion de voir, me prouvèrent que j'étais tombé sur des jongleurs qui abusaient de la crédulité du public et de ce goût que nous avons tous pour le merveilleux.

Revenu à Genève j'allais avec tout le monde assister aux représentations de Lassaigne et de Prudence Ber-

nard ; ils étaient adroits et durent rire de la manière dont ils mystifièrent nos Genevois si prudents, si réservés et si peu enthousiastes.

Dans une séance particulière, pour laquelle Lassaigne fit ses conditions, nous eûmes la preuve que ce n'était que des scènes habiles de prestidigitation, mais quant au magnétisme il n'y en avait pas trace.

A ce moment vous vîntes à Genève et j'assistai à votre première séance ; c'est de ce moment que j'ai eu une idée plus claire du magnétisme et que j'ai admis, après examen pratique, l'authenticité des faits que vous mettiez en lumière avec autant de talent que de conviction.

Depuis que j'ai pratiqué sous votre direction, je crois que le magnétisme, soit l'électricité vivante, peut produire le calme, le sommeil naturel, le sommeil somnambulique, la rigidité musculaire, l'attraction et l'insensibilité.

Quant aux phénomènes de vue à distance, vue à travers un corps opaque, divination, etc., etc., je garde encore le protocole ouvert; je ne nie ni n'affirme, j'attends d'avoir vu pour être convaincu.

Je voudrais que les magnétiseurs sérieux voulussent bien rechercher le moyen de produire les effets physiques signalés sur tous ou presque tous les sujets qui leur sont présentés ; je voudrais surtout qu'on pût arriver avec le magnétisme à produire, d'une manière prompte et certaine, l'insensibilité comme on l'obtient avec les autres agents anesthésiques.

Le grand avantage que j'y verrais, c'est l'absence de danger et l'absence de douleur qui suit le réveil après l'opération, car on n'a jamais signalé d'accident produit par le magnétisme.

Je l'ai constaté pour deux cas d'extraction de dents, et pour plusieurs cas où une forte aiguille enfoncée, sans douleur manifestée, sous les ongles, n'amena dans aucun cas une inflammation consécutive.

Je me rappelle aussi un accouchement pendant lequel vous avez magnétisé et endormi la patiente, et cependant les contractions de l'utérus continuaient sans douleur perçue, le travail avançait naturellement et la délivrance

eut lieu comme d'habitude. Seulement la malade ayant désiré être réveillée avant la fin, éprouva avec toutes leur intensité les dernières douleurs que provoquent l'expulsion de l'enfant.

Si jamais vous me présentez une somnambule qui puisse lire sans bandeau sur les yeux et sans tous ces appareils qui ne servent qu'à mieux tromper le public, mais lire un mot que j'aurais écrit et placé sous enveloppe cachetée, je me déclarerais convaincu de la possibilité de la vision à travers un corps opaque ; jusque-là, comme Pierre Gringoire, je reste dans le doute philosophique.

Ah ! si je n'étais pas vieux et usé, je voudrais étudier le magnétisme d'une manière sérieuse, et je crois qu'on pourrait en tirer un heureux résultat au point de vue du traitement curatif de beaucoup de maladies.

Ainsi, je crois que le magnétisme peut guérir la plupart des affections essentiellement nerveuses, je crois qu'il peut guérir secondairement d'autres maladies en rétablissant l'équilibre de la circulation nerveuse ; je crois enfin qu'il peut soulager dans un très-grand nombre de cas.

Mais je ne puis le considérer comme une selle à tous chevaux, comme une panacée universelle, comme un spécifique contre la mort.

En parlant de Lassaigne, j'ai oublié un de ses bons tours ; il prétendait que sa somnambule magnétisée possédait la propriété de faire dévier l'aiguille aimantée lorsqu'on l'approchait de son épigastre. Effectivement la susdite aiguille se livrait à des mouvements désordonnés, qui prirent fin dès qu'on eut débarrassé le corset de Prudence d'un magnifique busc en acier.

J'ai toujours eu peu de chances en fait de somnambules ; à la demande de plusieurs de mes clients j'en ai consulté qui passaient pour extra-lucides, et chaque fois j'ai été complétement désappointé.

Un des malades était atteint d'épilepsie et avait des crises journalières ; la somnambule décrivit toutes sortes de symptômes, mais se garda bien de parler des crises ; le malade eut pourtant la bonhomie de reconnaître complétement son état dans la consultation que je lui rapportai.

Un autre, atteint d'ulcère extérieur considérable et visi-

ble, eut une consultation qui parlait de toute espèce de choses, sauf de la chose essentielle qui aurait dû sauter aux yeux de la somnambule. — Me voici à bout de papier; vous m'avez fait passer un agréable moment en causant avec vous.

Adieu, cher ami, je vous serre la main et envoie mes meilleures amitiés.

Votre tout dévoué,
Ch. FAUCONNET, Dr m.

Guérisons Magnétiques.

Un de nos élèves, M. Zaugg, qui, dans ce moment, se trouve à la Chaux-de-Fonds, nous adresse la relation de plusieurs cures magnétiques qu'il a obtenues. Il nous cite plusieurs épileptiques dont il a amélioré la position critique; des danses de St-Guy, qu'il a entièrement guéries; des suppressions qu'il a fait cesser, et entre autres la guérison de Mlle D.... atteinte d'un rhumatisme général, qui, non-seulement la faisait souffrir affreusement, mais qui la paralysait et la privait de tout mouvement.

Ce fut M. Wagner, pasteur allemand à Genève, qui pensa au magnétisme pour cette pauvre malade, retenue dans son lit depuis un mois.

Dix jours de magnétisation par M. Zaugg suffirent pour la guérir entièrement et lui permettre de reprendre toutes ses occupations.

Nous adressons nos félicitations à M. Zaugg, et nous l'engageons à continuer dans la voie qu'il poursuit avec succès.

Correspondance.

Monsieur le rédacteur,

En signalant à votre attention les *Annales de l'électricité médicale* par le Dr Van Holsbeck de Bruxelles, revue qui s'occupe aussi du magnétisme thérapeutique, permettez-moi de rapprocher quelques textes, dont la convergence intéresse directement l'art de guérir.

Vous dites, dans la troisième édition de *l'Art de magnétiser:* « Pour moi la cause de tous les phénomènes con-
« nus sous le nom de *magnétisme animal*, est exclusive-
« ment physique; c'est le *fluide nerveux*, prenant son
« principe dans le fluide universel, comme l'a avancé Mes-
« mer, et modifié par le mécanisme de notre machine ani-
« male (p. 25).... Cette cause invisible fut appelée fluide
« magnétique, puis magnétisme animal et vital, mieux
« vaudrait peut-être l'appeler *fluide universel*, puisqu'il se
« retrouve dans tout et anime tout (p. 15).... Beaucoup
« d'expériences, soit sur des matières inertes, soit sur des
« animaux, soit sur des êtres humains, m'ont prouvé d'une
« manière irréfragable l'analogie des propriétés des deux
« fluides magnétiques, minéral et vital. (p. 49).... Cepen-
« dant le fluide magnétique animal doit avoir une certaine
« supériorité dans sa composition, puisqu'il peut détruire,
« annihiler l'effet du magnétisme minéral (p. 39).

Je lis d'autre part, dans le *Compendium d'électricité médicale* du Dr Van Holsbeck (3me édition, 1868).

« Nous regarderons comme synonyme les expressions
« *principe vital, fluide nerveux, galvanisme,* car si l'on
« parvient à démontrer que le fluide nerveux n'est pas
« identique au fluide galvanique, on ne prouvera jamais,
« par l'expérience, qu'ils ne sont pas de même nature
« avec de légères modifications.... Le corps humain est un
« vaste appareil électrique (p. 42)... C'est dans l'atmos-
« phère que se trouve le foyer perpétuel, source sans cesse
« renaissante de ce fluide vivifiant. Le sein de la terre est
« aussi un réservoir commun et fécond du fluide électri-
« que; et la communication réciproque qui est établie
« entre les cieux et la terre, est le grand mobile, le res-
« sort puissant de ce vaste univers (p. 22).

Enfin je lis, dans le numéro d'Avril 1868, des Annales de l'*électricité médicale,* dans l'article intitulé : Exposé succinct d'une réforme médicale, par le Dr Basdings :

« Il existe dans l'homme un principe impondérable en
« mouvement, appelé par nom *fluide nerveux,* lequel offre
« une très-grande analogie avec le fluide électrique; l'un
« et l'autre étant, selon nous, des manifestations d'un
« principe unique, inconnu, répandu dans toute la nature.

« L'électricité, dirigée et dosée convenablement, peut, « dans des cas nombreux, rétablir dans leur état naturel, « les courants nerveux anormaux, ainsi que les phéno- « mènes consécutifs, en d'autres termes, rétablir la santé « (p. 9). »

La concordance remarquable de ces vues théoriques et les résultats thérapeutiques obtenus dans les deux méthodes, ne permettraient-ils pas de concevoir la possibilité de leur emploi simultané ou successif sur le terrain de la clinique médicale et chirurgicale? Pourquoi le magnétiseur fatigué et le magnétisé devenu moins impressionnable, ne recourraient-ils pas à l'électricité? et pourquoi un malade réfractaire ou devenu insensible à l'action d'un appareil électrique, ne serait-il pas ramené à l'état normal, par l'influence du même agent universel que lui dispenserait un magnétiseur? S'il est vrai que l'électrothérapie et le magnétisme combattent les désordres du corps humain, en rétablissant sa participation normale au *fluide universel,* ce rapprochement des deux systèmes médicaux pourrait présenter de réels avantages dans la pratique. Aux experts dans ces matières d'étudier la question et d'aviser.

Recevez l'assurance de ma considération distinguée,

Un abonné.

Le Magnétisme aux îles Sandwich.

« Un jour, raconte le Dr Thiercelin, je rentrais d'une « longue promenade, fatigué et tourmenté par une mi- « graine intense. Notre bonne hôtesse s'aperçut de ma « souffrance, et m'attirant près d'elle avec une amicale « insistance, elle mit ma tête malade sur ses genoux et en- « treprit ma guérison à l'aide d'un massage analogue à celui « qu'emploient les magnétiseurs. Elle me posa doucement « les mains sur les tempes, me fit des passes et des fric- « tions légères toujours dirigées dans le même sens. Bien- « tôt je n'entendis, je ne sentis plus rien, je dormais pro- « fondément. A mon réveil j'étais complétement guéri.

« Le massage est employé dans tous les archipels po-

« lynésiens ; on ne l'applique pas seulement à la guérison
« des indispositions semblables à celle dont je viens de
« parler, il fait partie du traitement de presque toutes les
« maladies, et compte, dans certaines affections chroni-
« ques, des succès qui feraient la fortune des méthodes
« savantes de nos écoles. »

Journal d'un baleinier, Tome II, page 323.

Questions sur les médiums

1° Qu'est-ce qu'un médium?
2° Peut-on l'être soi-même?
3° Comment peut-on le reconnaître.
4° Comment appeler les esprits?
5° Comment converser avec eux?

Réponses.

1° Un médium est un intermédiaire à l'aide duquel on entre en communication avec les esprits.

2° On peut fort bien être médium soi-même si l'on se trouve dans les conditions voulues, c'est-à-dire si l'on est très-nerveux et très-sensible.

3° Il y a plusieurs moyens de reconnaître si l'on est doué de facultés médianimiques. Voici les deux principaux :

1° On pose ses mains sur une table en se recueillant autant que possible; et si, au bout de quelques minutes, la table entre en mouvement, on peut se regarder à peu près comme médium.

2° On prend un crayon entre ses doigts ; on en pose la pointe sur une feuille de papier; on reste quelques instants dans la position d'une personne qui écrit, et si non-seulement le crayon trace des caractères, mais écrit des phrases intelligibles, on peut être sûr d'être médium.

4° On évoque les esprits en les appelant tout simplement par leurs noms; ou bien en disant: Cher esprit de mon père, de ma mère, etc., daigne te manifester.

5° On converse avec les esprits ou en écrivant sous leur dictée par l'intermédiaire d'un médium écrivain, ou au moyen d'un alphabet. Dans ce dernier cas, on nomme

les lettres de l'alphabet ; on s'arrête à celle qu'a désignée l'esprit soit en faisant entendre un coup dans la table, soit en frappant le plancher avec un des pieds de la table. On recommence ainsi jusqu'à ce qu'on ait un mot, une phrase, un discours ; enfin, jusqu'à ce que l'esprit avertisse qu'il n'a plus rien à dire.

CH. PÉREYRA.

Un pharmacien distrait

Une funeste méprise d'un herboriste de Lyon vient de causer un double empoisonnement. Deux sœurs, les demoiselles R..., croyant prendre une infusion d'ortie, ont bu une infusion de feuilles de belladone, plante narcotique fort vénéneuse. L'état de l'une de ces demoiselles n'offre pas de danger, mais la seconde est gravement malade. On a dû la transporter à l'Hôtel-Dieu.

Semblable erreur, commise dans une des plus grandes pharmacies de Paris, eut lieu il y a une dizaine d'années. La victime fut la célèbre tragédienne Adélaïde Ristori, qu'on parvînt à sauver, après qu'elle eut donné le spectacle des symptômes les plus effrayants. La belladone, en effet, rend fous furieux les malheureux qu'elle empoisonne.

A tour de rôle.

La municipalité de Dieppe soigne ses médecins, et ne veut point les rendre jaloux les uns des autres. Aussi, pour leur prouver tout l'intérêt qu'elle leur porte, elle a pris à propos de ses bains de mer, une mesure assez comique. En général un établissement de bains est dirigé par un médecin, ayant titre de directeur ou d'inspecteur.

Le Conseil municipal a décidé que les médecins au nombre de huit, seront tour à tour directeur pendant une semaine.

Quelle bonne idée administrative !

Un malade arrive et se place sous la direction du docteur A..., au bout de la semaine, le médecin passe la main

à son confrère le docteur B..., qui lâche son malade, huit jours après, au docteur C..., lequel le repasse à son tour à son confrère D....

Enfin, si la maladie dure deux mois, le client aura subi les soins de huit médecins, ayant chacun, bien entendu, leur manière de voir et de traiter le malade. C'est là, dit l'*Evénement*, une idée d'un puissant comique, et si la variété venait à manquer dans les plaisirs de Dieppe, on la retrouverait au moins dans le traitement.

Voilà, j'espère, les médecins pris au sérieux.

Banquet pour l'anniversaire de la naissance de Mesmer.

Présidence de M. Du Potet.

MESMER ET PUYSÉGUR

Air : *Trait pour trait,* (*bis*)
De l'amour c'est le portrait.
(*Petites Danaïdes*)

Des docteurs le front pâlit,
Car Mesmer les démolit ;
Il fleurit,
Il mûrit,
Et, chose affreuse ! il guérit.
L'Institut reste interdit,
Le fluide l'étourdit :
Il gémit,
Il frémit,
Orfila perd son crédit.

Malgré les poursuites,
D'ardents prosélytes,
Tous les ans,
Plus vaillants,
Viennent siéger dans nos rangs ;
Financiers, artistes,
Auteurs, publicistes,

Villageois
Et bourgeois
Mesmérisent à la fois.

On magnétise à Phalsbourg,
A Pontoise, à Pétersbourg,
A Strasbourg,
A Wurzbourg,
A Fribourg, à Luxembourg;
On magnétise au Pérou,
Au Mexique, à Tombouctou,
A Moscou,
A Saint-Cloud;
On magnétise partout!

En vain la justice,
En vain la police,
Séviront,
Poursuivront,
Toujours elles échoûront.
C'est CINQ francs d'amende
Que l'on vous demande?
On paiera,
On rira,
Et l'on magnétisera.

Ce fluide infortuné,
A la lutte condamné.
Chicané,
Chansonné,
Par les savants bâillonné.
Depuis qu'il est apparu,
Que de fois nous l'avons vu
Débattu,
Combattu,
Oui, mais jamais abattu!

Foin des drogues diaboliques,
Sataniques, despotiques,
Dont les lois allopathiques
Dotent les humains!
Les *doigts* sont nos formulaires,

Et de nos fiers adversaires
Nous renversons les glossaires
En un tour de *mains*....
Plus d'un charlatan vanté,
Magnétiseur effronté,
Exalté,
Entêté,
Pratique sans loyauté:
Plus d'un sujet éreinté
Offre au public dérouté,
Exploité,
Hébêté.
Un fluide frelaté.

Que de somnambules,
Bravant les scrupules,
Ont trompé,
Ont dupé
Par un sommeil usurpé!...
Quand notre croyance
Deviendra *science*,
Ces abus,
Confondus,
Ne se reproduiront plus!

Ces temps viendront; mais d'abord,
Que chacun fasse un effort!
Par l'accord,
L'homme est fort...
De loin j'aperçois le port...
Maint docteur, dans son rapport,
De Mesmer plaignant le sort,
Le croit mort,
Il a tort:
Le bon homme vit encor.

Le somnambulisme,
Fils du mesmérisme,
Enfant vif,
Expansif,
S'est souvent montré fautif...
Mais dans les familles,
Que de jeunes drilles,

Que de gas,
Ici bas,
N'affligent pas leurs papas?...

Par tant d'erreurs obscurci,
Le somnambulisme aussi,
Dégrossi,
Eclairci,
Glorifiera Buzancy,
Et le sceptique endurci,
Déjà je le vois d'ici,
Dieu merci,
Radouci...
Quand nous aurons réussi.

Un jour, Messieurs, je l'espère,
Tous les peuples de la terre
Autour de notre bannière
Se rassembleront:
Des instituts magnétiques
Auront leurs chaires publiques,
Leurs hospices, leurs cliniques...
Mais ils guériront.

Puis enfin, s'il plaît au Ciel,
Nous lancerons un cartel,
Un appel,
Solennel,
Au fluide universel,
Pour un concours général,
Avec son jury central,
Son local
Colossal
Et son Palais de cristal.

Jules Lovy.

Errata. — Dans le numéro précédent, il y a eu une faute d'impression dans la poésie intitulée le *Jeudi Saint* au vers :

L'impiété tenace encor braver les cieux

on a mis un *e* à encore, qui rend le vers faux, et qu'on peut supprimer en poésie.

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 6. Juin 1868. 8e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

DU SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE

Des causes de l'instabilité de la lucidité, et des moyens de la rendre exacte.

(Suite)

Nous avons déclaré que tout homme, — sans aucune exception, pouvait être, — avec le temps, — plongé dans le sommeil et le somnambulisme magnétique. Nous avons admis que la lucidité, dans certains cas de constitution moins favorables à la spontanéité de cette phase magnétique, pouvait être cependant provoquée par une magnétisation particulière.

Nous avons observé que la lucidité provoquée était toujours moins brillante, plus variable que la lucidité spontanée; et qu'il était plus essentiellement nécessaire, dans ce cas, d'éviter avec soin les causes qui la font si souvent disparaître.

Nous avons déjà fait connaître dans un article précédent, à propos de la lucidité spontanée, l'état dans lequel devait être le magnétiseur, pour soutenir et élever encore l'exaltation du somnambule, afin que celui-ci ne retombât pas lourdement sur la terre, des hauteurs où il planait.

Nous allons indiquer, aujourd'hui, les causes de l'instabilité et de la défaillance de la vision chez les somnambules, et en même temps les moyens d'obtenir et de conserver plus exacte, plus continue, cette lucidité si capricieuse.

Une des premières et des principales causes de la variation de la lucidité est que :

1° Le somnambule n'est point assez fortement magnétisé.

Généralement le somnambulisme ne se déclare qu'après plusieurs magnétisations. A la première ou à la seconde, le sommeil magnétique est obtenu après une heure ou deux de travail ; à la troisième ou à la quatrième, il se présente plus promptement, et les séances suivantes le somnambulisme se déclare pendant le sommeil, qui s'est présenté lui-même après dix ou quinze minutes de magnétisation, qu'il a fallu continuer.

Le patient arrivé au somnambulisme, a encore besoin d'être magnétisé vigoureusement ; il est nécessaire surtout que l'organisation du nouveau somnambule soit entièrement envahie, complétement saturée de fluide ; il faut que le somnambule soit tout-à-fait isolé, et que l'insensibilité du corps soit entière. Il faut que le magnétiseur, malgré la fatigue qu'il peut éprouver par la dépense vitale qu'il a faite, continue à magnétiser avec force pour parvenir à maintenir le somnambule dans l'état nouveau dans lequel il l'a plongé ; il faut qu'il y mette d'autant plus de vigueur, que s'il ralentit son action, le fluide introduit s'évaporera facilement la première fois, et que l'organisme du somnambule cherchera à reprendre son indépendance, à se débarrasser de ce fluide étranger qu'il sent l'envahir, jusqu'au moment où, entièrement maîtrisé, entièrement dominé, il cessera de lutter. Alors l'envahissement devient complet, l'assimilation des deux fluides se fait et le somnambule est là, inerte, insensible, vivant de la vie du magnétiseur, ne sentant que la douleur qu'on fait éprouver à celui-ci, sans éprouver lui-même les souffrances physiques qu'on inflige à son propre corps.

Le phénomène de la transmission de sensation est déjà obtenu.

Mais il faut encore continuer à magnétiser, il faut localiser l'action tantôt sur le cerveau, tantôt sur les plexus, afin d'obtenir l'anéantissement momentané de la vie commune; car, pour voir briller la lucidité, il faut aussi agir sur l'âme, la dégager des liens qui la retiennent esclave; il faut qu'à son tour, elle domine la matière, qu'elle soit *elle-même*. Le magnétiseur doit, sans cesser un seul instant, magnétiser du cerveau au plexus solaire, et de celui-ci au cerveau, ramenant en quelque sorte l'âme sur un seul point du corps, comme prétendent le faire les Indons et les Chinois; c'est ce qui avait donné lieu à la croyance de la transposition des sens, ce qui était une erreur; l'âme n'a pas besoin de point de vision sur le corps quand elle n'est plus sous l'influence de la matière.

Une seconde cause de la perturbation qui existe dans la lucidité:

2° C'est la déplorable habitude qu'on a d'instruire le somnambule de l'état dans lequel il s'est trouvé, de lui raconter ce qu'il a vu, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait. Celui-ci s'en impressionne, s'en inquiète ou s'en enorgueillit, et peu à peu, malgré lui en quelque sorte, il s'applique à effacer l'espèce de solution de continuité qui doit exister entre ces deux vies si différentes l'une de l'autre. Il est donc d'une absolue nécessité de toujours laisser ignorer au somnambule tout ce qui a existé dans son somnambulisme.

Une autre cause de la dégénérescence de la lucidité dans le somnambulisme:

3° C'est la magnétisation d'un somnambule par plusieurs personnes.

Chacun des magnétiseurs, tout en ayant la même méthode, la même théorie, — et ils ne les ont pas toujours, — diffèrent en certains points de détail, soit dans la théorie, soit dans la pratique surtout; puis, la constitution des divers magnétiseurs varie: celui-ci est lympathique, celui-là est bilieux, cet autre est sanguin, celui qui suit est faible ou fort; le caractère, le moral ne sont pas les mêmes non plus. Cette diversité dans les constitutions, les forces, les méthodes, etc., produit toujours des effets mauvais pour la lucidité, car le somnambule sent cette divergence dans la manière dont il est magnétisé.

Il est donc nécessaire que le somnambule soit toujours magnétisé par le même magnétiseur.

Il s'est habitué à être envahi d'une certaine manière, il répond à cette influence, qu'il reconnaît et qu'il ressent sans trouble, sans désordre dans son organisme, aussi voyons-nous toujours apparaître la lucidité moins irrégulièrement sous la main du magnétiseur habituel, que celle d'un autre magnétiseur, que celui-ci soit beaucoup plus puissant ou qu'il soit plus instruit.

Une quatrième cause de l'inexactitude et des variations momentanées qui existent, est que :

4° Les personnes présentes, ou le magnétiseur lui-même, tombent en admiration devant le merveilleux, l'extraordinaire de cette lucidité ; il y a un temps d'arrêt dans la magnétisation. Le somnambule, dont la lucidité a été provoquée, redescend plus facilement que celui dont la lucidité a été spontanée, abandonné un instant à lui-même, les rêves, les hallucinations prennent la place de la vue réelle, et bientôt le faux et le vrai se mélangent.

Tantôt, au contraire, on ne prend point au sérieux le somnambulisme ; c'est une scène amusante. Chacun touche le somnambule, chacun lui parle de choses légères, futiles, le questionne ; on rit, on s'extasie aux réponses spirituelles, mordantes ou médisantes ; puis, par le contact on a détruit l'isolement du somnambule, qui n'a point été magnétisé pendant ce temps, et bientôt il ne voit plus.

Il est donc de toute nécessité, pour qu'un somnambule soit clairvoyant et qu'il aie peu de variations, d'intermittences dans sa lucidité, qu'il soit fortement magnétisé, qu'il soit insensible, qu'il soit dans un isolement complet, qu'il parle de lui-même sans être questionné, qu'on ne l'occupe pas de choses futiles, qu'on ne lui raconte pas ce qu'il dit, et que le magnétiseur ne le perde pas de vue un seul instant, qu'il le soutienne, le magnétise continuellement.

A ces conditions, vous pourrez provoquer la lucidité, et vous l'obtiendrez presque aussi exacte, sans être aussi brillante que si elle était spontanée. Mais si vous négligez, si vous faiblissez, vous n'aurez plus qu'un somnambulisme imparfait qui vous donnera une lucidité encore plus imparfaite.

Ch. Lafontaine.

Banquet Mesmérien.

Le 134e anniversaire de la naissance de Mesmer a été célébré le 23 Mai dernier, dans un banquet commémoratif auquel ont pris part soixante convives, parmi lesquels des membres les plus distingués du monde magnétique. La réunion avait lieu dans les salons de Catelain, au Palais-Royal, et, comme les années précédentes, toutes les écoles magnétiques y avaient leurs représentants. Le fluidiste y fraternisait avec l'imaginationiste, l'esprit et la matière étaient confondus, le médium coudoyait l'extra-lucide et on avait une fois encore la preuve de cette proposition que *l'harmonie naît des contrastes,* car, malgré la divergence des opinions, l'accord le plus parfait n'a cessé de régner dans cette agape fraternelle. Quelques dames, en plus petit nombre pourtant que les années précédentes, embellissaient la réunion de leur gracieuse présence. Le service de la table a paru assez satisfaisant, et quoique « le cliquot, *prix réduit*, brillât par son absence », on n'en a pas moins trinqué à la mémoire de Mesmer, au triomphe de la science qu'il a voulu ressusciter et qui poursuit lentement, trop lentement son chemin, mais qui gagne néanmoins du terrain, parce que, loin de rétrograder, elle s'insinue par tous les pores dans la société actuelle. M. le baron Du Potet, qui présidait le banquet, ayant près de lui MM. les docteurs Du Planty et Hébert, s'est fait l'interprète des vœux et des espérances de tous les magnétistes. Toujours aussi actif et aussi militant, il a dû signaler avec un sentiment de tristesse l'état de stagnation où se trouvent en ce moment les cercles magnétiques et la Société dont il a été l'un des fondateurs, dont presque tous les membres ont reçu de lui les premières notions du mesmérisme, et qu'il serait si heureux de voir refleurir comme aux beaux jours d'autrefois. Le magnétisme, a-t-il dit, n'est pas en péril, partout il est à l'ordre du jour, et les entraves qu'on oppose à sa marche, l'ardeur avec laquelle on le chagrine et le poursuit, sont une preuve évidente qu'on le regarde comme un ennemi avec qui il faut compter. On ne le dédaigne plus, on le combat ; donc on a peur de lui. C'est peut-être, selon nous, cette con-

naissance plus générale du magnétisme dans le monde, qui explique le temps d'arrêt des travaux des sociétés; celles-ci n'en sont plus à former des néophytes, et leurs efforts doivent tendre à modifier leur marche, selon la situation actuelle. Après la petite mercuriale obligée à l'adresse des corps savants, et quelques paroles d'encouragement à l'esprit de persévérance et d'action, M. le baron Du Potet s'est retiré, des circonstances particulières ne lui permettant pas de rester jusqu'à la fin de la soirée.

M. le docteur Du Planty a pris la parole à son tour, et a quelque peu combattu, avec toute la courtoisie qui caractérise ses discours, les arguments de M. Du Potet à l'endroit de cette pauvre Faculté qui ne saurait être solidaire des méfaits de quelques-uns de ses membres. Il a passé en revue les conditions physiques et morales indispensables à l'exercice du magnétisme et exprimé l'espoir de le voir se propager par l'application de ces principes qui font la force des institutions. Ses paroles ont été accueillies par d'unanimes applaudissements.

L'honorable et dévoué président actuel, M. le docteur Louyet, a prononcé le discours suivant :

A la propagation du Magnétisme thérapeutique !

Un des plus grands avantages du magnétisme est sans contredit sa vertu curative; ceux qui connaissent la valeur de ce puissant remède doivent faire des vœux pour qu'il soit répandu dans les familles, car alors les maladies pouvant être attaquées à leur début, disparaîtraient pour la plupart dès leur apparition, ce qui diminuerait infiniment les maux qui affligent l'espèce humaine; mais avant d'arriver à ce résultat si désiré, nous aurons encore à lutter contre le mauvais vouloir de nos antagonistes, car il est dans la destinée des vérités les plus évidentes, des idées les plus utiles à l'humanité, de ne pouvoir se faire universellement accepter qu'après de longues années d'hostilités sans cesse renaissantes.

Cependant, depuis plus de quarante ans, époque à laquelle notre honorable président arbora résolûment le drapeau du magnétisme, la science de Mesmer a fait un grand nombre de prosélytes, et nos archives prouvent in-

contestablement les beaux et nombreux résultats obtenus par les membres de nos sociétés.

Que de maux, en effet, n'ont-ils pas détruits? Que de larmes n'ont-ils pas séchées? Que d'espérances enfin n'ont-ils pas entretenues avec une sollicitude touchante, quand toutes les autres ressources étaient taries et épuisées. Je suis convaincu que la pratique du magnétisme peut être utile non-seulement aux malades, mais encore aux magnétiseurs. Il y a déjà longtemps que j'ai eu occasion de constater cette influence salutaire du magnétisme; car, en 1854, j'écrivis dans le *Journal du Magnétisme:*

« Depuis que je m'occupe de magnétisme, j'ai été souvent à même de me convaincre, par les rapports que j'ai eus avec les membres de la Société du Mesmérisme, combien la pratique de cette branche importante de la médecine développe dans le cœur de l'homme les sentiments d'humanité. Comment peut-il en être autrement, lorsque nous puisons au sein de nous-même le principe de la vie, pour le communiquer aux êtres souffrants, chez qui les chances de guérison sont en raison directe du désir de les soulager? Aussi, pratiquer le magnétisme n'est-il autre chose que pratiquer la fraternité dans toute son expression, et si jamais cette vertu bienfaisante devait disparaître de la terre, c'est dans le cœur des magnétiseurs que serait son dernier asile. »

A la propagation du Magnétisme thérapeutique!

Ce touchant discours, prononcé d'une voix émue, a obtenu un succès des plus sympathiques.

Sadex, 15 Mai 1868.

Mon cher LAFONTAINE,

Je vois avec regret que les Grands Conseils des cantons de Fribourg et de Vaud viennent de se prononcer: l'un pour le rétablissement, l'autre pour le maintien de la peine de mort. Pourquoi ne remplacerait-on pas la condamnation capitale par une pénalité qui punirait le coupable, l'empêcherait de commettre de nouveaux crimes, tout en lui laissant le temps de se repentir... il est vrai

qu'on trouve plus simple et plus économique de le supprimer.

Ceux de vos lecteurs qui auront été peu convaincus par l'article que vous avez publié sur le temps que peut penser la tête d'un guillotiné, éprouveront probablement une impression différente en lisant le fait suivant, extrait des souvenirs de ma pratique médicale et dont je garantis la scrupuleuse authenticité.

Il y a déjà bon nombre d'années, je soignais un jeune ménage dont le mari et la femme, après avoir été en service dans une famille riche, avaient uni leurs destinées et leurs économies en se mariant et en prenant un petit restaurant. Pendant quelque temps tout alla bien, mais les clients douteux, les crédits aventurés et les mauvais débiteurs firent envoler les économies et les remplacèrent par les inquiétudes et les soucis. Puis survinrent des enfants, et avec l'augmentation de la famille la gêne s'accrut, en sorte que ce ménage, d'abord si uni et si enviable, ne présenta plus que des scènes de disputes et de récriminations. Chacun s'accusait réciproquement, les altercations dégénérèrent en voies de fait, et plus d'une fois je fus appelé à faire l'office de pasteur et de juge de paix, autant que celui de médecin.

Un matin, de bonne heure, je vis arriver chez moi la femme toute effarée, les cheveux en désordre, les yeux hagards, me disant cette phrase que je n'oublierai jamais: « M. le docteur, venez vite, *mon cochon est complètement saoûl, et je crois que cette fois il a son compte.* » Je dois ajouter que le mari avait fini par chercher au fond de la bouteille l'oubli de ses soucis, que la femme l'avait imité, et que pendant les batteries qui étaient la conséquence de cette manière de se consoler des menaces étaient souvent proférées en présence des habitués de l'établissement.

En arrivant, je trouvai mon homme étendu dans son lit, paraissant ivre-mort, et sur la table deux bouteilles dont une contenait un reste d'eau de cerises. En examinant le malade, je fus frappé de l'altération de la physionomie, de certains mouvements convulsifs, de la petitesse du pouls et de l'abondance des matières vomies. Un soupçon traversa mon esprit, et je pensai à un empoisonnement. Mes questions n'amenant point de réponse, bien qu'il

n'y eût pas encore perte de connaissance, je fis sortir les personnes présentes, et je renouvelai mes demandes en insistant sur la gravité de l'état et sur la probabilité d'une mort prochaine. Le malheureux s'obstina d'abord à répéter qu'il n'avait bu que de l'eau de cerises; enfin, vaincu par mes instances, il avoua que, pendant la nuit, il avait pris environ une once d'arsenic en poudre qu'il avait fait acheter par sa femme chez un droguiste voisin sous prétexte de détruire des rats, et qu'il avait caché le reste dans l'armoire de sa femme sous un paquet de linge.

« Mais, malheureux! vous vouliez donc faire soupçonner et condamner votre femme? » « C'est bien mon intention, *la gueuse* le mérite, c'est elle qui est cause de ma ruine et de ma mort. »

Quand il eut fait ces aveux, il finit par s'attendrir et rappelait la femme et les pauvres enfants qui ne comprenaient rien à ce drame épouvantable. Les parents se réconcilièrent et se pardonnèrent réciproquement leurs torts, ce fut une scène déchirante, puis le père ne tarda pas à succomber aux progrès du poison malgré tout ce qui fut tenté pour le sauver.

J'avais rédigé un procès verbal que je fis signer par deux témoins et que j'envoyai à la police, qui se contenta de cette déclaration, et qui fit payer une amende au droguiste chez lequel le poison avait été vendu.

Voyons maintenant ce qui serait arrivé sans la circonstance providentielle qui me permit de découvrir la vérité. Cette mort rapide n'aurait pas manqué d'attirer l'attention de l'autorité; une enquête aurait dévoilé les scènes de violence, les menaces réciproques et l'achat du poison par la femme peu de temps avant la mort; les symptômes de la maladie, l'autopsie et l'analyse chimique auraient établi que la mort était le résultat de l'arsenic; appelé comme témoin, j'aurais dû répéter la phrase malencontreuse que la femme m'avait dite en venant me chercher. Cet ensemble effrayant de circonstances toutes plus aggravantes les unes que les autres, présentait les preuves les plus évidentes de culpabilité, aussi le jury n'aurait pas hésité à donner un verdict affirmatif, et la pauvre femme, bien qu'innocente, aurait été condamnée et probablement exécutée.

Quelques années après, je me trouvai dans une diligence avec une dame et deux jeunes filles, paraissant appartenir à la classe des agriculteurs aisés. La mère, après m'avoir regardé plusieurs fois, finit par me demander si je ne la reconnaissais pas ; sur ma réponse négative, elle se nomma, en disant à ses enfants que je lui avais sauvé la vie. C'était la veuve du malheureux X ; elle était retournée dans sa famille où elle se trouvait fort heureuse, sa position s'était améliorée, et ses enfants ne lui donnaient que de la satisfaction.

Vous comprendrez maintenant combien il me serait difficile, comme juré, de prononcer le terrible verdict. Oui, l'accusé est coupable ! sans y joindre l'admission de circonstances atténuantes.

Tout à vous, Ch. F....

De la peine de mort.

Pendant que les cantons suisses, de Vaud et de Fribourg, maintiennent ou rétablissent la peine de mort ;

Pendant qu'en Angleterre on pend encore, mais qu'il est décidé qu'on n'étranglera plus qu'à la sourdine, entre quatre murs, comme si on avait honte de ce qu'on fait,

Voici qu'en Saxe, la majorité de la Commission législative s'est prononcée pour la suppression de la peine de mort.

En même temps, le paquebot d'Amérique nous apporte, sans autres détails, la nouvelle que voici :

« Le congrès mexicain a décidé l'abolition de la peine de mort. »

C'est une belle leçon pour la France, qui a dépensé des centaines de millions et sacrifié des milliers d'hommes pour aller civiliser le Mexique.

Et la France, cette grande civilisatrice, n'a pas honte de tuer encore officiellement ; mais, pardon, elle commence à en rougir, car elle ne guillotione qu'entre quatre murs de prison.

Mais, au moment où les cantons de Vaud et de Fribourg n'ont pas honte de décréter : l'un le maintien, l'autre le rétablissement de la peine de mort, nous croyons

opportun de mettre sous les yeux du public quelques lignes extraites d'un ouvrage de M. Emile de Girardin: *Du droit de punir*, publié dans la *Liberté* du 4 Juin.

Ch. LAFONTAINE.

De la légitimité du droit de punir.

Y a-t-il un droit de punir?

Hormis, le cas étroitement limité de légitime défense, la société ne reconnaît pas à l'homme le droit d'en punir un autre.

Si l'homme n'a pas le droit de punir, à quel titre la société l'aurait-elle et l'exercerait-elle?

Si la société le tient de Dieu, que d'abord elle démontre l'existence de Dieu, et qu'ensuite elle justifie que Dieu lui a délégué ce droit!

Si la société ne le tient que d'elle-même, qu'elle dise, si elle l'ose, comment elle l'a exercé, comment elle en a légitimé la possession par l'usage!

Si cet usage n'a été qu'un long et cruel abus, plus profitable à la barbarie qu'à la civilisation et à l'oppression qu'à la liberté, sur quoi se fonderait sa légitimité?

Cette légitimité, rien ne l'atteste; cet abus, tout le constate. Il n'est pas une page de l'histoire qu'il n'ait maculée de sang. Qu'est-ce que l'histoire, sinon le sanglant martyrologe des innombrables victimes immolées par l'ignorance, la superstition, la tyrannie, la cruauté et l'iniquité armées du droit de punir?

Si ce doute que je hasarde est une injure faite au passé, si le droit de punir est légitime, s'il se justifie par ses arrêts, et s'il me condamne par ses services, ressuscitez de vos tombes et déclarez-le; vous! les immortels coupables, au premier rang desquels est Jésus-Christ!

Plus loin, il dit:

......L'Europe, pour ne parler que d'elle, a certainement condamné à la peine de mort plus d'innocents qualifiés hérétiques et sorciers qu'il n'a jamais été, et qu'il ne sera peut-être jamais condamné à la même peine de

coupables qualifiés meurtriers. L'Europe, maintenant, ne croit plus aux sorciers et laisse vivre en paix les hérétiques;.... que faut-il penser de la justice qui brûlait les hérétiques et les sorciers?

....Le sceau de la légitimité manquant au droit de punir, qui ne se justifie ni par son origine, ni par sa fin, qui n'est ni le droit personnel de légitime défense, ni l'expiation réputée d'essence divine, ni la justice immuable, ni l'application du talion; le droit de punir n'étant qu'une usurpation sociale; s'il n'est pas légitime, est-il utile? EMILE DE GIRARDIN.

Correspondance de Corfou

Cher Monsieur,

Soit par dédain, scepticisme ou crainte du ridicule qui s'attache en France à toute idée sortant de la routine, les journaux français sont unanimes pour fermer leurs colonnes à tout article où serait prononcé le mot — un peu barbare — de *spiritisme.* Ils n'ont mentionné les faits étrangers qui se sont passés partout depuis dix ans, que pour les nier ou les bafouer. A une époque remarquable de travail religieux, alors que toutes les croyances chancellent, que les cultes officiels sont battus en brèche, et que la foi semble abandonner la terre pour remonter au ciel, absorbés par les mesquineries humaines, ils ont volontairement fermé les yeux devant cette lueur subite qui pouvait servir de guide aux âmes pendant la période ténébreuse qui se prépare. Pas un d'entre eux n'a voulu voir quelque chose de sérieux dans ce mouvement prodigieux qui reliait les esprits par millions dans une idée nouvelle. Plutôt que d'en rechercher la cause, plutôt que d'approfondir ce qui pouvait exister de vérité dans les phénomènes universellement constatés, on a mieux aimé faire appel à l'épidémie mentale et donner pour explication des prodiges que l'on ne pouvait nier, le charlatanisme ou la crédulité stupide de l'ignorance. On reste stupéfait devant cette indifférence superbe de la science, que l'on serait tenté d'expliquer par un suprême orgueil.

Votre journal, cher Monsieur, est apparu comme une

exception à cette règle regrettable. Sans parti pris, planant au-dessus des incertitudes inséparables de toute germination, vous avez accueilli amis et ennemis. Si vous avez permis aux derniers d'accentuer leurs doutes d'une façon peut-être un peu téméraire, vous avez donné licence à d'autres de produire des affirmations contraires, et c'est ainsi que vous avez publié l'article intitulé *Conversion*, par M. Péreyra. Je n'admets pas qu'il faille un grand courage pour venir témoigner de ce qu'on a observé et éprouvé, et je n'ai jamais compris le sentiment de réticence qui faisait s'abriter sous une initiale le révélateur d'un fait intéressant. Il me paraît hors de doute que la personnalité de l'écrivain a sa valeur dans son affirmation, et que la signature ignorée d'un honnête citoyen qui donne son adresse, inspire plus de confiance que toutes les assurances qui se voilent sous l'anonyme. Or, il ne faut pas se dissimuler que nous sommes encore à l'état de recherches et de constatations de faits : que les explications de ces divers phénomènes reposent en partie sur des hypothèses, et que nous, les adeptes, nous ne pouvons donner encore à ces phénomènes le nom de science, bien loin de pouvoir les couronner de l'auréole d'une religion. Avant tout, il faut arriver à une conviction basée sur l'expérimentation indiscutable, n'admettre que ce qui est indéniable, ajourner tout ce qui touche à l'hypothèse, réserver les solutions, ou tout au moins ne les accepter qu'à la condition d'en substituer de supérieures dès qu'elles viendront à se produire.

C'est là, je crois, le seul moyen de se tenir également à l'abri d'entraînements irréfléchis et de négations que notre siècle ne devrait plus supporter comme indigne de lui. Quelque délicat qu'il soit de parler de soi, c'est pourtant dans l'examen de soi-même que se forment les convictions inébranlables. Me prévalant de l'exemple de M. Péreyra, je vous demanderai donc la permission de vous faire l'historique de mes croyances spiritualistes. Cela me donnera l'occasion de passer en revue les différentes sectes qui se sont élevées dans cette nouvelle église, d'en présenter les dogmes, d'apprécier la nature des phénomènes dont l'apparition est universelle aujourd'hui, et

d'en tirer les conclusions qu'indiquera la raison et un examen consciencieux.

Je crois, cher Monsieur, que la question est plus grave que ne le soupçonne les publicistes qui semblent vouloir l'étouffer. Il s'agit des destinées humaines, mais surtout des destinées présentes, d'un flambeau qui peut les illuminer, au milieu du cataclysme moral qui s'annonce comme prêt à tout absorber.

Veuillez agréer mes salutations distingées.

L.-F. Clavairoz.

Manifestation sensible d'un Esprit.

Quoique le fait que nous allons raconter ne soit pas rare dans les annales du spiritisme, il n'en est pas moins curieux pour cela, et nous croyons que quelques-uns de nos lecteurs nous sauront gré de l'avoir relaté. Nous n'en parlerions cependant point si le fait ne nous était personnel; c'est-à-dire si nous n'avions point provoqué nous-même ce phénomène, bien avéré aujourd'hui, mais auquel on se refuse encore de croire, et que nous pouvons consciencieusement certifier.

Nous avons dit, il est vrai, dans un de nos précédents articles, que nous nous en tiendrions aux faits les plus simples, pour ne point être taxé d'exagération; mais, comme celui que nous allons relater s'est plusieurs fois reproduit, nous le répétons, et qu'on ne peut plus le révoquer en doute, nous nous mettons au-dessus de ce que les incrédules pourront penser de nous, et nous nous empressons de le publier.

Dans une de nos dernières séances de spiritisme, à laquelle nous avions convié un assez grand nombre de personnes désireuses d'approfondir la grave question qui nous occupe, nous demandâmes à l'un des esprits qui s'étaient manifestés: s'il voulait bien nous donner une poignée de main?

— Non, pas à vous, répondit-il.

— A qui donc, cher Esprit, veux-tu donner la main?

— A ma fille (sa fille était notre médium)!

Celle-ci eut peur et n'osa pas présenter la main à son père.

Nous la priâmes toutefois si instamment de faire un effort sur elle-même, qu'elle accéda enfin à notre désir, mais à une condition qu'une autre dame lui tiendrait la main.

Une personne incrédule, qui était survenue, s'en chargea en riant sous cape :

— Esprit ! nous sommes prêts, lui dîmes-nous ?

— Avant tout, répondit-il, éteignez les lumières.

A peine les eûmes-nous éteintes, qu'un cri perçant se fit entendre.

Une main glaciale avait serré celle du médium !

Nous rallumâmes aussitôt les bougies, et nous trouvâmes notre médium presque évanoui. Quant à la personne qui s'était introduite dans notre société, probablement pour se moquer de nous, elle était terrifiée, car elle avait également senti le contact de la main de l'Esprit.

Pour ce qui est des autres assistants, ils étaient profondément émus, et leur conviction n'en fut que plus profonde ; aussi sont-ils aujourd'hui de fervents spirites. Nous devons ajouter, toutefois, que ce qui les frappa peut-être davantage, c'est qu'à notre demande le même Esprit transporta à plusieurs reprises un cahier de papier d'un bout de la table à l'autre.

CH. PÉREYRA.

Encore une Distraction de pharmacien.

On s'entretient depuis deux jours, à Lille, d'un fait qui a éveillé, assure-t-on, l'attention de la police, et qui donnerait lieu en ce moment à une enquête. Il s'agit de l'empoisonnement d'un enfant de onze ans, fils d'un cabaretier de la rue des Meuniers. Une erreur regrettable, commise par l'élève d'un pharmacien de notre ville, aurait causé la mort de cet enfant. Au lieu d'un purgatif de sel d'Epsom, l'élève aurait fourni du sel d'oseille. L'enfant aurait succombé quelques instants après avoir pris la médecine.

Le spirite Home et la veuve Lyon.

La cour de la chancellerie de Londres vient de se prononcer dans la cause intentée par Mme veuve Lyon contre M. Home.

Le célèbre spirite a été condamné à restituer à sa dupe les diverses sommes qu'il a frauduleusement obtenues, sous prétexte de conversations avec l'esprit du mari mort.

Après avoir parlé longuement de l'imagination faible et superstitieuse de Mme Lyon, le vice-chancelier a pris M. Home à partie et a résumé en ces quelques mots le spiritisme moderne :

« C'est un système aussi dangereux qu'insensé, propre à frapper d'un côté l'imagination des gens faibles, vains, superstitieux et imbéciles, et, de l'autre, à servir d'instruments commodes aux chevaliers d'industrie. »

M. Home va publier incessamment un ouvrage intitulé : *Incidents of my life*. Il faut croire que l'incident Lyon n'en formera pas un des chapitres les moins amusants.

Un mariage spirite en Amérique

Autrefois, du temps que vivait le comte de Cabalis, les hommes épousaient des sylphides, et les femmes se mariaient avec des sylphes, c'était peut-être très-moral et peu rationnel, mais cela se faisait en secret et sans prêtre, et par conséquent de la main gauche.

Aujourd'hui, ce qui se passe est plus original encore, car c'est au grand jour, publiquement et par le ministère d'un prêtre, c'est un vrai mariage.

Nous avons vu à Genève même, des mariages ordonnés par les esprits des tables, mais au moins les deux conjoints étaient là, vivants en chair et en os, sinon en esprit, mais..... laissons parler un journal de New-York.

« Un jeune homme fiancé à une jeune fille de Bordentown, où il demeurait, mourut un vendredi, subitement. Les deux promis et leurs familles étaient les uns et les autres de fermes croyants dans l'existence et les

manifestations des esprits ; la table leur suggéra l'idée la plus bizarre dont on ait entendu parler. Il fut résolu d'un commun accord que le mariage ne serait pas suspendu par la mort du futur, mais que son esprit, dégagé de son enveloppe terrestre, serait néanmoins uni à l'esprit incarné dans le corps de la fiancée.

« Dimanche, en effet, la cérémonie a été célébrée entre la jeune fille pleine de vie et de jeunesse, et le cadavre inanimé de son adorateur, dont l'esprit avait guidé ces absurdes prescriptions.

« Heureusement cette mômerie impie ne saurait avoir d'effet qu'autant que la survivante le trouvera bon, car il n'est pas de loi au monde qui reconnaisse un pareil mariage. Lors donc que la première exaltation sera calmée, la mariée sera libre encore de reconnaître efficacement que, si l'union des esprits a quelque chose de séduisant, c'est surtout lorsqu'ils ont des corps animés pour leur servir d'intermédiaires. »

Léthargie

Nous lisons dans le *Messager de Provence* : Mardi dernier, on allait ensevelir, à St-Pierre, une femme décédée le jour de Pâques, lorsque le directeur du cimetière, M. Audibert, ayant appris, sur la dernière maladie de la défunte, certaines particularités, s'opposa à l'ensevelissement. Par ses ordres, le corps fut porté sur un lit, dans une chambre, et il y est encore à l'heure où nous mettons sous presse, sans qu'il se soit produit aucun signe apparent de mort réelle ni de putréfaction.

Avis aux spirites, la cause des effets dits spirites est dans le système nerveux.

Nous avions offert la publicité de notre journal au spiritisme, afin de ne pas être accusé de le repousser sans l'avoir entendu ; nous espérions que des faits positifs viendraient appuyer la théorie de cette croyance nouvelle; malheureusement il n'en est rien, aucun fait palpable ne nous a été présenté. Des mains glaciales dans les ténèbres,

des dictées que tout le monde peut faire et dont nous nous expliquons très-bien la cause, sans avoir recours aux esprits. Voilà tout.

Nous n'avons rien trouvé de sérieux dans tous les journaux spirites que nous recevons de Paris, de Bologne, de Milan, de Florence ; nous n'avons rien découvert qui puisse, non pas nous convaincre, mais ébranler notre incrédulité. Nous sommes de bonne foi, et nous ne demandons pas mieux que de croire, mais il nous faut des faits positifs, comme il nous en a été présenté autrefois pour le magnétisme, quand nous étions incrédule; car nous avons été incrédule au magnétisme comme nous le sommes au spiritisme. Seulement, en quatre ou cinq jours, les faits magnétiques ont été assez positifs pour nous donner une conviction entière ; et nous le disons à regret, il y a quinze ans que nous cherchons à étudier le spiritisme, et que nous lui demandons un fait, un seul fait, et que nous ne pouvons l'obtenir.

Nous avons, à peu près, lu tout ce qui a été écrit sur le spiritisme depuis 1853, époque de sa renaissance ; nous avons eu sous les yeux tout ce qui avait été écrit depuis des siècles par les esprits et les démons, et nous l'avouons avec humilité, nous n'avons rien trouvé, rien vu, qui ait pu nous convaincre que les esprits aient pu communiquer avec les hommes et qu'ils l'aient jamais fait.

Si nous cherchons la cause des effets qu'on attribue aux esprits, nous la trouvons en nous-même, simple et naturelle, grande et divine, comme tout ce qui vient du grand Être ordonnateur de toutes choses, et dont les décrets sont des lois immuables comme lui.

Nous la trouvons dans le système nerveux ; et pour ceux qui l'ont étudié, le doute n'est pas possible. Qu'on nous permette de répéter ici ce que nous avons déjà dit, pour le prouver, dans une occasion à peu près semblable.

Le système nerveux, cet instrument direct des facultés intellectuelles et morales, est pour ainsi dire l'homme tout entier ; c'est lui qui reçoit toutes les impressions, qui commande tous les mouvements ; c'est lui qui anime les innombrables ressorts dont le jeu constitue le mécanisme de toutes les fonctions; les fibres nerveuses pénètrent dans toutes les autres fibres organiques, et il n'est pas une

action vitale qui n'ait sa cause, son point de départ, sa raison d'être dans une fibre nerveuse; il n'en est pas une qui ne trouve partout dans l'arbre nerveux une route ouverte dans tous les sens. La vie nous représente, dans la condition matérielle, un mouvement perpétuel, ou une circulation dont la pensée peut à peine concevoir les innombrables courants et l'infinie rapidité; les actions, bien que successives, semblent être simultanées, et c'est le système nerveux qui les dirige, qui les unit, qui les enchaîne, qui les concentre, qui les fait concourir à un même but, et de tant de vies partielles crée le miracle de la vie humaine, du *moi* humain, dans son incompréhensible unité.

Nous ne disons pas que le système nerveux est le principe direct de toutes les actions vitales; il n'est que l'instrument matériel, d'un être doué d'une nature plus noble et plus élevée, d'une substance immatérielle, en un mot d'une *âme*, question démontrée à la fois par la raison et le sentiment, la logique, la métaphysique, la morale et la religion; cependant il n'en est pas moins certain que l'*âme* ne peut rien dans cette vie terrestre, sans le concours du système nerveux, dont l'action et la coopération sont indispensables dans toutes les manifestations du sentiment et de la pensée. La vie insaisissable pour nous au point de vue du principe dont elle émane, ne peut nous laisser pénétrer quelques-uns de ses secrets que par l'instrument qui en transmet les actes. C'est dans cet instrument même que nous pouvons prendre, en quelque sorte, l'*âme* sur le fait. En descendant ainsi de la métaphysique à la physiologie, toutes les manifestations de l'âme, les *miracles* du sentiment et de la pensée, se réduisent à des actions organiques, et les influences morales, comme les influences physiques ne sont toutes que des mouvements matériels qui agissent réciproquement les uns sur les autres. Nous concevons de cette manière comment un sentiment, une émotion, une pensée, peuvent produire des effets physiques, quelquefois saisissants, puisque tout se réduit à des actions cérébrales qui retentissent simultanément ou successivement dans divers appareils organiques.

S'il ne nous échappait aucun des innombrables rapports qui peuvent s'établir entre les divisions et les subdivisions des fibres de l'arbre nerveux et celles des autres appareils organiques, nous trouverions tous les secrets de l'âme

dans les mouvements qu'elle commande, alors nous connaîtrions la cause et l'enchaînement de tous les faits magnétiques; nous les verrions naître, se propager et se correspondre, suivant les lois prévues; ils perdraient à l'instant le caractère merveilleux qui tient à l'ignorance qui nous en dérobe la source ou la filiation.

Bien que nous n'apercevions que l'ombre de la lumière qui pourrait éclairer des choses si compliquées, et si profondément cachées, il importe, si l'on veut apprécier raisonnablement les histoires merveilleuses que l'on raconte de toutes parts, si l'on veut réduire les prodiges à leur juste valeur, distinguer le vrai du faux, ce qui est possible de ce qui ne l'est pas; si l'on veut enfin avoir une sorte de boussole sur cette mer sans rivages, où l'on trouve comme écueils tant de rêveries et d'extravagances, il importe, disons-nous, de ne jamais perdre de vue ce que nous savons des actions nerveuses et des lois fondamentales de la vie.

C'est pourquoi nous ne voyons chez le médium qu'une surexcitation nerveuse qui produit en lui une vibration organique qui échappe à sa connaissance; chaque fibre nerveuse est sollicitée à son insu, et le met dans cet état de perceptibilité instinctive si extraordinaire dans cet état mixte dont il n'a pas conscience, poussé par cette intuition instinctive qui lui fait percevoir des faits dont il n'a aucun souvenir, et qu'il ignore sentir et voir, dirige, entraîne les autres personnes sans le savoir; et sous sa direction inconsciente, la table se meut, s'agite, répond par des mouvements interprétés à des pensées non exprimées; le crayon dans sa main trace sur le papier des traits, des phrases, des maximes dont il n'a pas connaissance, et qui ne sont que le reflet de sa propre intelligence ou des pensées inconscientes des personnes présentes.

En admettant ce mode d'interprétation des phénomènes dits spirites, on descend de la région des actions immatérielles dans celle des faits physiques; on abandonne le surnaturel, l'esprit se dégage du mysticisme et se repose dans des analogies qui sont, nous le croyons, les seules explications de ces phénomènes extraordinaires.

Devant les réclamations réitérées de plusieurs de nos abonnés, nous prions nos correspondants qui s'occupent du spiritisme, de ne nous envoyer que des faits palpables et qui aient eu lieu au grand jour.

Ch. LAFONTAINE.

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 7. Juillet 1868. 8e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — LE FLUIDE VITAL, — torpille, — raie, — chat, — bœuf électriques, — influence d'une grenouille sur un jeune homme, — influence d'un crapaud sur l'abbé *Rousseau*, — crapaud tué, — grenouilles, — vipères, — couleuvres magnétisées, par Ch. L. — Lions, hyènes, — panthères magnétisés, par M. *Bard*. — Lion endormi et insensible, — chien endormi et insensible, par Ch. L. — Expérience sur une aiguille, par Ch. Lafontaine. — SOMNAMBULISME LUCIDE, par *A. Dumas*. — LA SOCIÉTÉ DE MAGNÉTISME DE PARIS, — son passé, — son présent, — son avenir, par M. *Gérard*. — THÉRAPEUTIQUE, — névrose, — rhumatisme, — paralysie, guéris par Ch. L. — ASSOCIATION MAGNÉTIQUE, par Ch. Lafontaine. — INCONSÉQUENCE.

Le fluide vital.

La circulation du sang, la rotation de la terre, ont été niées et repoussées; Galilée, Harvey, ont été hués, conspués, traités de fous, etc., etc.; est-ce à dire que la terre ne tourne pas, et que la circulation ne se fasse pas? Non! — Ces négations et tant d'autres prouvent seulement combien les hommes sont peu logiques, ils rejettent à *priori* une vérité raisonnable, et ils acceptent aveuglément, au contraire, une erreur invraisemblable.

Le premier mot lancé sur une nouvelle découverte est une négation; l'homme a toujours été ainsi, et peut-être ne sera-t-il jamais autrement; ce que nous voyons de nos jours est bien fait pour nous en faire douter.

Le fluide vital ou magnétique a été, lui aussi, nié et repoussé; il l'est encore par quelques hommes, et même par des magnétistes.

Cependant c'est un fait avéré, reconnu par bien des savants, que le fluide magnétique ou vital circule comme le sang dans notre organisme, qu'il pénètre et vivifie tout; que si, par des causes quelconques, il vient à manquer,

l'animal cesse de vivre, et qu'il en est de même s'il y a surabondance trop grande sur un point quelconque de l'individu.

Dans le journal l'*Union magnétique de Paris,* M. Liébaud (magnétiste de pont St-Vincent) nie le fluide vital comme cause des effets magnétiques, et il accepte pour cause, l'imagination ou un ébranlement nerveux. C'est ainsi qu'il explique les faits produits à distance, à l'Hôtel-Dieu de Paris, par M. Du Potet. Ce sont des faits de notoriété publique, nous n'avons donc point à les défendre.

Mais dans cette polémique entamée avec le docteur Louyet, notre nom a été prononcé; certaines de nos expériences ont été révoquées en doute par M. Liébaud, non-seulement pour la cause, mais pour l'expérience même. C'est pourquoi nous prenons ici la parole.

Nous ne nous permettrons point de suivre M. Liébaud dans sa dissertation scientifique, cela est trop élevé pour nous, pauvre ignorant, nous laissons la physique, l'électricité, et nous nous tenons aux faits positifs et simples.

Le fluide vital existe-t-il? Sa transmission, sa transfusion d'un corps vivant à un autre est-elle une vérité?

Voilà les questions.

Pour nous, notre opinion est faite depuis longtemps et est passée à l'état de conviction; cherchons une fois encore aujourd'hui à l'expliquer, à la prouver. Nous pourrions nous contenter de dire que le fluide vital est et a toujours été reconnu et admis par tous les plus grands savants de tous les temps et de tous les pays, nous l'avons démontré ailleurs. Mais nous allons donner des preuves de son existence et de sa transmission non-seulement d'un corps vivant à un corps vivant, mais encore à un corps inerte.

M. Liébaud, tout en reconnaissant à certains êtres, tels que la torpille, la raie, la propriété de lancer un courant électrique, ne l'admet que parce que torpille et raie ont un appareil spécial *ad hoc,* et il s'écrie : *où est l'appareil spécial de l'homme* pour surcharger son semblable de fluide?

Nous sommes forcé de convenir que l'homme n'en a pas.

Mais puisque le chat, le bœuf, et tout animal ruminant, donnent des secousses électriques, comme le reconnaît M. Liébaud, et que ces animaux n'ont cependant pas un appareil spécial *ad hoc*, comme il le reconnaît aussi, pourquoi donc l'homme n'aurait-il pas également, lui aussi, sans appareil spécial, la propriété d'émettre un fluide et de le transmettre à son semblable. Nous ne voyons dans cette proposition rien d'inadmissible et qui choque la logique. A moins que ce ne soit parce que l'homme est reconnu pour le dominateur et le roi de la terre, que M. Liébaud lui refuserait ce qu'il accorde à des êtres infimes.

M. Liébaud, en parlant des expériences que nous avons faites sur des animaux, pour prouver que l'imagination n'était point la cause des effets magnétiques, dit :

M. Lafontaine prétend avoir tué des grenouilles, des couleuvres, en 12 ou 15 minutes, par son regard fascinateur.

Eh bien ! j'ai essayé pendant vingt-cinq minutes, et la grenouille était plus vivante que jamais ; donc, M. Lafontaine a.... exagéré....

Nous demanderons à M. Liébaud en quoi son insuccès infirme les faits que nous avons avancés? Croit-il donc que nous ayons toujours réussi? il se tromperait alors. Mais nous ne nous sommes point contenté comme lui d'un essai ni d'un succès isolé, nous avons répété bien des fois une expérience avant de la publier, et nous ne l'avons fait que lorsque la conviction était entière pour nous. M. Liébaud, qui a lu l'*Art de magnétiser*, puisqu'il le cite, a pu voir qu'on ne réussit pas toujours, et qu'il y a même parfois un véritable danger pour l'opérateur, ainsi que nous le racontons à la page 335 comme suit (1) :

« Un jour, mon fils, âgé d'une vingtaine d'années, essaya ;
« il était seul dans mon cabinet. Un de mes amis, M. Jous-
« serandot (2), avocat à Lons-le-Saulnier et propriétaire

(1) Ch. Lafontaine, *L'Art de magnétiser*, 3me édit. Germer-Baillière.

(2) Mr Jousserandot est le même qui, cet hiver, a donné avec tant d'éclat un cours à l'Hôtel de Ville et un autre à l'Académie de Genève.

« du Mothey, près Évian, se trouvait avec moi dans le « salon. Tout à coup nous entendîmes mon fils qui m'ap- « pelait à son aide; sa voix était altérée : Père, disait-il, « père, à moi! D'un bond je fus près de lui, et je le trou- « vai pâle, défiguré, devant la table aux grenouilles et « perdant connaissance. Je rompis le charme en coupant « la communication, et bientôt nous eûmes le plaisir de « le voir revenir à lui. Alors il nous raconta qu'il avait « voulu essayer de tuer une grenouille; mais après quel- « ques minutes, il avait été pris de frissons et de sueurs « froides; ses dents claquaient les unes contre les autres, « et il s'était senti défaillir. C'est alors qu'il avait fait un « effort pour m'appeler, car il ne pouvait détacher son « regard de l'œil de la grenouille sur lequel il était fixé. » C'était mon fils qui avait subi l'influence fascinatrice de la grenouille, au lieu de lui imposer la sienne.

Mais nous ne sommes pas le seul expérimentateur qui ait magnétisé des animaux et tué des reptiles.

Van Helmont en parle et cite des crapauds qui tombent morts sous le regard de l'homme. *L'abbé Rousseau*, médecin de Louis XIV, et surnommé le Capucin du Louvre, dit avoir tenté plusieurs fois l'expérience avec succès sur des crapauds qui se gonflaient sous son regard et qui crevaient; mais qu'une dernière fois il échoua, et que, bien loin que le crapaud mourut, il pensa mourir lui-même (1).

« Cet animal, » dit-il, « après avoir tenté inutilement de « sortir du vase où il était enfermé, se tourna vers moi, « et s'enflant extraordinairement et s'élevant sur ses quatre « pieds, il soufflait impétueusement sans remuer de sa « place, et il me regardait ainsi sans varier les yeux, que « je voyais sensiblement rougir et s'enflammer. Il me prit « à l'instant une faiblesse universelle, qui alla tout d'un « coup jusqu'à l'évanouissement, accompagné d'une sueur « froide et d'un relâchement par les selles et par les urines, « de sorte qu'on me crut mort. Je n'avais rien pour lors « de plus présent que de la thériaque et de la poudre de

(1) *Secrets et remèdes éprouvés*, par l'abbé Rousseau, imprimé à Paris en 1697, en 1 vol. in-12, pages 154 et suivantes.

« vipères, dont on me donna une grande dose qui me fit « revenir ; je continuai d'en prendre soir et matin pendant « huit jours que la faiblesse me dura. »

Ces expériences, faites par un homme dont on ne peut mettre en doute la véracité, prouvent que, si l'homme possède une grande puissance sur la création, l'animal peut lutter parfois avec succès ; car il est probable que, si l'abbé eût soutenu quelques instants encore le regard du crapaud, il eût succombé à l'empoisonnement produit par les émanations venimeuses de cet animal immonde.

En 1817, un jeune médecin répéta l'expérience devant M. le professeur *Bouvrain* et une deuxième personne qui n'est pas nommée. Après un combat sérieux entre le médecin et le crapaud, celui-ci creva, mais le jeune docteur fut légèrement indisposé. Le crapaud est très-bon fascinateur, comme on le sait, et le docteur avait ressenti l'influence de son adversaire. Heureusement qu'il avait appelé à lui toute son énergie et qu'il avait été vainqueur.

Nous avons fait d'autres expériences moins meurtrières et peut-être plus concluantes, non comme démonstration de la puissance fascinatrice, mais comme preuve de l'influence du fluide vital communiqué aux animaux.

Nous avons tué des grenouilles, des couleuvres, des vipères par la fascination, mais aussi nous avons magnétisé des couleuvres, des vipères, et quand elles étaient endormies, nous les avons sorties du vase où elles étaient renfermées : nous les avons étendues sur le parquet, et nous les avons rendues raides comme un bâton, au point de pouvoir nous en servir comme d'une canne ; puis, dégageant légèrement leur corps, de manière à leur rendre la souplesse, nous les renfermions de nouveau dans le bocal de verre qui leur servait de prison ; alors nous les réveillions entièrement, et, en les voyant redevenues vives, actives, cherchant une issue pour se sauver, nous pensions, nous croyons avec raison, que nous les avions d'abord saturées de fluide vital, puis que nous les en avions dégagées, et que notre action avait été toute physique et le résultat de nos émissions, de nos émanations fluidiques.

Mais, selon M. Liébaud, nous nous serions bien trompé.

Notre fluide vital et notre action magnétique n'y seraient pour rien.

Nous aurions tout simplement exalté l'imagination des couleuvres et des vipères, qui, comme des jeunes femmes hystériques, seraient tombées en catalepsie.

Il en est de même des lions, des hyènes, des panthères, du Jardin des Plantes de Paris, qui subissaient l'influence magnétique de M. Bard, membre de la Société du magnétisme de Paris. Mais nous laissons la parole à M. le docteur Louyet, qui a été spectateur oculaire de ces faits bien remarquables, et qui les raconte dans l'*Union magnétique*.

« M. Bard, après avoir essayé, pendant longtemps et avec succès, sa puissance magnétique sur les animaux féroces du Jardin des Plantes, les actionna de nouveau, le 11 Juin 1854, en présence d'un grand nombre de personnes ; il était à environ deux mètres de distance.

« C'était vraiment saisissant de voir les lions, les hyènes, les panthères, etc., domptés par ce magnétiseur, soit par la puissance de son regard, soit en dirigeant la main et souvent même un seul doigt de leur côté.

« Il leur faisait à son gré, ouvrir et fermer les yeux, bâiller, se coucher, remuer la queue, allonger les pattes. Dans un moment, il annonça d'avance qu'il allait donner des spasmes à une lionne, et l'effet eut lieu instantanément et fut tellement prononcé, que ma femme, qui était près de lui, le pria de dégager cet animal qui paraissait souffrir, ce qu'il fit avec succès en soufflant à distance de son côté.

« Après cette expérience, il annonça qu'il allait faire crier une panthère qu'il désigna : l'effet fut instantané ; il lui ordonna ensuite de se taire, et elle obéit.

« Il fit encore quelques autres expériences qui furent observées avec les premières par plusieurs professeurs du Musée.

« Aucun des faits que je viens de signaler n'a été produit par le hasard, car ils ont toujours été annoncés d'avance.

« Il s'en est présenté un surtout d'une importance extrême, et qui peut être considéré comme une preuve sans

réplique de l'existence du fluide, je veux parler d'une lionne qui, pendant que M. Bard l'actionnait, s'approcha du devant de sa cabane, et paraissant prendre plaisir à flairer avec opiniâtreté dans la direction de la main du magnétiseur, léchait les barreaux qui se trouvaient dans cette même direction. Il est évident que les sens de l'odorat et du goût ont été fortement influencés chez cet animal par l'agent qui émanait de la main de M. Bard. »

Après les expériences si remarquables faites par M. Bard, parlerons-nous d'une expérience que nous fîmes en 1840 à Tours, et dont M. Liébaud plaisante agréablement, en disant que le lion s'était endormi du sommeil naturel. Mais alors comment expliquer que, dans ce sommeil naturel, ce lion bienveillant se soit laissé piquer au point que nous ayons pu planter une grosse épingle à châles dans son nez, et qu'encouragé par ce succès, convaincu que le lion était réellement magnétisé, nous ayons pu lui ouvrir la gueule, y plonger notre main et la retirer saine et sauve.

Comment expliquer qu'aux premières passes que nous fîmes pour le dégager, il ouvrit les yeux, se retrouva sur pied en jetant un rugissement épouvantable, et il reprit ses allures, qui ne donnaient certainement pas la tentation de renouveler les attouchements.

Il est vrai qu'on peut se demander, si nous avons produit ces faits. M. Liébaud en doute, il doute aussi de ceux de M. Bard, ce qui nous console ; mais cela se passait en 1840, à Tours, dans une ménagerie, devant une trentaine de personnes, qui étaient stupéfiées, ainsi que le propriétaire. Nous avons renouvelé plusieurs fois ces expériences sur le même lion ; et plus tard, à Nantes, nous avons produit les mêmes effets sur d'autres animaux et dans différentes ménageries.

Mais voici un fait qui s'est passé le 20 Janvier 1843, salle Valentino à Paris, devant 1,500 personnes. Il ne s'agit plus ici de la fascination, de la puissance du regard. Le fluide est lancé par les mains, et il envahit le corps de l'animal, ce qui pourtant pourrait passer pour une preuve

de l'existence du fluide vital et de sa transmission à un autre corps. Il s'agit d'un petit chien.

Nous laissons parler un journal :

« Dès les premières passes que fit M. Lafontaine pour endormir ce petit levrier, qu'il tenait sur ses genoux, ce fut une explosion générale de railleries et de sifflets. On appelait le chien, on lui présentait du sucre, on cherchait à détourner son attention.

« Après quelques minutes, le silence le plus profond régnait dans la salle ; on avait vu la tête du chien tomber de côté, et s'endormir. Les pattes furent cataleptisées ; M. Lafontaine le piqua et le jeta sur un fauteuil.

« Plusieurs personnes montèrent alors sur l'estrade, et lui enfoncèrent de longues épingles dans tout le corps, on lui tira un coup de pistolet à l'oreille ; le chien ne donna pas signe de sensation.

« M. Lafontaine le réveilla, et aussitôt il redevint gai, vif, tournant la tête à chaque bruit, à chaque appel, enfin comme il était auparavant.

« On ne pouvait plus douter, on ne pouvait plus croire au compérage, aussi M. Lafontaine fut-il couvert d'applaudissements. »

Mais M. Liébaud n'est pas encore convaincu de l'existence du fluide vital et de sa transmission.

Les lions, les couleuvres, les chiens, les panthères, etc., ont de l'imagination ; ces intéressants animaux peuvent être assez complaisants pour se prêter à certaines expériences ; ce sont des êtres qui entendent la plaisanterie. Soit, puisque les êtres vivants, quels qu'ils soient, sont regardés comme des compères, des mystificateurs, prenons des corps inertes, et rappelons ici, l'une des expériences, pour lesquelles l'Académie des sciences de Paris avait, en 1844, nommé une commission. Commission qui n'a jamais voulu s'assembler, ni se rendre à nos instances pour examiner les expériences que nous avions annoncées. Mais on le sait, c'est ainsi que les corps savants comprennent leur devoir.

Voici donc cette expérience, qui est aussi simple qu'elle est positive est vraie.

Prenez une longue aiguille en cuivre, suspendez-la horizontalement au milieu par un fil de cocon ou par un cheveu; renfermez-la hermétiquement sous un globe de verre, haut à peu près de 25 à 30 centimètres.

Puis, lorsqu'elle est immobile, magnétisez avec intensité en dirigeant votre action sur l'une des pointes; bientôt vous verrez l'aiguille se mettre insensiblement en mouvement, et soit à gauche, soit à droite, dans le sens que vous aurez agi, vous l'entraînerez, et vous obtiendrez une déviation de 10, 20, 30 degrés selon que vous aurez magnétisé plus fortement.

Ici vous ne pourrez pas donner pour cause, soit l'imagination, soit l'imitation, soit l'ébranlement nerveux; vous ne pourrez pas prétendre que ce soit votre volonté, qui agit sur l'aiguille; non, il faudra admettre le fluide vital comme force, comme cause.

Ne venez pas me dire, j'ai essayé et je n'ai rien produit, car je vous répondrai: essayez dix fois, vingt fois, cent fois, essayez jusqu'à ce que vous réussissiez, et je réponds que vous réussirez. Ce que j'ai fait, vous pouvez le faire, je ne suis pas un être à part. Tous mes élèves à Genève ont fait cette expérience, l'instrument n'est pas dispendieux, chacun peut en avoir un chez soi, on peut le faire soi-même. Un morceau de laiton, un fil de cocon ou un cheveu bien long, un bocal en verre, un morceau de papier sur lequel on tracè quelques lignes, et voilà l'instrument qui tranchera la question de la cause des effets magnétiques, qui prouvera le fluide vital.

Mais, pour réussir, il ne faut pas regarder si l'aiguille remue, il faut agir, il faut magnétiser avec force, avec conviction, avec passion, il faut y mettre une volonté de fer, il faut enfin *vouloir;* et chacun sait que vouloir c'est pouvoir.

M. Liébaud, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, demandait une expérience facile à constater pour tous, facile à renouveler par chacun. Nous lui offrons celle-ci, elle est simple, positive, exacte, et nous sommes certain que, s'il veut s'en occuper sérieusement, bientôt il sera aussi convaincu que nous du fluide vital.

Ch. LAFONTAINE.

Somnambulisme. Lucidité.

M. Alexandre Dumas, dans son journal *Dartagnan*, raconte le fait suivant :

« Je voulus savoir jusqu'à quel point Jane était accessible au fluide magnétique. Je pris un œillet dans un bouquet qu'on venait de m'apporter, je le magnétisai et le lui donnai à respirer.

« Elle s'endormit aussitôt.

« Dès qu'elle m'eut assuré qu'elle dormait profondément et qu'elle croyait bien être disposée à voir, je l'invitai à suivre sa sœur, sortant la veille au soir de la maison.

« Elle la suivit en effet jusqu'au coin du boulevard, mais arrivée là :

« — Attendez, me dit-elle, elle s'arrête pour parler à une de ses amies.

« — Comment s'appelle-t-elle? demandai-je.

« — Elle s'appelle Honorine.

« — Peux-tu entendre ce qu'elles se disent?

« — Je l'espère.

« — Écoute, alors.

« — Elle invite ma sœur à venir avec elle au Château-Rouge. Ma sœur lui dit qu'elle n'y a jamais été et résiste, mais Honorine insiste et l'entraîne.

« Ma pauvre sœur avait dit vrai : jamais elle n'était entrée dans une salle de bal. La musique, le bruit, les cris, tout ce mouvement, suivis d'un verre de punch, suffisent pour la griser. Je la vois dansant le galop avec un homme qu'elle ne connaît pas et qui est venu parler à Honorine. Puis, comme elle veut s'en aller, parce qu'il est minuit et qu'elle a peur que papa ne la gronde, Honorine l'invite à venir souper avec elle chez sa mère et promet qu'elle la ramènera à la maison. Ma sœur, qui ne sait plus ce qu'elle fait, cède à cette promesse. Je les vois sortir du Château-Rouge et entrer dans un mauvais petit hôtel garni du haut de la rue Rochechouart. Les deux hommes les suivent. L'un est l'amant d'Honorine et elle a promis de lui livrer ma sœur. Oh! la malheureuse, ce n'est pas vrai, ce n'est pas chez sa mère qu'elle demeure.....

« Et alors s'animant à la vue de ce tout ce qui se passait

et du danger que sa sœur courait, Jane eut une espèce d'attaque de nerfs, au fond de laquelle ma volonté seule l'empêcha de tomber.

« Je n'ai jamais vu sur la figure d'aucun artiste une pareille expression de désespoir et de dégoût. Cependant elle finit par se calmer.

« Stéphanie, c'est le nom de sa sœur, était parvenue à s'enfermer dans sa chambre, avait mis la clef en dedans, et son persécuteur promettait à travers la porte de la laisser tranquille si le lendemain elle s'engageait à dîner avec lui.

« Stéphanie, pour gagner du temps, promit tout ce qu'il voulut.

« Et maintenant que je sais où elle est, dit Jane, éveillez-moi, que je l'aille chercher.

« Auparavant, lui dis-je, et pour ne pas te tromper, regarde avec attention la maison, et retiens le numéro.

« Je ne puis voir le numéro, me dit-elle, il a été effacé avec intention. Mais si, à mon réveil, vous me répétez exactement les détails que je vais vous dire, je la reconnaîtrai.

« Et alors, elle me dépeignit la maison: à trois étages, percée de trois fenêtres sur la rue, au rez-de-chaussée; contre les vitres étaient exposées des photographies. Elle était à gauche, en montant, et vers le haut de la rue.

« Je la réveillai; je lui racontai tout, car, éveillée, elle ne se souvient absolument de rien de ce qu'elle a dit ou vu pendant son sommeil.

« Puis je lui donnai le signalement exact de la maison, lui offrant de l'y conduire.

« Mais elle me refusa obstinément.

« — Il y a deux hommes mêlés à tout cela, me dit-elle. Des Anglais, autant que j'ai pu le comprendre à leur baragouin; je ne veux pas que vous vous exposiez. Seule, je ne courrai aucun risque, on me respectera, et si on ne me respectait pas, je saurais me faire respecter. Dites-moi seulement où je pourrais vous retrouver, si j'avais besoin de vous.

« Je dînais rue Pigalle, 10, chez un de mes amis nommé Lagrave; je lui donnai son nom et son adresse; elle partit.

« Vers huit heures, on vint m'annoncer à table qu'une jeune fille me demandait au salon.

« C'était Jane. Elle était consignée à la porte de l'hôtel garni de la rue Rochechouart, où on avait refusé de la laisser entrer. Elle était alors allée chercher son frère, qui est militaire, et s'était présentée avec lui à l'hôtel.

« Cette fois, on lui avait répondu que les *deux dames* étaient sorties.

« Il s'agissait de savoir où elles étaient allées. Le père de Stéphanie, ignorant encore que sa fille n'était pas rentrée la nuit précédente, on pouvait tout lui cacher; mais si une seconde nuit se passait sans qu'elle rentrât, tout était perdu.

« Jane venait me prier de l'endormir, afin qu'elle pût voir où était sa sœur.

« Je m'excusai auprès de Lagrave et de ses convives, et je descendis chez M. Bénédict Révoil, qui demeure dans la même maison que Lagrave, et je l'y endormis.

« M. Révoil, fort incrédule au magnétisme, voulut suivre l'expérience.

« Il assista donc à ce qui va suivre.

« Une fois endormie, Jane me dit que sa sœur était chez une fille nommée Augusta, demeurant au quatrième étage de la maison 96 du boulevard Clichy.

« J'envoyai chercher une voiture, et, rencontrant un sergent de ville, je le priai de venir avec nous. Comme tous les sergents de ville me connaissent, celui-ci ne fit aucune difficulté.

« J'emmenai donc Jane endormie, et Révoil et le sergent de ville parfaitement éveillés.

« Révoil alla s'informer si mademoiselle Augusta demeurait bien au 96.

« Elle y demeurait; mais, vers les sept heures, elle était sortie avec deux de ses amies.

« Ces deux amies c'étaient évidemment Honorine et Stéphanie. On ne savait pas où elles étaient allées.

« Je le demandai à Jane, toujours endormie.

« — Elles ont été, me dit-elle, boire de la bière au café Coquet, où elles ont rencontré les deux Anglais qu'elles ont déjà vus hier.

« Nous étions à deux pas du café Coquet. M. Révoil descendit et alla aux informations.

« Mademoiselle Augusta était connue au café; elle y était venue, avec deux amies, à l'heure indiquée, et y avait rencontré les Anglais de la veille. Puis ils étaient partis tous ensemble pour aller dîner, mais on ne savait pas où.

« Cette fois, Jane refusa de donner de nouvelles indications. Le dîner avait lieu, disait-elle, dans le jardin d'un restaurant où il y avait beaucoup de monde. La réclamation ferait scandale. C'était ce qu'il fallait éviter.

« Le moyen? demandai-je?

« Nous étions en face du café Coquet.

« Attendons ici, en restant cachés, me dit-elle. Entre une et deux heures du matin, elles reviendront.

« Il était huit heures et demie du soir. C'était cinq heures à attendre.

« Je réveillai Jane, et je l'invitai à vaquer à ses affaires pendant ce temps-là, tandis que nous vaquerions aux nôtres, quitte à nous retrouver à minuit.

« De minuit à une heure, nous nous donnâmes rendez-vous chez Révoil. Qnant au sergent de ville, il promit de nous attendre en faisant son service sur le bouleverd.

« A minuit, nous étions chez Révoil.

« Le sergent de ville était à son poste. Nous nous assîmes sur un banc, dans l'ombre, assez éloigné du café Coquet pour voir ce qui s'y passait, sans qu'on pût nous découvrir.

« A une heure; le café ferma; mais Révoil me fit observer qu'une petite porte était restée ouverte, et que, par cette petite porte, on pouvait entrer dans le café.

« A une heure et demie précise, nous vîmes arriver trois femmes et deux hommes. Jane reconnut sa sœur dans l'une de ces deux femmes.

« Elle nous défendit alors positivement de nous mêler à ce qui allait se passer. Cela la regardait spécialement, nous dit-elle.

« En effet, elle suivit sa sœur, entra derrière elle, et, au bout de dix minutes, sortit avec elle.

« Les Anglais, car c'étaient en effet des Anglais, avaient voulu faire quelque résistance; mais du moment où Sté-

phanie avait appris que son père ignorait son escapade, elle s'était jetée dans les bras de sa sœur en criant:

« — Emmène-moi.

« A deux heures du matin, elle rentrait chez elle saine et sauve, et la famille était rassurée.

« Explique ces faits qui pourra, mon devoir d'historien est de les constater, et je les constate. »

La Société du Magnétisme de Paris.

Son passé, son présent, son avenir.

Que ceux qui n'ont pas vu fonctionner une petite société de province soient heureux!

Que ceux qui n'ont pas ressenti les mille et un ennuis d'être dirigé ou de diriger les autres, soient contents!

Une société, dans son principe, a toujours un noble but; la direction est bonne, l'esprit de chacun est conciliant et tous les membres font leur devoir; mais, vienne un remaniement dans le bureau, et vous voyez la discorde entrer par toutes les portes.

Pourquoi? . . c'est d'abord Monsieur un tel qui prêside et qui n'est pas l'homme de chacun; puis arrivent les petites jalousies dans les autres emplois, etc.

Le président est souvent aussi un homme de paille, qu'on place là *parce que ça fait bien*, parce qu'il est titré, maire, avocat ou médecin, décoré ou président de plusieurs cercles; qu'il est riche, et par conséquent, s'il est tout cela, il doit être indispensable au bonheur de la société.

C'est très-joli d'avoir tous les titres et toutes les gloires civiles et militaires à mettre en tête d'une liste, ça pose les membres, et, un peu de ces grandeurs semblent rejaillir sur les petites personnes bien obscures qui forment le fond de la dite société.

Je m'explique, dans toutes les sociétés, comme dans les ruches, il y a les travailleurs et les mangeurs; les hommes d'action et les inutiles.

Ces deux catégories d'hommes n'ont pas les mêmes

goûts, les uns sont là par amour et par conviction, les autres y sont parce qu'ils ont besoin d'être quelque chose, de se mettre en vue; en un mot, de se donner une excuse d'utilité à eux-mêmes et aux autres.

Les uns travaillent pour l'œuvre, les autres ergotent. Les uns font, les autres défont.

La plaie des sociétés est donc et sera toujours ces hommes sans emploi de leur temps, qui veulent faire partie d'une institution bien plus pour avoir un titre que pour le mériter.

Un président bien décoré et bien titré sera toujours un attrait pour l'honneur de la cause qu'on embrasse, mais il doit être avant tout l'homme de la chose créée, la prendre à cœur et la conduire d'une main ferme.

Pour cela, et à notre humble avis, il doit être l'âme de la société, dont chaque membre devra de toute nécessité être le rouage passif.

Il doit imprimer une direction, et tous, comme des moutons de Panurge (sans être tondus pour cela), doivent suivre le courant donné.

Une société, pour être vitale et utile, pour avancer et ne pas tomber, doit être organisée militairement; le chef doit avoir tous les pouvoirs en mains et toutes les mutations doivent être à son entière discrétion.

Sans cela, il y aura toujours tiraillement et confusion; toutes les sociétés-républiques tomberont, c'est ici, plus que partout ailleurs, que la monarchie est indispensable.

L'exemple de nos réunions magnétiques de Paris est là pour nous donner raison.

Dans le principe, chaque société a eu son élan progressif continu, jusqu'au jour où le tiraillement s'est mis de la partie; ce tiraillement date toujours du moment où des réformes ont eu lieu, soit dans le chef de la direction, soit dans le but proposé.

Il a fallu, pour reprendre un nouvel essor, reconstituer la société d'éléments nouveaux; c'est à coup d'hommes que l'œuvre s'est perpétuée, mais a-t-elle progressé? . . .

Les présidents se sont succédés, des titres nouveaux

sont venus baptiser l'enfant qui est resté petit garçon, cela, parce que tous ont voulu suivre la routine des prédécesseurs: un *bureau,* des *grades* et des *discussions.*

Foin de tout cela, créez solidement et vous aurez des résultats.

Fondez une société ayant pour but l'acclimatation du magnétisme dans toutes les classes, pratiquez! pratiquez sans cesse; ne vous occupez jamais de la théorie, pratiquez toujours, faites le bien, guérissez; mais pour Dieu! pas d'expériences démonstratives; car, le jour où vous voudrez démontrer, vous ne démontrerez que votre impuissance à expliquer.

La vie ne s'explique pas, elle se prouve par des actes, et quand un instrument pareil à la vie est en jeu, les actes doivent être utiles. Quand, en créant une société magnétique, vous aurez eu la propagation pratique pour but, entourez-vous de praticiens sérieux, qui viendront là avec des mains propres et le cœur pur; avec une haleine qui ne sent ni la pipe, ni l'alcool; créez la dignité dans la tenue et tous se feront respecter; n'allez pas au cabaret boire avec vos clients, et vous conserverez votre influence de suggestion.

Cette description de vices dans la tenue des membres du dernier dispensaire de Paris n'a rien d'exagéré, nous avons vu les membres à l'œuvre et nous avons prédit la chute de ce dispensaire.

Il y a trois ans, nous avons déposé sur le bureau un programme indispensable au succès de notre œuvre, on l'a rejeté comme tout ce qui n'émane pas de soi, on n'écoute pas la vérité quand elle part d'un *sujet*, et plus tard, quand on le regrette, il n'est plus temps.

Une réforme radicale était à opérer; les membres qui dirigeaient le bureau étaient trop confits, pour la plupart, de leurs fonctions; ce n'était que du haut de leur grandeur qu'ils daignaient vous encourager d'un air protecteur et blessant quand vous faisiez à leur goût; et, c'était avec insolence qu'ils vous blessaient pour peu que vous vous écartiez, non du devoir, mais seulement de leur ligne de conduite, et remarquez que cette ligne de conduite était personnelle; ce qui plaisait à l'un déplaisait à l'autre.

De petitesses en petitesses, ils ont fait le vide autour d'eux; chaque membre un peu sérieux s'est écarté, ne perdant rien et gagnant tout à ne plus être sociétaire; le bureau une fois maître de la place s'est fatigué de sa gloire stérile, il avait résisté à l'envahissement, mais il était seul à jouir de son triomphe.

Quand on est général et soldat tout à la fois, la bataille est perdue; la société est tombée faute de membres.

C'est une leçon de laquelle devrait profiter toute nouvelle fondation.

Voilà ce qu'est devenue la Société du Magnétisme de Paris; Monsieur le Baron du Potet l'avait faite grande dans le principe; aujourd'hui tombée, elle est composée de son bureau (encore n'est-il pas au complet); elle se réunit, quand les fonds le permettent, dans un obscur réduit, munie d'une chandelle pour toute lumière, au propre et au figuré, et là, elle discute pour savoir s'il ne faudrait pas supprimer cette chandelle et la remplacer par une veilleuse par mesure d'économie; c'est aujourd'hui le seul programme d'étude.

Ainsi finissent les belles choses mal dirigées.

A bon-entendeur réflexions.

GÉRARD.

Thérapeutique.

Névrose guérie par le magnétisme.

Mme X...., mariée à l'âge de vingt ans, et devenue mère deux ans après son mariage, avait toujours joui d'une santé excellente. Quatre ans après, sans cause apparente, ni appréciable, plusieurs accidents se présentèrent : c'était d'abord une pesanteur douloureuse dans la tête, sans qu'il y eut, cependant, ni migraine, ni névralgie; puis, de violents maux d'estomac qui lui donnaient un dégoût insurmontable pour la nourriture, puis des vomissements continus, rien ne passait, tout était rejeté avec des douleurs atroces.

Mme X.... devint d'une faiblesse extrême ; quand elle

essayait de faire quelques pas, elle éprouvait dans le bas-ventre et dans l'intérieur des cuisses des douleurs très-vives; les jambes fléchissaient. Rien n'était cependant dérangé dans l'intérieur; les bras étaient lourds, les doigts des mains se crispaient douloureusement et restaient un moment sans obéir à la volonté, comme dans la catalepsie. Il y avait une constipation que rien ne pouvait faire cesser.

La malade n'accusait aucune douleur dans l'épine dorsale; elle n'avait jamais eu de crises nerveuses, et le moral était bon.

Ces accidents s'étaient d'abord présentés séparément et à des temps éloignés; peu à peu ils s'étaient rapprochés; bientôt les uns et les autres avaient paru simultanément, ils étaient devenus l'état normal de Mme X.... et ne lui laissaient plus un moment de repos.

Mme X.... ne prenait plus de nourriture, et les médicaments, comme les boissons, étaient rejetés.

Tous les moyens médicaux avaient été employés; les sommités médicales de tous les pays avaient été consultées; on avait usé, abusé de tous les bains, de toutes les eaux, de tous les climats; pas un seul de tous ces moyens n'avaient apporté un peu de soulagement, ni donné un moment de répit à toutes les souffrances de la malade.

Chose bizarre! tout à coup, sans motif, il y avait un temps d'arrêt dans les souffrances; tout se calmait pendant quelques jours. Mme X.... en profitait pour prendre un peu de nourriture qui passait très-bien et sans souffrances aucunes, les forces étaient présentes; puis, tous les accidents reparaissaient et continuaient sans relâche pendant des mois.

Ce qu'il y avait encore d'extraordinaire pendant les jours de calme, c'était l'insomnie complète qui existait sans laisser une seule minute de sommeil pendant les nuits; et dès le lendemain du jour où Mme X.... dormait un peu, tous les accidents se représentaient avec leur cortége de souffrances.

Il y avait quatre ans que cet état déplorable durait; quand, enfin, un médecin pensa au magnétisme et engagea d'en essayer comme dernière ressource.

La première fois que je vis Mme X...., je fus tout sur-

pris; je m'attendais à trouver un squelette, point. Cette jeune femme, qui passait des mois sans manger, n'était pas aussi maigre qu'on aurait pu le croire; la nourriture qu'elle prenait pendant les quelques jours de calme semblait lui suffire pour plusieurs mois

Je la trouvai avec la tête très-lourde, les doigts se crispèrent plusieurs fois, et des vomissements eurent lieu pendant ma première visite. Vomissements effrayants par la violence et la continuité des efforts pour rendre à peine deux ou trois cuillerées d'eau.

Il y avait huit jours que les accidents avaient reparu, lorsque je magnétisai pour la première fois, et ils devaient, selon la marche ordinaire, durer au moins encore pendant deux mois.

Pendant les premiers jours que je magnétisai, il n'y eut aucun changement; si ce n'est que les doigts des mains se crispaient moins souvent. A la cinquième séance, je produisis une grande agitation qui continua jusqu'au lendemain, et qui fut plutôt une souffrance pour la malade.

A la sixième, pendant la magnétisation, il se déclara une crise nerveuse très-violente, qui effraya beaucoup la famille; car, comme je l'ai dit, Mme X.... n'avait jamais eu de crises nerveuses. Aussi on se demandait déjà si on ne suspendrait pas le magnétisme, pensant qu'il aggravait l'état de la malade, mais la nuit qui suivit cette crise, Mme X.... ne dormit pas; elle eut une insomnie comme lorsque le calme se présentait.

Quand j'arrivai le lendemain, Mme X.... n'avait pas encore vomi, mais elle avait la tête bien lourde, et elle se sentait bien faible.

Il n'y avait pas dix minutes que je la magnétisais, qu'elle se leva debout sur son lit, et qu'elle retomba dans des convulsions affreuses, jetant des cris, se tordant les membres et tout le corps.

J'eus, je l'avoue, un moment d'effroi; mais je redevins promptement maître de moi-même, et au lieu de chercher, comme la veille, à calmer cette crise, je laissai la malade se tordre, se rouler comme une couleuvre, évitant seulement qu'elle ne se blessât aux murs, aux parois du lit, mais ne faisant rien pour faire cesser les spasmes, les

mouvements convulsifs, les bonds, les soubresauts, les cris qui n'avaient rien d'humain. Une transpiration d'une odeur forte, âcre, fauve, ruisselait sur tout son corps comme si on la lui eût versé à pleins seaux.

Après deux longues heures de tortures, aussi douloureuses pour moi que pour la malade, car la famille était là haletante: une mère, une sœur, un mari, un père surtout, j'eus assez de force pour laisser glisser les reproches, les injures, même les offres encore plus offensantes des deux hommes, et les prières attendrissantes des deux femmes qui me suppliaient de faire cesser cette crise horrible.

Mais j'avais senti instinctivement que là était la guérison. Pourquoi? — comment? — je ne sais! — Mais la conviction était entrée en moi. — J'étais là impassible, les yeux fixés sur la malade, suivant tous ses mouvements, observant tout ce qui se passait en elle, cherchant à reconnaître quelle était la force communiquée à ce corps affaibli, ne comprenant pas qu'il pût résister à des secousses pareilles, et cependant, au risque de ma vie, je me serais opposé à toute tentative pour faire cesser cet état affreux.

Enfin tout mouvement s'arrêta. Il n'y eut plus là qu'un corps inerte qui avait l'apparence d'un cadavre; car la pauvre femme évanouie était livide, et il n'y avait pas une seule pulsation au cœur.

Je fis alors des insufflations, et bientôt je sentis le cœur; la vie revint, les yeux s'ouvrirent; je fis prendre une cuillerée d'eau magnétisée qui passa; puis, je mis une compresse d'eau magnétisée sur tout le corps, depuis la naissance du cou jusqu'au bas du ventre. Je jetai deux couvertures sur la malade, je passai une main sous les reins, je posai l'autre sur l'estomac, et je restai ainsi pendant deux heures, magnétisant avec force.

Malgré la compresse d'eau froide magnétisée, ou plutôt à cause de cette compresse, la transpiration continua, augmenta avec intensité.

La malade avait refermé les yeux et elle s'était endormie d'un sommeil réparateur, sa respiration était si calme, si douce, si naturelle que personne ne bougeait, craignant d'interrompre ce sommeil qu'on sentait un bienfait.

Le mari, le père debout, appuyés sur le dossier du lit, semblaient dévorer par leurs regards la belle dormeuse.

Je suis convaincu que tout ce qu'ils avaient de vie en eux passait dans leur chère malade, la ranimait, la fortifiait et me venait en aide. Les deux femmes étaient à genoux priant avec toute l'ardeur du cœur.

La malade se réveilla avec le sourire sur les lèvres, son visage exprimait le calme du bien-être. Son premier regard fut pour son père et son mari qui se trouvaient en face, puis ses yeux cherchèrent les deux autres êtres qui lui étaient si chers. Son premier mot fut — *je suis dans l'eau.* — En effet, tout était trempé, matelas, draps, couvertures, et même mes vêtements. Je lui fis donner un peu de vin de Bordeaux qu'elle trouva bon. On la changea de linge et de lit, — elle dit alors — *je suis brisée, mais je me sens tout autre* — et, en effet, une heure après, elle prenait un peu de nourriture qui passait bien.

De ce jour, l'estomac commença à fonctionner, les accidents diminuèrent de fréquence et d'intensité ; dix jours après une crise nerveuse se présenta, elle fut tout aussi violente, tout aussi horrible, et les résultats furent tout aussi favorables.

Pendant trois mois que dura le traitement, il y eut encore deux crises semblables qui eurent lieu dans le premier mois, mais après, tous les accidents disparurent, le calme revint et la santé devint florissante. Madame X... fut entièrement guérie sans jamais se ressentir de toutes les souffrances qu'elle avait éprouvées.

Le magnétisme calma, ranima et soutint la nature, au lieu de l'épuiser, comme faisaient tous les médicaments. C'était le système nerveux qui était malade. Ici comme dans tant de maladies, la médecine n'ayant rien, rien absolument, pour agir sur lui d'une manière favorable, empêchait la nature d'agir au lieu de l'aider et tuait la malade que le magnétisme parvint à guérir.

Ch. L.



Rhumatisme.

Il y a toutes sortes de rhumatismes : le rhumatisme articulaire aigu ; le rhumatisme musculaire ; le rhumatisme chronique des articulations avec altération plus ou moins compliquée des séreuses, des ligaments, des cartilages, des os, et, en même temps, avec ou sans altération de quantité ou de nature dans les liquides articulaires ; les rhumatismes chroniques des muscles, qui sont suivis de paralysie ; ceux de la peau, des tissus fibreux, qui donnent si souvent lieu à ces douleurs fugaces et quelquefois vives dont se plaignent ceux qui ont été souvent et longtemps exposés aux intempéries des saisons ; enfin les rhumatismes dont certaines personnes délicates sont immédiatement frappées, en quelque partie que ce soit, qui a été brusquement exposée à un contraste de température, à un courant d'air trop vif, à un repos trop absolu, après que l'exercice avait entretenu dans cette partie une activité locale subitement suspendue, il y a aussi les rhumatismes des organes intérieurs, tels que le cœur, la vessie, la matrice, ceux-ci sont les plus dangereux et tout aussi douloureux.

Nous avons eu dernièrement un rhumatisme du cœur à traiter ; les douleurs étaient violentes, aiguës, incisives, puis devenaient sourdes ; mais, en quelque sorte, elles étaient là toujours. Le moindre air trop vif respiré ou reçu sur le côté gauche amenait des crises qui duraient huit jours, quinze jours. Les fonctions du cœur se faisaient mal, et chaque pulsation était en quelque sorte un coup de bistouri qui le transperçait. Aussi le malade ne respirait qu'avec précaution pour éviter la douleur aiguë.

Après avoir magnétisé généralement, nous avons localisé l'action sur le cœur, par l'imposition de la main, puis par des insufflations chaudes ; la nuit, nous fîmes appliquer des compresses d'eau magnétisée sur le côté, et

nous fûmes assez heureux pour guérir promptement ce malade qui était resté longtemps entre les mains des médecins. Ch. L.

Paralysie.

Les paralysies sont souvent longues à traiter, et quelquefois même sans succès ; souvent aussi c'est le contraire, et nous avons vu des guérisons vraiment extraordinaires. Des malades qui, depuis bien des années, étaient condamnés à ne faire aucun usage d'un membre, malgré tous les soins qu'on leur avait donnés, et qui, magnétisés quelques jours, retrouvaient toute la souplesse, toute la force, toute l'agilité qu'ils avaient eu autrefois.

Ces cas sont moins rares qu'on ne le pense généralement ; mais on connaît si peu le magnétisme, quoique tout le monde en parle. Les incrédules, les croyants eux-mêmes, pour la plupart, ne le connaissent pas, et c'est souvent ce qui fait qu'on ne l'emploie pas. On s'attend à dormir, on ne voit le magnétisme que dans le somnambulisme, ce qui est une grande erreur.

Un jour que nous étions appelé près d'un homme paralysé depuis quelques années, qui ne remuait point le bras droit, nous ne pouvions pas le persuader que nous l'avions magnétisé quand, pendant une heure, nous lui avions pris les pouces et fait des passes.

Il voulait dormir et ne croyait au magnétisme que par le sommeil. Cependant, après huit jours de traitement, il sentait dans son bras une chaleur qui n'était pas ordinaire, et, un mois après, la vie et le mouvement étaient entièrement revenus. Mais tout en admettant sa guérison, il prétendait que nous avions employé d'autres moyens, et que jamais nous ne l'avions magnétisé. Nous n'avons jamais pu le dissuader ; heureusement pour lui qu'il était guéri et guéri par le magnétisme seul.

Ch. LAFONTAINE.

Association magnétique.

On lit dans un journal que plusieurs personnes se sont associées pour faire sauter la banque des jeux d'Allemagne ; ce sont, dit-on, quatre capitalistes, deux magnétiseurs et deux somnambules.

Il y a déjà longtemps que des essais de cette sorte ont eu lieu, et ont toujours échoué ; nous pouvons prédire, sans être somnambule lucide, que les huit associés perdront leur temps et leur argent, et nous ne les plaindrons pas ; car c'est toujours avec regret, nous dirons même avec dégoût, que nous voyons compromettre ainsi et avilir le magnétisme.

Si l'on veut qu'un jour le magnétisme prenne dans les sciences la place auquel il a droit, il faut d'abord, que ceux qui se disent magnétiseurs le respectent, et qu'ils se respectent eux-mêmes.

Ce n'est point l'opposition des incrédules qui entrave la marche ascendante du magnétisme — non — ce sont ces faux partisans, qui, sous le nom de professeur, de magnétiseur, le traîne dans la boue ; aussi nous les renions pour magnétiseurs, ils en volent le nom.

Ch. Lafontaine.

Inconséquence.

New-York, 15 mai.

Dans un meeting qui vient d'avoir lieu à Hartford (Connecticut), l'un des Etats de la puritaine Nouvelle-Angleterre, patrie de l'auteur de l'*Oncle Tom*, radicaux et conservateurs ont été une fois d'accord en leur vie. Devinez à propos de quoi? Pour décider qu'au nom de la volonté populaire, ils s'opposent à l'admission et au mélange des enfants de couleur dans les écoles de blancs, et cela non-seulement parce que leur race est ignorante et inférieure, mais aussi parce qu'elle est *noire !*

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 8. Août 1868. 8e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — LE MAGNÉTISME, par Ch. Lafontaine. — MÉDECINE ET MÉDECINS, jugés par eux-mêmes, par le Docteur *Frappart*. — APPARITION D'UN ESPRIT, par M. *Ch. Pereyra*. — LE REVENANT, par Ch. Lafontaine. — L'HISTOIRE D'UN SPIRITUALISTE, par M. *F.-L. Clavairoz*. — BIBLIOGRAPHIE. — Bienfaits du somnambulisme, — un noyé retrouvé — un crime et un vol découverts — Il Magnetologo, journal, — Départ d'un bouquet, par M. Jules Forest, — La mode d'aller à la campagne et aux eaux, — Nouveau bienfait de l'électricité, — Plus de crétins, plus d'avortons, plus de cancres, — Déviation de l'aiguille aimantée sur les navires en fer, — Une nouvelle Brinvilliers, — Lettre à M. le Président de la Société de magnétisme de Paris, par Ch. Lafontaine. — Avis aux spirites.

Le Magnétisme

La faculté, la puissance magnétique, cette action par laquelle l'homme peut agir sur son semblable, modifier plus ou moins toute la nature vivante, et même aussi la matière brute, cette faculté, dis-je, est aussi ancienne que l'homme, puisqu'elle est le résultat de sa nature morale et physique. Ce n'est point une faculté qui puisse être attribuée exclusivement à l'âme ou au corps : C'est une FACULTÉ DE L'HOMME.

Les causes diverses énoncées par les uns et par les autres donnent souvent lieu à des discussions qui n'éclairent point la question, et qui, au contraire, ne font que l'embrouiller sans convaincre les parties adverses.

Personne ne pourra m'enlever à moi, la conviction que l'action magnétique s'exerce d'abord par un mouvement de la volonté propre à l'âme ; que le cerveau, sous cette influence morale, est excité et lance le fluide magnétique qu'il élabore ; et que cet agent subtil parcourant tous les

filets nerveux du corps du magnétiseur, en franchit les limites, et envahit le corps sur lequel il est dirigé.

L'action magnétique a pour résultat d'apporter chez le magnétisé un changement dans la circulation, dans l'énervation, dans la calorification, et par conséquent dans une ou plusieurs des fonctions qui en dépendent. Un de ses principaux effets est le soulagement ou la guérison soit momentanée, soit durable, des maladies contre lesquelles on la dirige avec plus ou moins de persistance, d'habileté.

Dans presque tous les cas, nous verrons cette même cause, l'*action magnétique*, produire les mêmes effets.

Un grand nombre des phénomènes que l'on observe dans l'étude du magnétisme animal et du somnambulisme magnétique, ne nous font chercher diverses causes que parce que nous n'assemblons pas avec assez de soin ce que nous connaissons de l'homme et de sa nature, et que, dans son état ordinaire, l'homme est peu étudié, peu connu.

L'habitude que nous avons de le voir, et dans la veille et dans le sommeil, et au milieu d'abstractions qui diminuent ses facultés au profit de certaines autres; d'infirmités qui attaquent ou suppriment certains sens pour en rendre d'autres plus actifs et plus délicats; d'affections physiques ou morales qui exaltent tout à coup ses facultés, les centuplent quelquefois, et souvent même en font paraître d'autres dans tout leur éclat que nous ne remarquions pas ou que nous n'avions que faiblement soupçonnées; l'habitude, dis-je, nous fait voir cela sans trop nous étonner, et pourtant nous ne comprenons pas plus tout cela que ce que nous rejetons avec dédain comme incompréhensible, ou que nous qualifions si légèrement d'une manière odieuse.

Les rêves, les songes, différents genres de folies, ne fournissent-ils pas bien des faits inexplicables? N'y a-t-il pas dans l'état de veille, pour certaines personnes au moins, de ces pressentiments qui ne les trompent pas, de ces coups d'œil d'ensemble qui leur font pénétrer d'un regard la pensée, l'état moral de la personne qu'elles fixent, alors même qu'un autre ne saurait rien démêler dans des

traits qui lui paraîtraient alors insignifiants et immobiles? Nous le savons, il est des esprits forts qui rejettent tout cela et qui sourient de dédain quand on leur parle de l'influence d'un corps animé sur un autre corps animé; quand on dit qu'il serait curieux d'étudier et de connaître le principe des sympathies et des antipathies; l'action, soit interne, soit externe, de ce que l'on appelle les esprits animaux, le fluide vital, l'électro-nerveux, le magnétisme humain.

Ces hommes dédaigneux voudraient faire croire qu'ils connaissent bien la plus grande des puissances chez l'homme, *la puissance de la volonté;* le plus profond des mystères de la nature humaine, *la nature de l'âme* et sa manière d'agir sur notre propre organisation et sur les sens de nos semblables dans les relations ordinaires de la vie.

Mais arrêtons-nous ici, nous ne voulons point discuter, nous donnerons prochainement notre opinion.

Ch. LAFONTAINE.

Médecine et Médecins

Jugés par eux-mêmes

Nous attaquons parfois la médecine officielle qui, depuis deux mille ans, a le privilége d'exploiter, d'escompter la vie de l'homme; nous l'attaquons, parce que les médecins ne veulent pas sortir des errements dans lesquels ils tournent depuis des siècles; nous les attaquons parce qu'ils se refusent par intérêt, par amour-propre, à reconnaître une vérité: le magnétisme, qu'ils repoussent de toutes leurs forces. Mais nous ne sommes pas les seuls à combattre leurs médicaments plus pernicieux qu'utiles, qui dévorent et détruisent les germes mêmes de la vie. Toutes ces médecines noires qui, par la multiplicité des poisons dont elles sont composées, font le bonheur des pharmaciens et le désespoir des pauvres malades qui, forcés de les avaler, sentent aussitôt en eux les ravages qu'elles produisent dans leur organisme. Non, nous ne sommes pas les seuls, et voici, par exemple, ce que dit à

ce sujet un *médecin*, le docteur Frappart, homme d'esprit et de science (lettre 26me sur le magnétisme, par le docteur Frappart, 1839, pages 141, etc).

. . . .

« Pour expliquer l'opinion passablement irrespec-
« tueuse que j'ai émise à ce sujet (de la médecine enseignée
« dans les écoles), je dirai que tous les vingt ans au plus
« la même école change de système; que, parfois, il y a
« deux ou trois systèmes dans la même école ; bref, que
« parmi les médecins sortis d'une même école et ayant le
« même système, il n'y en a pas quatre qui puissent
« s'entendre au lit du malade. Tels sont les faits; l'his-
« toire médicale et les malades sont là pour en témoi-
« gner. — Or, si la science sert à nous diriger dans la
« pratique, qu'est-ce qu'une science qui pousse chacun
« de ses adeptes dans des routes diverses et souvent oppo-
« sées! Cependant, je veux bien admettre que, parmi tou-
« tes les doctrines médicales il s'en trouve une réellement
« bonne; eh bien! comment la reconnaître? pour cela
« sera-t-il nécessaire de les étudier toutes et de toutes les
« expérimenter? Mais dix existences d'hommes supérieurs
« ajoutées les unes aux autres ne suffiraient pas à ce tra-
« vail d'Hercule; ensuite, personne ne consentirait à
« l'entreprendre, car il en est d'une croyance médicale
« comme d'une croyance religieuse; c'est celle qui nous
« tombe la première sous la main que nous adoptons,
« que nous croyons, que nous défendons, que nous pro-
« pageons, que nous confondons avec une certitude, et
« qui nous rend intolérants à l'égard de toute autre
« croyance.

« Après avoir reconnu qu'à la rigueur il peut exister
« une bonne doctrine médicale, supposons maintenant
« que cette doctrine soit, par impossible, universellement
« consentie; mais alors la difficulté ne sera qu'amoindrie
« et reculée d'un pas, ou il faudra supposer également
« que tous les praticiens peuvent devenir habiles, suppo-
« sition absurde! par le motif péremptoire que les nom-
« breuses conditions qui constituent le médecin digne de
« ce titre sont à peu près impossibles à rencontrer dans
« la même tête, et que, par conséquent, la plupart de nos

« docteurs, j'ose dire *presque tous*, sont condamnés par
« leur organisation et leur éducation, sans compter les
« *circonstances*, à une déplorable...., bien déplorable mé-
« diocrité. Ceci est fâcheux pour notre pauvre espèce,
« mais ceci est vrai, et le moindre effort de logique suf-
« firait pour le démontrer. — Heureusement pour l'a-
« mour-propre des uns et la sécurité des autres, que
« chaque médecin croit tenir la bonne doctrine, et que
« chaque malade croit avoir un bon médecin. — *Tout*
« *est pour le mieux dans ce meilleur des mondes.* »

Si les médecins eux-mêmes reconnaissent combien la médecine est problématique, combien elle est diverse et impuissante, et combien les hommes qui l'exercent sont peu aptes, peu capables à conjurer les maux qui accablent notre pauvre humanité ; s'il est constaté que les médicaments employés sont plus nuisibles qu'utiles? Nous avons raison de les combattre. Ch. LAFONTAINE.

Apparition d'un Esprit (1)

Sans parler des différentes apparitions qui ont eu lieu dans l'antiquité et que nous trouvons consignées dans l'histoire, les temps modernes nous en offrent une foule d'exemples parmi lesquels il y en a qu'on ne saurait réfuter tant ils sont accompagnés de preuves incontestables ; et maintenant que le spiritisme commence à pénétrer dans toutes les classes de la société ; qu'on ne le regarde plus comme une chimère ; que des hommes sérieux s'en occupent ; maintenant enfin que des manifestations de tout genre viennent convaincre les plus incrédules, les apparitions ne manqueront pas non plus, et ce sera particulièrement à elles que nous devrons le triomphe de notre cause ; cause qui deviendra naturellement un jour celle de l'humanité tout entière.

Ainsi le spiritisme sera la source vive à laquelle tous les hommes viendront s'abreuver ; source qui aura la vertu de les régénérer complétement en leur prouvant d'une

(1) Plusieurs faits de ce genre sont parvenus à notre connaissance ; mais nous n'en publierons que deux, vu que les autres ne nous paraissent pas assez authentiques.

manière irréfragable que si le corps périt, l'esprit est indestructible, et qu'il va se purifiant sans cesse afin d'arriver tôt ou tard à jouir immanquablement de la béatitude céleste.

Quant à nous qui nous estimons fort heureux de pouvoir apporter une pierre à l'édifice qui s'élève lentement, il est vrai, mais solidement, nous ne laisserons échapper aucune occasion de le consolider de plus en plus; c'est dans ce but que nous publions le fait suivant, et que nous en publierons un autre plus étonnant encore dans le numéro prochain. Le premier a eu lieu à Varsovie, et le second dans une province de la Pologne.

Ce qui est assez remarquable dans le premier cas, c'est que le héros de l'histoire qui aurait dû cacher ce qui lui est arrivé, en a fait au contraire l'aveu public, poussé, comme il le disait lui-même, par une force irrésistible, et pour soulager sa conscience.

Voici le fait:

Une dame, en mourant, charge son neveu de payer une assez forte somme qu'elle devait à une de ses amies. Le neveu reçoit la dite somme des mains de sa tante et lui promet de faire ce qu'elle lui enjoint. Cependant quelques mois se passent et la dette n'est pas acquittée.

Un jour que le dit neveu se trouvait en nombreuse compagnie et qu'il se livrait à son humeur folâtre, ses traits s'altèrent subitement, il pâlit, chancelle et tombe presque évanoui dans un fauteuil. On s'empresse de le ranimer, et dès qu'on y est parvenu on se retire, car il veut être seul.

Que s'était-il passé en lui et d'où provenait son évanouissement?

Sa tante lui était apparue et l'avait menacé du doigt!

Cependant il oublia bientôt cette apparition et le devoir sacré qu'il avait à remplir.

A quelque temps de là, il entre dans un magasin, y fait d'assez grandes emplettes, et au moment où il allait solder le compte qu'on lui présente, sa tante lui apparaît de nouveau et lui lance un regard foudroyant. Il est atterré; mais il revient bientôt à lui, paie et se retire très-tranquillement.

Trois mois se passent, et il est sûr que sa tante ne reparaîtra plus. Il n'était toutefois pas sans remords, et de temps en temps une bonne inspiration lui venait ; mais, hélas? elle était bientôt étouffée.

Enfin, comme il se promenait un jour seul à la campagne, sa tante lui apparaît encore en lui faisant de sanglants reproches. La voix de sa tante l'impressionna tellement qu'il se jeta à genoux, demanda pardon et fit une promesse solennelle que, cette fois, il ne tarda plus à tenir.

Quoique, dans cette apparition, il n'y ait pas même l'ombre d'un doute, cependant nous admettons avec nos adversaires qu'on peut, à la rigueur, la regarder comme une hallucination due à une forte surexcitation du système nerveux provenant d'une conscience bourrelée ; mais nous ne croyons pas qu'on puisse expliquer de même le fait que nous relaterons le mois prochain, fait qui ne pourrait être qu'inventé à plaisir s'il n'était incontestable.

CH. PEREYRA.

Le Revenant

Où diable peut-on voir, dans ce qui précède, une apparition, un *revenant?* Car enfin il faut appeler les choses par leur nom. C'est aux revenants, c'est aux contes de nos nourrices qu'on veut nous ramener.

C'est, dit-on, l'*esprit* de cette bonne tante qui vient se montrer trois fois pour reprocher à ce neveu d'avoir gardé pour lui l'argent qu'elle lui avait remis pour un autre.

Non, nous ne voyons point là d'esprit, mais la conscience du neveu, — celui-ci a commis un acte d'indélicatesse qui lui pèse, il n'est pas entièrement fripon, il a parfois des remords ; sa conscience parle, son imagination travaille, la superstition de son enfance domine son caractère faible, la frayeur s'empare de son esprit, et il se croit poursuivi par le fantôme de sa tante. C'est ainsi qu'avec une imagination ardente et une conscience timorée, on peuple d'*esprits* les airs et les nuits.

Ch. LAFONTAINE.



L'histoire d'un spiritualiste

J'arrivai au commencement de 1858 à la Havane, et j'y logeai chez la comtesse de Gaalon. Trois jours avant mon départ, elle me demanda si j'avais jamais vu tourner une table, et sur ma réponse négative, on m'alla chercher un lavabo à trois pieds. Nous imposâmes les mains, et peu de minutes après je sentis que le pied du lavabo se soulevait. Je pensai que ce pouvait être un effet de bascule dû à la pesanteur des mains de ma partenaire, et j'appuyai vigoureusement pour faire contre-poids. L'effet se continua malgré mon effort, et je fus stupéfait en entendant la table épeler le prénom d'abord, puis le nom de mon père. La conversation s'engagea, et mon étonnement augmenta en voyant la table formuler des demandes et des réponses en analogie si parfaite avec le caractère de mon père, qu'il n'eût pas parlé autrement s'il eût encore été vivant.

Le lendemain ce fut la fille de Mme de Gaalon, enfant de huit à neuf ans, qui opéra avec moi. Térésa était plus médium encore que sa mère, et je pus constater à mon aise la puissance qui se manifestait sous sa main, et que ma force ne pouvait contre-balancer. Il vint un esprit. — Qui es-tu? — un homme? — Non. — Une femme? — Non. — Et alors? — Un enfant! Et le nom épelé me révéla l'apparition d'une sœur qui était morte à l'âge de trois ou quatre ans, alors que je n'en avais moi-même que sept ou huit, c'est-à-dire plus de cinquante ans auparavant. Certes, je ne pensais nullement à cette enfant que j'avais à peine connue et qui tenait si peu de place dans mes souvenirs. Je continuai mes questions, mais elle ne put y répondre, alléguant son jeune âge : je lui demandai si elle pouvait aller chercher l'esprit de ma mère, ce qu'elle promit de faire à l'instant, et en effet, quelques minutes après, le pied se leva brusquement et épela le prénom de ma mère.

Alors commença une conversation curieuse, ma mère me parlant de choses intimes que je pouvais seul connaître, et faisant des demandes et des réponses non-seule-

ment remarquables par leur précision, mais par le cachet du caractère de ma mère.

Cette double séance me bouleversa.

Une telle émotion paraîtra peut-être puérile à ceux qui sont familiers avec ce genre de phénomènes, et probablement elle semblera absurde à ceux qui les nient; mais toutes mes idées se trouvaient confondues.

Mon hôtesse n'avait aucun intérêt à faire de moi un prosélyte; sa fille encore moins. Elles n'agissaient que par complaisance, pour satisfaire ma curiosité. Ni l'une ni l'autre ne connaissaient ma famille et n'avaient rien compris aux phrases parfaitement claires pour moi, de la conversation de mon père et de ma mère. J'avais résisté à la force qui soulevait le pied de la table par un effort bien supérieur à l'action que Térésa eût pu y mettre si elle eût joué la comédie. J'avais donc le pressentiment d'une puissance agissant en dehors de Térésa et de moi. Et cette puissance devait être intelligente, puisqu'elle répondait et posait des questions.

Quel pouvait être un pareil phénomène?

Je suis chercheur et analyste : l'inconnu m'attire invinciblement, de même que la solution du premier pourquoi ne me satisfait jamais, et je ne m'arrête qu'aux limites extrêmes de ma compréhension. Mais aussi, je suis magnétiseur depuis trente-cinq ans, et j'y ai gagné une ténacité de volonté et une force de concentration qui préviennent le découragement.

Je résolus d'avoir raison de ce problème irritant qui renversait mes idées habituelles et m'entre-bâillait la porte de l'infini. Je devais pour cela ne m'en rapporter qu'à ma propre expérimentation, au témoignage de mes sens, en tirer les inductions qui me sembleraient relativement vraies, sous la condition — qui est la règle de toutes mes croyances — de n'admettre jamais comme définitive aucune solution, me réservant toujours l'adoption d'une lumière supérieure si elle venait à m'apparaître.

Ce fut dans ces dispositions qu'arrivé à Tampico, je commençai à magnétiser un léger guéridon. Chaque jour, pendant trois mois, dans la solitude et la concentration d'esprit, la personne avec qui j'opérais et moi, nous tîn-

mes une demi-heure les mains sur le guéridon. Certes, notre volonté était forte et notre désir immense. Cependant nous n'aboutissions qu'à un insuccès. Nous persévérâmes néanmoins, et trois mois après notre premier essai, le pied du guéridon se leva lentement et épela le nom de ma mère. Nous procédâmes alors à l'examen consciencieuse de la force qui se révélait, et comme nous voulions avant tout ne pas être dupes de nous-mêmes, nous essayâmes tantôt de peser ensemble de différentes manières sur le guéridon, pour l'empêcher de se mouvoir, tantôt de n'y poser que l'extrémité de nos doigts, afin de nous convaincre que le mouvement ne venait pas de nous. Bientôt, d'ailleurs, des soubre sauts, des bonds forcenés, subits, impétueux, irrésistibles, nous prouvèrent qu'il se passait quelque chose en dehors de notre volonté et même en opposition avec elle. Nous ne pouvions plus douter ni d'une force agissante, ni de l'indépendance qui semblait le caractère propre de cette force.

Mais, cette force, quelle était sa nature?

Était-ce du magnétisme, de l'électricité, un dégagement de fluide dans des conditions non encore entrevues? Nous ne nous arrêtions pas aux puérilités qui faisaient considérer ces phénomènes comme le résultat d'une imagination surmenée ou de mouvements inconscients. Ce sont des objections enfantines que la moindre observation sérieuse met à néant.

Nous fîmes venir les livres déjà publiés sur ces matières : *La Revue spiritualiste de la Nouvelle-Orléans*, rédigée par un homme de bien, le regretté M. Barthet; la *Revue spiritualiste de Paris*, à la tête de laquelle se trouve un autre homme consciencieux et profondément érudit, M. Pdiérar, — seul recueil vraiment scientifique à recommander à tous les chercheurs de la vérité; tous les livres de M. Allan Kardec, qui est devenu le chef accepté d'un nombre considérable d'adeptes et le créateur du nom de *spiritisme*.

Nous lûmes avec avidité, avec étonnement et avec doute. Nous y vîmes que les diverses écoles, — l'américaine qui n'admet pas les existences successives et s'intitule *spiritualiste*, — et la française qui pose la réincarnation

comme dogme principal et pour ainsi dire absolu, et s'appelle *spirite*, que ces deux grandes fractions d'une même pensée originelle attribuaient tous les phénomènes dont nous avions constaté les prolégomènes, à l'intervention des esprits, c'est-à-dire de l'âme de ceux qui ont vécu sur la terre à l'état visible, et qui continuent à l'habiter dans des conditions particulières qui leur donnent une action sur la matière.

« Parlez-leur, ils vous répondront ! » disait M. Kardec, et certes ce cri allait droit aux cœurs aimants et devait faire vibrer toutes les douleurs qu'enfante la mort sur la terre. Était-ce une utopie, l'illusion d'un esprit enthousiaste, y avait-il une révélation de l'avenir, n'était-ce point plutôt la poursuite d'une chimère désirée?

La recherche d'un pareil problème était bien faite pour exciter un esprit avide comme le mien, et je m'y livrai avec ardeur. Dès les premiers pas je fus frappé des contradictions, des hypothèses hasardées, des impossibilités de toute sorte présentées comme des réalités, dont pullulaient les dictées médianimiques.

Mais n'anticipons pas sur la marche et le développement de mes convictions. J'avais commencé par acquérir la preuve irréfragable d'un mouvement agitant le guéridon, — sans ma volonté et contre ma volonté. La table prenait quelquefois des allures tellement bondissantes que je déployais en vain toute ma force pour la maîtriser, et comme ma partenaire agissait dans le même sens, qu'elle était unie par la même pensée, et que, chez elle, le sentiment du doute était si fort que la répétition des mêmes effets ne pouvait même pas la convaincre, il était clair qu'il y avait là une force latente qui se dégageait sous l'imposition de nos mains.

Mais au moment des chocs les plus furieux, il nous suffisait de lever les mains pour que tout mouvement cessât. Était-ce donc un effet purement fluidique? Le magnétisme montre le phénomène de l'attraction. De même que Newton a découvert la loi centripète; n'existe-t-il pas une loi centrifuge qui se manifeste dans des conditions encore inconnues, et qui serait la cause de l'oscension des tables et des corps vivants?

Ces doutes devaient se présenter à nos esprits au début de nos expériences, et nous les caressions comme une sauvegarde contre la possibilité d'un entraînement ou d'une illusion. En effet, le nom de ma mère, épelé par la table, était dans ma pensée. Ne pouvions-nous pas avoir appuyé inconsciemment et arrêté la table précisément sur la lettre désirée? Ce n'était qu'en observant mieux que nous pouvions nous convaincre et toujours seul à seul, cherchant la vérité avec une impatience contenue, nous continuâmes.

Des phénomènes nouveaux se produisaient. Des noms complétement inconnus furent frappés par la table; d'autres ayant appartenu à des êtres aimés vinrent remuer nos cœurs par le souvenir. Ce qu'il y avait d'étrange, c'est que les mouvements de la table retraçaient fidèlement le caractère de la personne qui était censée se servir de l'instrument, si bien que, sans paroles, par la seule oscillation, la table nous révélait si l'esprit demandait des prières, s'il était heureux, s'il était inconnu ou ami. Nous fîmes pendant six mois ces expériences comparatives, et nous pûmes acquérir une dextérité de compréhension parfaitement compatible avec l'examen sérieux auquel nous nous livrions.

Un fait singulier vint corroborer les croyances qui commençaient à se former en nous. La table nous conta une histoire fort compliquée, concernant des personnes de notre intimité qui vivaient à deux mille lieues de nous. Les noms, les lieux, les détails, l'analyse des caractères, tout était scrupuleusement exact. Les événements, pleins d'une émotion croissante, allaient jusqu'à pouvoir influer sensiblement sur notre avenir. Chaque jour la table développait le même thème, et les esprits confirmaient ces récits. Nous attendions avec anxiété l'arrivée du courrier qui devait confirmer ou anéantir ces révélations.

Il vint enfin. Pas un mot n'était vrai dans cette mystification qui avait duré trois mois. On nous avait cónté un pur roman, et pour mieux nous tromper, on avait pris pour héros nos parents et nos amis, et nous étions nous-mêmes personnellement intéressés à la conclusion de cette fantasmagorie.

Mais qui était le mystificateur?

Quand les noms de mon père et de ma mère étaient venus sous le pied de la table, et que leur conversation avait répondu à des souvenirs intimes, j'avais songé à une transmission de pensée. Certes, il était difficile d'admettre que la table se fût changée en somnambule, mais était il impossible qu'elle fût un conducteur, et que, par un effet inconnu du magnétisme, l'un de nous eût reçu un effluve inconscient et eût influé sur le mouvement imprimé au guéridon? Quelque hasardée que fût cette hypothèse, elle prêtait au doute.

Mais ce roman? Mais ces amis, ces parents, qui continuaient à deux mille lieues leur vie ordinaire, sans se douter du rôle qu'on leur imputait, et dont les habitudes, les caractères, formaient une histoire rationnelle ayant son développement logique, nous passionnant par l'intérêt d'événements importants pour nous, et dont tous les détails nous étaient présentés avec une si minutieuse exactitude dans ce que nous connaissions, que nous ne savions plus que croire pour ce que nous ignorions? Pouvions-nous de bonne foi attribuer à notre imagination une invention dont nous étions les premières dupes? Quelle force de nous-mêmes pouvait être engagée dans cette manifestation?

Il fallait bien reconnaître que ce roman avait été conçu et publié en dehors de nous, que nous étions de simples auditeurs, palpitant de curiosité dans l'attente des événements qu'un auteur invisible déroulait devant nous.

Il y avait donc un auteur, un agent, une force, et comme la table n'est qu'un instrument semblable à la plume qui traduit en ce moment ma pensée, il y avait donc un être intelligent agissant invisiblement en dehors de nous.

Bien plus, ce romancier n'avait pas tout inventé. Les noms, les caractères des personnages, leurs habitudes, le lieu de leur demeure, étaient peints avec la précision que donne une connaissance parfaite. Qui avait pu les révéler à l'invisible? Ou bien il lisait dans le réservoir de nos souvenirs, et y avait puisé les éléments de sa fiction, ou bien il se transportait auprès de ceux qu'il mettait en scène, et observait ce qu'il avait à décrire. L'une ou l'autre de ces

facultés dénotait une des puissances de l'âme que nous connaissions déjà pour les avoir vues se produire chez les somnambules, mais actuellement de quelle source émanaient-elles?

Nous fûmes donc amenés à constater, d'abord : qu'une force indépendante de notre volonté agissait sur le guéridon; ensuite que cette force était intelligente et se manifestait avec toutes les apparences d'un être humain, présent, mais invisible.

Nous continuâmes nos expériences qui, toutes vinrent corroborer la double hypothèse que nos sens et notre raison nous conviaient à admettre — au moins provisoirement — comme une vérité. La table répondait en toutes les langues, révélait le nom caché dans la pensée, présentait le phénomène d'esprits venant sans être appelés, pour donner aux assistants des conseils ou des paroles d'affection, prédisant quelquefois l'avenir, jouissant d'une indépendance absolue et retraçant toutes les allures des vivants.

Un jour, un Mexicain demande à la consulter. Le jeune homme n'était en communication ni avec la table ni avec nous. C'est sa mère dont le nom est épelé, et qui lui donne des avis pleins d'une tendre sagesse qui le firent fondre en larmes tant ils venaient à propos. Il nous conta alors qu'étant à la campagne avec sa mère, il crut la voir une nuit, debout, au pied de son lit. Effrayé, il se lève; l'apparition s'était évanouie, la porte était hermétiquement fermée au dedans; il se dirige néanmoins vers l'appartement de sa mère qu'il trouve couchée tranquillement. Il revient chez lui, mais à peine est-il au lit que la même forme reparaît, cette fois à son chevet, qu'elle se penche sur lui, et il entend distinctement ces mots : Manuel, je me meurs! Épouvanté, il se relève, retrouve la porte close et retourne auprès de sa mère qui le gronde de venir ainsi troubler son sommeil, et le renvoie doucement. Le lendemain, après déjeuner, il veut aller à la pêche : sa mére le supplie de rester auprès d'elle; comme cette demande contrariait un désir sans paraître l'appuyer sur aucun motif, il n'y consent qu'avec peine. Quelques minutes plus tard, sa mère se lève droite, fait quelques pas

en avant et tombe dans les bras de son fils, en s'écriant : Manuel, je me meurs! — Elle était morte.

On se figure l'émotion de ce jeune homme que nous voions pour la première fois, et auquel la table, sous le nom de sa mère, donnait des conseils intimes dont lui seul comprenait la portée et qui allaient droit au but! Nous étions les agents passifs ; l'échange d'idées se faisait par des questions adressées mentalement par D. Manuel, auxquelles répondait la table à laquelle nous étions seuls assis. Cette conversation n'avait pour nous aucun sens. Il n'est donc pas possible d'admettre que notre imagination fût en jeu, pas plus que l'action de l'imagination de D. Manuel sur la table avec laquelle il n'était point en contact, pas plus qu'avec nous. Où se trouvait l'interlocuteur? Il devait être quelque part, bien qu'invisible.

Je veux être sobre de citations et ne les fais qu'autant qu'elles peuvent amener quelque clarté dans mes appréciations. Cent fois nous avons eu la preuve de la communication directe de l'un de nous avec l'être invisible qui se servait de la table comme de moyen de manifestation. Je relaterai un seul fait entre tous ceux que je tiens à la disposition des lecteurs qui désireraient une nomenclature.

Mon salon, comme partout sous le tropique, était extrêmement vaste. Chaque soir une vingtaine de personnes s'y réunissaient avec cette entière liberté qui fait le charme des sociétés créoles. Les uns lisaient, d'autres jouaient aux cartes, se mettaient au piano, chacun suivant son penchant. Un soir, deux jeunes Allemands s'étaient blottis dans un angle extrême pour y consulter la table, et depuis un moment le dialogue allait grand train, en allemand bien entendu. Personne ne s'occupait d'eux, cette distraction ayant lieu, au gré de chacun, tous les jours. Tout d'un coup une dame qui causait au milieu d'un cercle nombreux formé autour d'elle vers le centre du salon, a l'idée de poser une question à la table dont elle était séparée par les allants et venants et, mentalement, tout en continuant la conversation avec son entourage, elle s'adresse à l'invisible. La table interrompt aussitôt la phrase commencée en allemand et la termine en

français par quelque chose d'inintelligible pour les deux Germains, mais parfaitement compréhensible pour la dame à qui elle répond clairement, et pendant quelques minutes l'échange se fait ainsi, mental de la part de la dame et traduit passivement par les deux jeunes gens stupéfaits de ce qui se passe et n'en pouvant deviner le motif.

Je demanderai aux esprits sérieux qui recherchent la vérité sans parti pris de négation : comment expliquent-ils cette obéissance de la table à un commandement mental ? S'il ne s'agissait que d'un simple mouvement, même sans communication apparente, on supposerait l'attraction ou quelque autre loi matérielle. Mais il se fait un échange d'idées, un dialogue soutenu. Entre qui ? les deux jeunes gens qui, seuls, sont en contact avec la table, en reçoivent, à leur grande surprise, une réponse à une demande qui leur est inconnue. Ce n'est donc pas avec eux que l'on converse puisqu'ils restent passifs et ne comprennent rien à un dialogue dont ils ne connaissent que la moitié. Ce ne peut pas être davantage un effet de transmission de pensée ; car, si la table n'était qu'un conducteur pour une communication de cette nature, ils auraient la perception de la demande et donneraient la réponse, ainsi que cela a lieu pour le somnambule qui lit dans la pensée de celui dont il tient les cheveux ou le gant et n'a pas besoin que la question soit articulée. Les opérations sont si bien en dehors du phénomène que, dès que la dame cesse de diriger sa pensée du côté de la table, celle-ci reprend la conversation allemande et que les jeunes gens en perçoivent plus rien qui y soit étranger.

Si ce n'est pas avec eux qu'avait lieu le dialogue, c'était donc avec la table elle-même qui, seule, paraissait avoir conscience de ce qui se passait et répondait aux interrogations par une série de phrases logiquement enchaînées. Et comme la table, matière inerte, ne peut être là qu'un mode de communication, on est forcément conduit à la supposition d'un tiers. Sans lui, le dialogue est impossible. Ce tiers perçoit directement la pensée et se sert de la table, moyen convenu.

Si le dialogue ne se fût composé que d'une demande et d'une réponse, on aurait pu soupçonner une coïncidence

fortuite. Mais le recours au hasard, comme explication, est inacceptable quand la conversation se prolonge et quand les rôles s'intervertissent, c'est-à-dire quand la table interroge à son tour, pose des questions tout à fait inattendues et change la discussion de terrain contrairement aux prévisions de l'interrogateur. J'ajouterai que l'interlocuteur invisible est si bien le tiers qui fait mouvoir la table, que les opérateurs peuvent se relayer autant que l'on voudra sans que le fil de l'idée soit rompu et sans qu'il leur arrive jamais de rien percevoir par eux-mêmes.

Je ne cite ici qu'une seule expérience. Mais elle s'est répétée autant de fois que la dame l'a tentée, et jamais elle n'a varié. Les opérateurs, placés à la table, n'ont jamais rien compris, et la table a toujours répondu exactement à la pensée, quelque excentriques qu'aient pu être lesquestions mentales, presque toujours conçue comme une expérience faite pour prendre la table en défaut.

On a mis en usage un autre moyen pour ce genre de communication, c'est celui de la planchette. On fixe un crayon dans une tablette, de manière à ce qu'il puisse tracer, sur une feuille de papier, des caractères que l'opérateur ne peut voir. On met les mains sur la planchette qui se meut et écrit d'elle-même. J'ai eu, par cette méthode, des faits analogues à ceux de la table; des appréciations de caractères qui dérangeaient mes croyances et qui se trouvaient d'une justesse parfaite, circonstance qui excluait l'interprétation d'une direction inconsciente par ma main, car il est probable que j'eusse écrit dans le sens de ma pensée. Mais le fait le plus étonnant est celui dont j'ai été témoin chez l'abbé R. Médium mécanique écrivant, la main gauche sur une planchette, un crayon dans la droite, il parlait avec l'assistance pendant que ses deux mains écrivaient simultanément en deux idiomes et sur deux sujets différents. La passivité du sujet était incontestable: il causait librement, avec passion même, sans savoir un mot de ce que traçaient ses deux mains. César dictait, assure-t-on, en sept langues à sept secrétaires différents. Mais ce n'était qu'un effort de mémoire, tandis qu'il y avait là la simultanéité de deux idiomes manifestant en même temps deux sujets différents. Cela

pouvait-il être une action du cerveau de l'abbé qui, pendant ce temps, inconscient de ce que traçaient ses mains, causait avec animation sur un troisième sujet qui, seul, occupait son intelligence?

Ne faut-il pas reconnaître là encore la nécessité d'un intermédiaire invisible?

L.-F. Clavairoz.

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE

Bienfaits du Somnambulisme

Un noyé retrouvé. — Un crime et un vol découverts.

Nous avons sous les yeux un petit ouvrage de près de deux cents pages, dont le titre est : Bienfaits du Somnambulisme, dédié à *Mme Roger, somnambule;* c'est la vie somnambulique de cette dame, écrite par un admirateur de sa lucidité, qui est en effet merveilleuse.

A chaque page ce sont des guérisons parfaitement réussies, des objets perdus, des enfants enlevés, des hommes noyés, qui, par ses indications, sont retrouvés. En voici des exemples pris à la page 64 et suivantes, et qui ont une certaine authenticité puisqu'ils ont été publiés dans le journal *Le Pays* du 5 Novembre 1853.

« Un ancien commerçant en bestiaux de Nogent-le-Rotrou, le sieur Auguste Marchand qui, après s'être ruiné dans les affaires, s'était fixé à Versailles où il exerçait l'humble profession de toucheur de bœufs, avait disparu il y a quelque temps à l'issue du marché de Sceaux, abandonnant les bestiaux qu'il conduisait et qui avaient été recueillis errants à l'aventure.

« Depuis lors, toutes les recherches faites pour découvrir sa trace étaient demeurées infructueuses, lorsque sa femme ayant été conduite chez une somnambule au faubourg Montmartre, celle-ci, interrogée dans le sommeil magnétique, lui dit que son mari s'était noyé, et indiqua un petit étang situé dans un bois sur la route de Sceaux à Versailles, comme étant le lieu où on retrouverait son cadavre. Sur cette indication, en effet, le corps du mal-

heureux Auguste Marchand fut retrouvé, et comme il avait manifesté des intentions de suicide, et que la somme d'argent dont on le savait porteur se trouvait dans ses vêtements, on dût croire qu'il avait lui-même attenté à ses jours, ainsi que l'avait annoncé la somnambule.

« Un certain temps s'était écoulé depuis lors, quand, par hasard, la veuve du toucheur de bœufs se trouvant à Fontainebleau, fut témoin des regrets qu'exprimait une jardinière de cette ville, dont la fille âgée de douze ans et demi avait disparu.

« Elle lui raconta alors ce qui lui était arrivé à elle-même, et lui conseilla d'aller consulter la somnambule dont elle lui donna l'adresse. La jardinière, en conséquence, fit le voyage de Paris et se rendit, accompagnée d'une jeune parente, femme d'un serrurier établi rue des Fontaines, 45, près de celle de qui elle espérait avoir des nouvelles de son enfant. La somnambule endormie, on lui mit entre les mains un bonnet de la petite fille, et aussitôt elle déclara la voir. — Mais cette enfant a déjà été l'objet d'un attentat qui a donné lieu à un procès? dit-elle. Ce qui était vrai; la malheureuse enfant avait été violée à l'âge de huit ans. — Oh! mon Dieu! continua la somnambule, je la vois avec un assassin, puis elle indiqua qu'on la trouverait dans un puits d'une maison de la banlieue de Fontainebleau qu'elle indiqua.

« Le corps de la jeune fille y a été en effet retrouvé, mutilé et portant les traces d'une mort violente. Le meurtrier dont la somnambule avait tracé d'une manière assez vague le signalement, a été arrêté et devra comparaître devant le jury à la prochaine session des assises du département de Seine-et-Marne.

« Nous sommes à même de garantir la véracité du récit que fait *le Pays* et qui a déjà été reproduit dans plusieurs autres journaux.

« De plus, nous pouvons ajouter aux détails donnés plus haut que la somnambule est Mme Roger, demeurant faubourg Montmartre, 33, et qu'elle a été appelée à témoigner devant la Cour d'assises de Seine-et-Marne.

« Eugène de Ceyros. »



« A la page 130 nous lisons: le 25 Novembre 1860, M. Coursier, facteur en chef au chemin de fer du Nord, accompagné de M. Bordenave, surveillant dans la même administration, est venu consulter Mme Roger.

« A peine endormie, elle lui dit : vous venez au sujet d'une bague d'un grand prix, commandée par la reine d'Angleterre, surmontée d'un chaton renfermant le portrait du prince Albert, en photographie et entouré de brillants. Cette bague, dont vous êtes responsable, a été volée dans votre bureau.

« La somnambule apprit toutes les circonstances du vol, et donna les renseignements les plus exacts comme les plus extraordinaires.

« Elle indiqua même à M. Coursier qu'il y avait dans son bureau une seconde boîte contenant différents portraits du même auteur, M. Dagron, opticien, et destinés également à la reine d'Angleterre. »

Ce sont des faits aussi positifs à chaque page, et nous croyons bien faire en engageant les personnes, qui vont à Paris, à aller visiter Mme Roger, faubourg Montmartre, 33.

Il Magnetologo, nouveau journal de magnétisme publié à Naples par le professeur F. Guidi.

Nous avons vu à Genève M. Guidi il y a quelques années; il était avec une charmante somnambule sur laquelle il obtenait non-seulement les phénomènes physiques, mais ceux mêmes de la lucidité. Le professeur Guidi est un magnétiseur sérieux, un praticien qui doit avoir une grande expérience maintenant, car il y a déjà longtemps qu'il magnétise. Nous souhaitons longue vie à son journal.

Départ d'un Bouquet

Allez, allez vers elle, ô mes fleurs bien-aimées ;
Belles filles de Flore aux splendides couleurs.
Versez vos doux parfums, haleines embaumées,
Dans son boudoir secret,... car vous êtes ses sœurs !

Magnétisez ses sens d'une amoureuse ivresse;
Attachez ses grands yeux à votre vif éclat
Et si sa main d'albâtre un instant vous caresse,
De ses lèvres buvez le nectar délicat.

Portez-lui le bonheur, brillantes passagères
Que n'a pu lui donner un ami délaissé:
Qu'elle aspire à longs traits vos fraîcheurs passagères.
Ce plaisir d'un instant sera vite passé!

Mais lorsque tomberont vos corolles fanées
Un cœur leur survivra malgré ses froids dédains;
Comme un ange gardien protégeant ses années
La suivant du regard et lui tendant les mains.

Hâtez-vous, car demain ne sera plus le même:
Le parfum qui s'envole est bientôt oublié,
Fleurs, avant de mourir, dites-lui que je l'aime
Et que votre bonheur par moi fut envié!

Rome, 1857. Jules FOREST.

La Mode d'aller à la Campagne et aux Eaux

Nous lisons dans *La Liberté* du 1er Août :

Aujourd'hui que la mode est à peu près générale à Paris d'aller passer à la campagne les mois les plus chauds de l'année, il y a un certain intérêt historique à rappeler l'origine de cet usage qui, le croirait-on, ne remonte qu'à quelques années avant la Révolution. Voici un passage du *Voyage d'Arthur Young en France* qui ne laisse aucun doute à cet égard :

« *16 Septembre 1787*. — J'accompagne le comte de La Rochefoucault à sa terre de Liancourt. *Dans cette saison, et depuis quelques semaines seulement, Paris est désert. La mode actuelle de passer quelque temps à la campagne est toute nouvelle.* »

Le *Journal étranger*, que rédigeaient J.-J. Rousseau, Fréron, l'abbé Arnaud et l'abbé Béraud, dit dans un de ses numéros : « La mode commence d'aller passer dans les terres les fortes chaleurs de l'année. Cette année beau-

coup de personnes de qualité ont quitté Paris. » (*Journal étranger,* Juillet 1756.)

Quant aux stations thermales, on ne s'y rendait qu'à son corps défendant. Mme de Sévigné nous apprend, du reste, comment les choses se passaient à Vichy en 1676, au plus beau temps de Louis XIV :

« Vichy, 20 Juillet.

« J'ai donc pris les eaux ce matin, ma très-chère. Ah! qu'elles sont mauvaises!... On va à six heures à la fontaine! tout le monde s'y trouve; on boit et l'on fait une fort vilaine mine; car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on bâille, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle tout bas de la façon dont on les rend ; il n'est question que de cela jusqu'à midi.

« Enfin on dîne; après dîner, on va chez quelqu'un; c'était aujourd'hui chez moi. Mme de Brissac a joué une partie d'hombre avec Saint-Hérem et Planci... Il est venu des demoiselles du pays, avec une flûte, qui dansent la bourrée dans la perfection. Elles font des dégognades où les curés trouvent un peu à redire. A cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept heures on soupe légèrement, et on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. »

Que les temps sont changés!.., Aujourd'hui les villes de bains sont peuplées d'oisifs et d'élégants, comme le boulevard des Italiens, et c'est là seulement que l'on a quelque chance de rencontrer Mme Benoiton.

Nouveau Bienfait de l'Électricité

Plus de crétins, plus d'avortons, plus de cancres!

Un médecin italien, M. Poggioli, vient de donner communication à l'Académie de médecine d'un sûr moyen d'obtenir le développement physique et intellectuel aux jeunes sujets, et ce moyen, c'est l'électricité!...

Des expériences du fameux botaniste De Candolle ont prouvé que la végétation d'un terrain électrisé est plus riche et plus prompte. Des semences soumises à l'action de ce fluide donnaient des produits meilleurs dans un laps de temps relativement plus court.

Partant de ces données, l'auteur vient de soumettre à la bienveillance de l'Académie des faits qui, sous le rapport hygiénique, scientifique et même social, lui semblent dignes du plus grand intérêt. A l'appui de sa théorie, il cite cinq observations d'enfants de 4 à 16 ans, qui se sont tous développés physiquement et intellectuellement d'une manière très-remarquable. Entre autres, un enfant qui était un véritable avorton au physique et au moral, et qui, toujours dernier dans ses classes, est arrivé rapidement à être le premier.

Une expérience à tenter et qui serait, dit M. Poggioli, concluante, serait de prendre dans un lycée ou collége les six derniers élèves de chaque classe et de les traiter comme je viens de le faire (le traitement étant complétement inoffensif), et de comparer les résultats obtenus après un mois ou deux.

Nous serions curieux, pour notre part, de voir quel effet produirait dans une classe de collége *un banc électrique,* à l'usage de messieurs les cancres, et au bout de combien de *piles* ils arriveraient au banc d'honneur.

(*Salut public.*)

Déviation de l'Aiguille aimantée à bord des Navires en fer

Cette question prend chaque jour, plus d'actualité en raison de l'emploi de plus en plus grand du fer dans les constructions navales. On sait que les changements de polarisation des coques en fer sont continus et ont échappé jusqu'à ce jour à toute loi dont la connaissance permettrait de combattre les dangereux effets.

Deux nouveaux projets, ayant pour but d'atténuer cette influence magnétique' ont été récemment présentés à

l'Académie des sciences par son secrétaire perpétuel, M. Dumas.

Le premier, dont l'auteur est M. Arson, ingénieur en chef du Gaz parisien, tendrait à modifier le système de construction du navire.

Le second, dû à un officier de la marine impériale, M. Trèves, reposerait sur une application du magnétisme par rotation.

Nous aurons bientôt occasion de revenir sur ce travail.

Genève vient d'avoir sa Brinvilliers, une garde qui, sous le prétexte de soigner les malades, s'amusait à les empoisonner; on parle d'une dizaine de victimes, c'est raisonnable, elle est en prison.

---

3 Août.

Monsieur le Président de la Société de Magnétisme de Paris.

Vous me demandez, par votre lettre du 1er Août, de publier une note rectificative de l'article de M. Gérard, mais vous ne m'en n'envoyez pas. Cet article était en effet un peu vif, un peu acerbe, les critiques sont-elles vraies, sont-elles fausses? Je ne le sais et je n'ai point à m'en occuper. Je laisse à mes correspondants la responsabilité de leurs actes.

J'ai publié l'article parce qu'il ne contenait aucune personnalité.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma profonde estime.

Ch. LAFONTAINE.

Nous croyons devoir dire à nos correspondants spirites qu'il nous faut des faits plus sérieux, plus positifs que ceux qu'ils nous ont envoyés. Ch. L.

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 9. . Septembre 1868. 8e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

Un Scandale médical.

Dans notre numéro d'Avril, nous avons parlé d'un bruit qui circulait dans la ville: il s'agissait d'une jeune fille qui, disait-on, avait été empoisonnée par l'imprudence, l'ignorance ou l'intempérance d'un médecin. La justice était saisie, nous devions nous taire.

Aujourd'hui, le père de la jeune fille, M. Patonier, publie une brochure dans laquelle, en racontant le malheur affreux qui l'a privé de sa fille, il accuse directement le médecin.

Des faits de ce genre, tout en attristant la société, doivent être livrés à la publicité; c'est pourquoi nous donnons asile dans notre journal à cette brochure:

« Le 29 Mars dernier, vers les 9 heures du matin, M. le docteur Ladé fut appelé pour faire une visite à ma fille Amélie, retenue au lit depuis quatre jours par des douleurs aux pieds qui l'empêchaient de dormir.

« Après un examen général, il nous dit qu'il n'y avait rien à craindre, que c'était simplement *des douleurs rhumatismales*, qu'elle en aurait pour trois ou quatre jours

au plus; il prescrivit, à cet effet, une ordonnance que nous fîmes préparer à la pharmacie Ladé père.

« Vers les sept heures du soir, et environ trois minutes après avoir pris un paquet de poudre, selon la prescription, ma fille tomba dans une léthargie complète accompagnée de plaintes, de soupirs et le visage inondé de sueur.

« Inquiets de cet état, sa sœur Susanne et moi fûmes, vers les 11 heures, en prévenir le Dr Ladé, qui, après dix minutes d'attente, vint à nous, furieux, nous disant: *Ce n'est pas à ces heures et pour des riens qu'on vient déranger les gens*, etc.

« Je lui répondis que ce n'est pas là notre cas, que ma fille râlait plutôt qu'elle ne dormait; que, de grâce, il vînt la voir, ou qu'il nous dise ce que nous avions à faire. — Au paroxysme de la colère, il nous répondit: *Comme médecin, je sais ce que je fais, vous n'êtes qu'un tas de bêtes et d'imbéciles, sortez vite; et, nous poussant dehors, il referma sa porte.*

« Attérés d'une pareille réception, nous fûmes chez M. le Dr S., où, après diverses explications, il nous fut répondu qu'il était à un accouchement.

« Prévoyant que le temps s'écoulerait en vaines recherches, nous fîmes lever successivement les pharmaciens D. et S. qui, nous rassurant sur l'effet des narcotiques, nous dirent que si le sommeil se prolongeait par trop, il fallait administrer du café sans sucre, ce que nous essayâmes à plusieurs reprises, mais en vain, tant les dents étaient serrées.

« Une sueur froide inondait tout le corps de la malade, elle se décomposait à vue d'œil par la souffrance, et nous attendions avec angoisse qu'une réaction amenât le réveil.

« Sa sœur Susanne nous raconta alors ce qui suit: Hier soir, à 7 heures, Amélie me demanda à prendre les poudres, je lui en préparai un paquet; elle me dit: La prendrais-tu? Je lui répondis certainement, et sitôt prise, elle voulut la rejeter, mais je l'engageais à la garder, puisque cela devait la faire dormir.

« Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que, se renversant sur son oreiller, elle me dit: *C'est curieux l'effet*

que me fait cette poudre, le corps me brûle, mes oreilles bourdonnent, mes yeux se voilent, essuyez-moi, ne t'en vas pas, je ne sens plus rien.

« Devant un tel récit, plus de doute qu'une imprudence n'eût été commise par le médecin ou le pharmacien.

« Le jour étant venu, ma fille Susanne fut à la pharmacie B. et fit part de ses craintes, montra le second paquet de poudre qui restait, et après l'avoir goûté et examiné, on lui dit qu'on administrait jamais pareille chose, qu'il ne fallait pourtant pas désespérer, attendu qu'il y avait des léthargies de 15 heures et plus.

« Dans cette intervalle, ma fille Archinard fut de nouveau prévenir le Dr Ladé, qui, à son arrivée vers la malade, fit chercher une potion dont il administra *trois cuillerées à café pure;* il fit aussi de fortes ablutions d'eau froide sur tout le corps. Voyant qu'aucun meilleur résultat n'était obtenu, on lui proposa de s'adjoindre une consulte, mais il dit que cela était inutile, attendu que ce qu'il donnait était assez fort et devait suffire.

« Néanmoins on fit demander M. le Dr V., qui s'empressa de venir, et, dans son entretien avec le Dr Ladé, il lui demanda s'il connaissait la jeune fille, pour quelle maladie il l'avait traitée, et s'il avait administré pure la dernière potion. A quoi M. Ladé répondit : Je ne connaissais pas la malade, *je l'ai traitée pour une congestion cérébrale,* j'ai ordonné de la morphine, *et lui ai donné la potion mélangée d'eau.*

« Après que M. le Dr V. eut essayé tout ce qui était en son pouvoir pour arriver à de meilleurs résultats, il s'en fut, disant aux personnes qui le questionnaient sur l'état de la malade, qu'une pareille dose l'avait comme assommée.

« En effet, ma fille expirait le 30 Mars, vers les une heure de l'après-midi, après dix-huit heures de souffrance et à l'âge de 18 ans.

« Vers une heure et quart, le Dr Ladé vint de nouveau, demanda aux personnes présentes quelle était ma position de fortune, me fit proposer de faire l'autopsie lui-même et devant moi, pour me convaincre que ce n'étaient pas les poudres qui avaient occasionné la mort.

« Le lendemain, avisé que des bruits calomnieux avaient cours sur la défunte et dans le but de savoir à qui incombait la cause de notre malheur, j'écrivis à M. Ladé père, que je désirais avoir un entretien avec lui, qu'à défaut je me prévaudrais devant qui de droit. — Il vint dans la soirée, et, en me témoignant son regret d'un pareil malheur, me fit observer qu'en détruisant l'avenir de son fils, je ne serais pas plus avancé, et que cela ne me rendrait pas ma fille, qu'il croirait me faire injure en m'offrant une réparation.

« Je lui répondis que tout l'or du monde ne pouvait me la rendre; qu'au reste, je ne vendais pas plus mes enfants morts que vivants, et que, quand au paquet de poudre qu'il tenait tant à examiner, il était en lieu sûr. Le lendemain, 1er Avril, indigné d'apprendre que les bruits de la veille persistaient, j'avisais M. le Procureur général des circonstances dans lesquelles le malheur venait de nous frapper.

« Aussitôt la police arriva, accompagnée de M. le Dr Duchosal, et m'invita à lui remettre tout ce qui restait des ordonnances du Dr Ladé, et à surseoir à l'ensevelissement. Je leur donnai le tout, leur faisant observer que le paquet de poudre restant ayant été examiné et goûté plusieurs fois, le poids en était diminué.

« Ainsi que nous en avions été prévenus, M. le Procureur général fit procéder à l'autopsie par MM. les Drs Lombard et Duchosal, assistés de M. Suskind, pharmacien ; cela fait, les restes nous furent rendus pour être ensevelis.

« Le 22 Avril, invité par M. le Juge d'instruction à signer mon rapport, je le priai d'entendre les témoins que je lui désignais; il me répondit que, n'étant pas un cas ordinaire, il ferait la procédure à fond.

« Le 1er Juin, je demandai à M. le Procureur général où en était l'enquête, il me fut répondu qu'il était très-difficile au corps médical de déterminer la cause de la mort de mon enfant, que dans tous les cas on ne pourrait l'assimiler *qu'à une mort causée par imprudence*, que c'était un grand coup pour les MM. Ladé, et que les rapports me seraient communiqués en temps et lieux.

« Le 30 du même mois, je lui demandai de nouveau où

en était l'affaire, et si je pouvais prendre copie des rapports, mais il me dit que, les ayant examinés attentivement, il ne pensait pas devoir y donner suite, que quant aux rapports, n'étant pas partie civile, je ne pouvais en prendre copie, que, néanmoins, il s'entendrait avec M. le Juge d'instruction pour m'y autoriser. — Quelques jours après, y étant allé de nouveau au sujet des rapports, je fus autorisé à en prendre copie.

« Desquels il résulte que les conclusions du premier rapport des médecins qui ont fait l'autopsie sont que :

« 1° L'on doit rechercher la cause première de la mort au moyen de l'analyse chimique.

« 2° La malade a succombé à une congestion cérébrale survenue pendant un rhumatisme.

« Conclusions des rapports de l'analyse chimique :

« 1° Les matières provenant de l'autopsie contenaient de la morphine dans la proportion d'environ cinq milligrammes pour un kilog. cent quatre-vingt-quatre grammes de matières.

« 2° La poudre qui nous a été remise au parquet renfermait *75 milligrammes de morphine à l'état d'acétate.*

« Conclusions du deuxième rapport des médecins :

« 1° L'ordonnance du Dr Ladé porte que chaque poudre doit contenir *un demi-grain* d'acétate de morphine, soit deux centigrammes et demi, et qu'on doit en donner une dans la soirée.

« 2° La proportion de morphine trouvée dans le cadavre est insuffisante pour dire s'il y a eu ou non empoisonnement.

« 3° La prescription d'un grain d'acétate de morphine ne peut être considérée comme une dose toxique pour une adulte.

« 4° La dose d'un grain et demi d'acétate de morphine pourrait entraîner des symptômes graves, mais il faudrait un concours de circonstances tout à fait exceptionnelles pour qu'elle pût devenir toxique.

« Ayant ensuite examiné sérieusement ces divers rapports, je portai une accusation directe contre les MM. Ladé, comme étant les auteurs de la mort de ma fille; mais M. le Procureur général me fit observer qu'en persistant

dans ma résolution, je me jetterais dans un labyrinthe d'où il me serait difficile de sortir, attendu que les rapports des médecins qui avaient fait l'autopsie précisaient qu'elle avait succombé à une congestion cérébrale.

« Je lui fis observer, à mon tour, que le Dr Ladé n'ayant prescrit qu'*un demi-grain d'acétate de morphine* dans chaque paquet de poudre, il était étonnant que les chimistes en eussent trouvé *un grain et demi* dans celui qui leur avait été remis. A quoi il me répondit que moi n'étant pas plus chimiste que lui médecin, il ne devait s'en rapporter qu'à ces derniers, libre à moi d'avoir confiance à la chimie; qu'au reste, cela ne le regardait plus, puisque la Chambre des mises en accusation avait prononcé une ordonnance de non-lieu.

« Je lui demandai alors un extrait de cette ordonnance, mais il me répondit qu'il m'avait déjà trop donné en m'accordant de prendre copie des rapports, qu'il était bien aise de me connaître, et que si je n'étais pas content, je pouvais aller me promener......

« Pour terminer, je dirai que le Dr D., également questionné sur les bruits malveillants qui avaient cours sur la défunte, aurait répondu que c'était ajouter infamies sur infamies, que ma fille était morte des poudres qu'elle avait prises, et que le Dr Ladé aurait dû s'entendre avec la famille pour étouffer l'affaire.

« Tels sont les faits que je soumets à l'appréciation de l'opinion publique.

« PATONIER,
« Rue de Lausanne, 28. »

Il ne nous appartient pas de juger à qui incombe la mort de cette jeune fille, mais nous avons le droit, nous avons le devoir de rechercher la conduite du médecin.

Est-il vrai qu'au mépris de tous les devoirs, de toutes les lois de l'humanité, le docteur Ladé ait refusé de se rendre, à onze heures du soir, près d'une malade qu'il avait visitée dans la journée, et à laquelle il avait ordonné un médicament?

Est-il vrai qu'au mépris de toutes les convenances, il se soit permis les expressions dont on l'accuse?

S'il en est ainsi que le dit la brochure de M. Patonier, nous n'hésitons pas à trouver M. Ladé inexcusable de n'avoir pas voulu se transporter près de la malade que, peut-être, il aurait sauvée en reconnaissant le mal qui existait. Nous hésitons d'autant moins à le blâmer, que nous avons vu souvent la mort reculer devant nous, simple magnétiseur, quand elle était accueillie et reconnue par des médecins.

Le docteur Ladé a oublié, méconnu le mandat qui lui est conféré par son titre de docteur.

Un diplôme, qui fait d'un médecin un être privilégié, ne lui a pas été donné seulement pour couvrir les bévues qu'il peut faire par son ignorance ou son intempérance.

Un diplôme de médecin, est un honneur qui désigne au public, un homme se dévouant au soulagement de l'humanité, qui fait abnégation de lui-même, et qui se met à la disposition de quiconque l'appelle la nuit comme le jour.

S'il est parfois des médecins égoïstes et mercantiles, il en est d'autres honorables et dévoués.

Nous avons eu à Genève un homme que les pauvres regretteront toujours! Nous voulons parler du docteur Rœssinger. Celui-là ne trouvait jamais que l'heure était tardive. Nous l'avons vu se lever plusieurs fois, dans les nuits d'hiver, pour aller soulager, par sa présence et son savoir, les pauvres dans leurs mansardes. Honneur aux médecins qui savent ainsi comprendre leur mission; ce n'est point un métier qu'ils exercent, c'est un sacerdoce.

C'est un beau titre que celui de médecins, c'est une belle profession, digne d'un grand cœur, que celle de se vouer à soulager son semblable. Mais les droits entraînent les devoirs, et nous croyons que le docteur Ladé a oublié dans cette occasion ceux que lui confère son diplôme.

Mais quand donc les malades et leur famille cesseront-ils de s'adresser à cette médecine si dangereuse; à cette médecine qui, pour un mot, pour un chiffre mal écrit par le médecin, ou mal interprêté par le pharmacien, donne la mort si promptement, ou détruit la santé pour le restant de la vie?

Pourquoi donc le malade ne s'adresse-t-il pas à cette médecine inoffensive, à l'homéopathie, qui, si elle ne guérit pas, du moins ne tue jamais?

Pourquoi donc le malade ne s'adresse-t-il pas plutôt encore au magnétisme, celui-ci, non-seulement ne fait jamais de mal, mais il soulage quelque soit la maladie, et il guérit presque toujours?

Pourquoi?

Parce que les préjugés, les habitudes ont des racines profondes chez l'homme, qui est bien l'être le moins raisonnable de tous les animaux qui vivent sur cette terre. Il n'a plus d'instinct, il repousse l'intuition quand elle lui arrive, et, dans la fatuité de son orgueil, il se croit supérieur à tout; lui qui ne sait faire usage pour sa conservation d'aucune des facultés qu'il possède.

Dans un siècle, peut-être, le magnétisme qui, aujourd'hui, est repoussé par sa simplicité, sera le seul moyen qu'on emploiera pour combattre les maladies; qui, elles-mêmes, seront simplifiées, n'étant plus compliquées par les remèdes assassins des médecines dominantes aujourd'hui.

Mais quoique nous ne puissions pas espérer voir ces beaux jours, nous n'en devons pas moins combattre pour les rapprocher, en nous livrant avec ardeur à la propagande de cette vérité: le magnétisme, pour laquelle nous avons usé notre vie.

Ch. LAFONTAINE.

Rhumatisme guéri par le magnétisme.

M. F... était atteint, depuis quelques jours, d'un rhumatisme aigu à la nuque, qui le faisait souffrir horriblement; les douleurs étaient si vives, si aiguës, qu'il ne pouvait mouvoir la tête dans aucun sens, ni même ouvrir la bouche.

Il avait employé le papier anglais, il s'était fait frotter avec des huiles, sans éprouver aucun soulagement. Je le trouvai enveloppé de ouates et entortillé de telle sorte que le sang lui montait à la tête et augmentait les douleurs.

J'enlevai tout, je lui lavai le cou pour pouvoir le magnétiser et le masser. Je le fis souffrir en le touchant, il est vrai, mais après une heure il pouvait tourner la tête. Je lui fis appliquer une compresse d'eau froide magnétisée, ce qu'il fit avec répugnance, mais quand je revins le lendemain, il sentait à peine ses douleurs quand il remuait la tête, et il bénissait l'eau magnétisée.

En effet, on croit généralement que l'eau froide est contraire dans un rhumatisme, c'est une erreur; l'eau magnétisée enlève l'inflammation, stimule la circulation et achève ce que le magnétisme a commencé. En deux jours M. F. fut entièrement guéri. Quand aujourd'hui, il ressent une petite douleur, n'importe à quelle partie du corps, il envoie de suite chercher une bouteille d'eau magnétisée, s'en met une compresse la nuit, et le lendemain il est bien.

Tout le monde peut en faire autant; car, il y a toujours chez moi des bouteilles toutes prêtes, et comme je ne vends pas l'eau magnétisée, mais que je la donne, chacun peut venir en chercher. La seule condition que je mets, est, de me rapporter les bouteilles.

On trouvera, sans doute, que je fais jouer dans mes guérisons un grand rôle à l'eau magnétisée, cela ne m'étonne pas, puisqu'il y a même des magnétistes — non des magnétiseurs — qui tournent en ridicule l'eau magnétisée. En effet, comment croire qu'en faisant des gestes de la main sur une bouteille, on puisse, à travers le verre, communiquer à l'eau une propriété qu'elle n'avait pas avant. Ceux-là ne croient pas au fluide; libre à eux, je ne chercherai point à leur donner une explication qui serait certainement discutable, mais encore réfutable, je me contenterai de dire les effets sont là.

Ainsi, il est reconnu que l'eau naturelle se gâte au bout d'un certain temps, surtout si les flacons ou les bouteilles ne sont pas pleins. Eh bien, j'ai chez moi, dans mon cabinet, où il n'a pas fait froid cet été, de l'eau depuis trois ans dans des bouteilles qui ne sont pas pleines; elle est bonne et pure comme si on l'avait mise le matin.

Doutez, je le veux bien, mais faites l'expérience ; j'ai eu des malades qui sont en France et en Suisse, et auxquels j'ai envoyé de l'eau magnétisée. Ils ont trouvé la dernière bouteille aussi bonne après six mois, un an, que si elle leur arrivait à l'instant.

L'eau magnétisée peut être employée comme boisson à l'intérieur, et comme compresse à l'extérieur sur des plaies, aussi bien que sur des rhumatismes.

Dans des maladies aiguës, des fluxions de poitrine, après avoir été magnétisé, placé une compresse sur toute la poitrine, même si elle est en transpiration, et vous guérirez en deux ou trois jours.

Ch. Lafontaine.

Atrophie guérie par le magnétisme

Un jeune garçon de sept ans nous a été présenté il y a quelques mois; tout son côté droit était atteint d'atrophie et de mouvements convulsifs involontaires qui n'étaient point cependant choréiques ; l'intelligence entièrement nette sur certains points, ne l'était pas cependant sur toutes choses et un certain rire idiotique paraissait souvent.

En questionnant les parents, nous avons cru découvrir les causes de cet état. Le père et la mère sont eux-mêmes très-nerveux, et pendant sa grossesse, la mère a été fortement impressionnée par une frayeur qui a pu influer sur la constitution de l'enfant qu'elle portait dans son sein. De plus, nous pensons que, pendant la gestation, le côté droit de l'enfant a été appuyé assez fortement sur les os du bassin de la mère, pour avoir occasionné la faiblesse des membres de ce côté, qui, par cette pression, ne pouvaient prendre autant de force que le côté gauche qui était libre. Une dépression du côté gauche du cervelet nous fait aussi penser que la tête de l'enfant a été mal engagée ou comprimée au passage dans l'accouchement.

Du reste, la santé de l'enfant est bonne, il mange, digère et dort bien, quoiqu'il ait souvent de l'agitation pendant son sommeil.

Après un mois de traitement de magnétisations générales, pendant lesquelles nous nous sommes attaché surtout à localiser l'action sur la partie comprimée du cervelet, nous avons eu pour résultat une diminution sensible dans la fréquence des mouvements convulsifs, et, ce qui est plus remarquable et plus sérieux, c'est que, la partie du crâne affaissée s'est notablement renflée et que la tête qui présentait une difformité avant les magnétisations, est aujourd'hui entièrement uniforme des deux côtés; ce sourire constamment stéréotypé sur les lèvres de l'enfant n'existe plus que par intervalles assez distants; l'intelligence générale fait des progrès.

En continuant nos magnétisations, l'enfant est devenu maître de son bras droit et de sa jambe droite; les mouvements convulsifs qui existaient sont presque insensibles; la jambe droite a gagné aussi en grosseur, elle est semblable à la gauche, mais le bras droit est encore faible.

Enfin, après trois mois de magnétisations suivies, l'enfant est entièrement guéri intellectuellement et physiquement.

Ch. L.

Somnambulisme lucide à Genève.

Un jeune homme, qui était allé à la chasse le dimanche 23 Août, s'est noyé dans l'Arve, au-dessus de Carouge, en poursuivant un gibier qu'il avait blessé, et qui s'était réfugié dans une des îles que l'on rencontre fréquemment dans cette rivière.

En cherchant à traverser, ce jeune homme tomba dans un endroit où il y avait beaucoup d'eau; il perdit pied. On le vit jeter son fusil et une partie de ses vêtements pour nager, mais il n'était pas fort nageur; le courant l'entraîna et il se noya.

Les jours suivants on chercha son corps sans le trouver. Le père eut recours au somnambulisme. Une première somnambule ne vit rien, mais une seconde fut plus heureuse.

Le 27 Août, un de nos élèves qui accompagnait le père,

présenta à Mme Zaugg (1) un soulier et une cravate qui avaient été portés par le fils Gay, et lui demanda si elle voyait la personne à qui ces objets appartenaient.

Après avoir tourné et retourné le soulier et touché la cravate, la somnambule dit : « Oh! que c'est sombre, — je vois de l'eau, — ah! il est tombé en poursuivant quelque chose qui courait. »

— Pouvez-vous nous dire de quel côté?

— Ce n'est pas dans le lac, c'est dans une rivière, au-dessus d'une ville, — de Carouge. -- Mais il n'est plus là, il a été entraîné par le courant, — il a passé les deux ponts; — ah! ce n'est plus la même eau, elle est bien plus claire. Il est arrêté par les jambes qui sont meurtries, écorchées; il a des blessures à la tête. — Puis, elle le vit entraîné de nouveau et s'arrêter près d'une machine semblable à un moulin, dans un endroit très-profond. Elle dit qu'il était inutile de vouloir le retirer de là, que c'était trop profond: mais qu'on ne devait pas s'inquiéter, le père le reverrait; — dans trois ou quatre jours, il reparaîtrait à la surface, mais bien plus loin, et qu'on le retirerait.

En effet, le 2 Septembre il fut aperçu et retiré au bas de Russin, près d'un barrage du flèuve.

Les jambes étaient écorchées et la tête avait deux blessures, comme l'avait dit la somnambule.

Ce n'est point là de la lucidité parfaite; cependant, nous ne pouvons nous dissimuler que Mme Zaugg a vu non-seulement ce qui était connu, mais encore ce qui était inconnu : les endroits où il a séjourné, et surtout les blessures à la tête et aux jambes et l'endroit où on l'a retrouvé.

Ch. L.

Encore un médecin décoré.

Nous lisons dans le *Journal de Genève* du 18 Août :

« Un des médecins vaudois les plus justement estimés, M. le Dr Ch. de Montet, à Vevey, vient d'être l'objet d'une distinction très-flatteuse de la part de la cour de Russie. Il

(1) Mme Zaugg, chemin de Jargonant, 3.

a été décoré par l'empereur Alexandre, de l'ordre Ste-Anne, deuxième classe, ce qui équivaut au grade de commandeur de cet ordre. M. de Montet avait déjà été décoré il y a peu d'années de l'ordre de l'Aigle-Rouge, de Prusse. »

Nous nous demandons quels éminents services les médecins suisses ont pu rendre à l'empire de Russie, et, pour que de si loin les décorations pleuvent sur leur tête. Car, aujourd'hui, il faut l'avouer, il est difficile de trouver dans toute l'Helvétie un médecin qui n'étale pas à sa boutonnière, qui, un St-Maurice d'Italie, qui, un aigle de Prusse, qui, une Ste-Anne de Russie, etc., etc.

Ces fiers et austères républicains, privés de distinctions dans leur pays, sont excessivement friands de médailles et de décorations étrangères. On leur en donne, mais nous nous demandons si cela prouve leur talent médical, — ou leur savoir-faire.

Exercice illégal de la médecine.

Un malade condamné parce qu'il s'est guéri lui-même.

Décidément, les médecins allopathes ont l'esprit ingénieux pour défendre ce qu'ils appellent les droits attachés à leurs diplômes. Nous avons vu, il y a quelques années, les médecins de Lyon former une association pour faire condamner les somnambules, non-seulement à l'amende pour exercice illégal de la médecine, mais encore leur demander des dommages et intérêts pour les malades qu'elles leur avaient enlevés et guéris. C'était déjà fort. Mais voici qui est bien plus fort :

Un médecin, dans une petite ville, vient de faire condamner à l'amende de quinze francs, pour exercice illégal de la médecine, *un malade qui s'était administré à lui-même,* quelques globules homéopathiques qui l'avaient guéri.

Il aurait eu certainement plus d'économie à donner un franc au médecin pour sa visite ; — il est vrai que celui-ci aurait pu l'empoisonner maladroitement. Ch. L.



La moisson de la vie

Cueillons pour l'âge mûr, pendant qu'à la jeunesse
L'amour verse à pleins bords l'imprévoyante ivresse;
Pendant que l'espérance avec ses langes d'or
Nous enveloppe enfants et nous sourit encor;
Que tout est joie, erreur autour de nous;
Que l'esprit est bercé de vierge poésie.
Et que l'âme s'en va bondissant sur la vie,
Comme le flot sur la mer en courroux.

Toutes les choses de ce monde
Se voilent d'une nuit profonde;
Tout est par l'orage emporté!
Tout s'efface comme une ébauche;
L'âme seule reste et s'approche
Du soleil de l'éternité.

Nous sommes tous sur cette terre
Comme l'oiseau qui, solitaire,
Chante et soupire en attendant
Que la brise du soir se lève
Et l'emporte loin de la grève
Vers le ciel bleu de l'orient.

Tâchons donc, pour charmer ce rapide passage,
Des débris du passé d'enrichir l'avenir;
Et quand tout s'engloutit dans l'abîme de l'âge,
De sauver au moins du naufrage
Quelque douce et riante image
Que l'on appelle « Souvenir ».

Jules FOREST.

Rectification

Dans notre dernier numéro, à la troisième strophe, l'imprimeur a mis au premier vers :

Portez-lui le bonheur, brillantes *passagères*.

C'était :

Portez-lui le bonheur, brillantes *messagères*.

Paris, 10 Août 1868.

Monsieur et honoré confrère,

Je viens réclamer de votre esprit d'impartialité l'insertion de la note suivante :

« Le journal *Le Magnétiseur*, n° du 15 Juillet dernier, contient un article de M. Gérard sous la rubrique : *La Société de magnétisme de Paris; son passé, son présent, son avenir,* contre la teneur duquel je proteste en ma qualité de membre de l'ancien bureau de la dite Société pendant dix années consécutives.

« M. Gérard peut avoir eu des griefs personnels contre le bureau qui a cru devoir censurer sa conduite, non comme homme privé, mais comme membre actif du dispensaire que la Société essayait d'instituer.

« Tout condamné a le droit de maudire ses juges, mais non de les insulter; c'est pourtant ce que fait M. Gérard, non pas *ab irato*, mais après un long espace de temps entre le jour où il a cru devoir donner sa démission et aujourd'hui.

« Il est souvent de tristes vérités qu'il est de bon goût de ne pas dévoiler, mais quand on les divulgue en les assaisonnant de malveillance, quelque esprit qu'on y mette, on commet une méchante action. Je regrette de me croire le droit d'appliquer ce reproche à M. Gérard, dont la personne, il le sait bien, ne m'est d'ailleurs nullement antipathique.

Agréez, etc.

A. Bauche,

ancien Vice-Président de la Société de magnétisme de Paris.

Monsieur,

Je vous laissais juge, comme membre de la société attaquée, de répondre quelques mots; je vous envoyais des documents authentiques, afin de vous mettre au courant de la raison de ces attaques.

Puisque vous déclarez ne pas avoir à vous occuper de ces critiques, je viens vous prier d'insérer la présente lettre qui, vous le remarquerez, n'est pas même acerbe, ni vive, et ne contient aucune personnalité.

Je prie simplement vos lecteurs de se reporter à ma lettre du 4 Mars 1865, insérée dans votre journal n° 12, du 15 Mars 1865, page 190, sixième année, en réponse à une première attaque de votre correspondant. Cette lettre, qu'ils voudront bien relire, répond également d'avance à toutes les attaques futures du même correspondant.

Veuillez agréer, honorable collègue, l'assurance de ma profonde estime.

Dr Louyet,
Pour le Bureau.

Paris, 14 Août 1868.

Contrefaçons de la Lanterne de Rochefort.

En entendant crier, par les rues de Genève, trois ou quatre contrefaçons de la Lanterne de Rochefort, nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment d'indignation et de tristesse.

Genève, pays de la liberté et de la loyauté, où la loi est la seule sauvegarde du citoyen, de la propriété, on a publiquement pillé, volé un homme; on a profité lâchement de ce que cet homme est poursuivi, traqué, qu'il n'a plus de domicile; que ses œuvres sont saisies par un gouvernement despotique, pour les contrefaire. C'est avec un regret profond que nous avons vu des hommes honorables prêter leurs presses pour ces infamies. Ils ont oublié qu'il y a un traité littéraire avec la France, avec la Belgique, et que peut-être, à eux, qui sont les seuls responsables, on demandera compte de leurs actes, que nous qualifions d'indélicats pour ne pas dire plus. Nous espérons qu'ils s'arrêteront.

Ch. L.

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 10. Octobre 1868. 8e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

Avis à nos Abonnés

Tout le monde sait que la création du *Magnétiseur* n'a pas été une spéculation, mais un acte de pur dévouement à la propagande du magnétisme.

Aujourd'hui, ne pouvant et ne voulant pas supporter seul le surcroît de dépenses nécessaires pour pouvoir mettre à exécution les idées d'extension et de publicité, pour lesquelles on nous presse et dont volontiers nous reconnaissons avec nos abonnés la convenance et peut-être même la nécessité, nous nous sommes déterminé à créer pour le journal *le Magnétiseur cent obligations de cinquante francs.*

Ces obligations nominatives produiront immédiatement intérêt à raison de 6 %, payable le 1er Juillet de chaque année sur un coupon.

Les obligations et les intérêts sont garantis par la propriété et les produits du journal et, en outre, par nous, Ch. LAFONTAINE, personnellement.

A partir du 1er Juillet 1870, ces obligations seront remboursables à raison de 10 obligations par an, dont les numéros seront désignés par un tirage au sort.

Déjà un certain nombre de ces obligations ont été souscrites. Nous engageons donc tous ceux qui veulent concourir à la propagande que fait le magnétiseur à nous de-

mander promptement le nombre d'obligations qu'ils désirent, afin que nous puissions mettre le plus tôt possible à exécution toutes les améliorations que nous nous proposons. Ch. LAFONTAINE.

Le Doute impossible

Le magnétisme dont quelques personnes doutent encore, malgré l'opinion formelle des hommes les plus savants, marche et avance lentement, si on le compare à d'autres sciences, telles que la chimie, qui a fait des progrès immenses depuis quelques années. Il faut reconnaître, si l'on est juste, qu'on ne s'est point occupé de ces deux sciences avec la même ardeur. Cependant, si l'on veut regarder cent ans en arrière, au moment où le magnétisme fit son apparition, et considérer ce qu'il est aujourd'hui, on trouvera, en consultant tous les ouvrages écrits, et en expérimentant tous les faits acquis, que lui aussi, le magnétisme, n'est pas resté stationnaire, et qu'il a fait de grands pas en avant.

La chimie avait eu pour précédent l'alchimie; le magnétisme eut pour précurseur la magie; la magie, si effrayante, si attractive, si exploitée, et cependant si peu connue; la magie, qui était tout mystère, pour laquelle on a fait couler tant de sang, et qui, peut-être, n'était autre que le magnétisme exploité dans l'ombre.

Aujourd'hui, c'est au grand jour, c'est à la lumière brillante du soleil que le magnétisme se présente. Aussi, pour les magnétiseurs, il n'y a plus de bûchers, il n'y a plus de prisons. On les accuse bien encore d'être un peu charlatans; ce n'est pas leur faute, c'est celle des merveilles qu'ils font éclore. On ne leur ouvre pas encore les portes des salons, mais on les introduit dans la chambre du malade, où ils font de brillantes guérisons; ce qui est préférable.

Là, pour l'homme de bonne foi, le doute n'est plus permis. On les voit ressusciter, sans médicaments, des malades condamnés par la médecine officielle. Là, par leur dé-

vouement, par le sacrifice de toutes leurs forces, de leur santé, on les voit rendre à la vie un malade épuisé, auquel ils transfusent leur propre vie, leur propre santé.

La médecine est un sacerdoce quand elle est exercée par des hommes de science et dévoués; on doit les considérer, les estimer, les honorer pour les services qu'ils rendent à l'humanité. Le magnétisme est un sacerdoce encore plus digne et plus élevé, quand il est pratiqué par des hommes de cœur, dont la conviction enthousiaste leur fait donner leur propre vie à des moribonds. Il faut au magnétiseur un courage peu commun, un dévouement entier, une abnégation complète, car il est méconnu, méprisé, repoussé par la société. Le médecin est honoré, parce que la loi lui confère le droit de tuer impunément.

Nous savons qu'il y a des médecins savants, dévoués et convaincus, dignes de leur diplôme, mais nous savons combien il y en a peu qui soient entraînés par une vocation, et que, pour la plupart. c'est seulement une position qu'ils ont recherchée, c'est un métier qu'ils exercent.

Nous savons qu'il est aussi des magnétiseurs ignorants et indignes de la science qu'ils exploitent, qu'ils avilissent aux yeux de tous.

Mais aussi, combien ne doit-on pas estimer, admirer ces hommes ardents, forts de leur conviction, qui se dévouent, malgré le mépris qu'on leur jette à la face. Ces hommes magnétisent pendant des heures un malade atteint d'une maladie contagieuse, telle que le typhus, les fièvres typhoïdes, les fièvres malignes, putrides, les varioles confluentes, etc., dont le contact fait reculer le médecin, qui cependant tient sous son nez un mouchoir imprégné de vinaigre pendant la minute qu'il reste dans la chambre, et qui s'empresse d'en sortir et de se laver le bout des doigts pour écrire et ordonner un médicament au malade, dont il n'a pu sérieusement constater l'état.

Le magnétiseur, lui, touche hardiment le malade, et, penché sur ce corps en décomposition, cherchant à provoquer une transpiration abondante, il respire sans crainte les effluves viciés, fétides, qui s'échappent par tous les pores, entraînant et portant avec eux le germe de la maladie qui peut l'envahir lui-même.

Mais son abnégation est telle, son dévouement est si complet, sa foi si entière que, loin de les redouter, il les recherche et s'y plonge en essayant de les augmenter, en stimulant les organes par une forte magnétisation, afin d'activer la circulation, tout en calmant le système nerveux ; car là est le soulagement, là est la guérison.

Dans des moments extrêmes, le magnétiseur fait des centaines d'insufflations sur des êtres sans connaissance dont la vie semble avoir abandonné le corps, et dans lequel on la voit rentrer en quelque sorte à chaque insufflation ; il tombe épuisé de fatigue, puis se relève avec énergie, et combat encore la mort qui vient s'emparer du malade, il la repousse, il la domine et ranime par son souffle puissant le flambeau de la vie qui s'éteignait.

Ah ! c'est un spectacle intéressant et émouvant que cette lutte gigantesque d'un homme qui, par sa seule volonté, trouve en lui-même les ressources pour arracher un cadavre à la mort, qui tantôt ressaisit sa proie, tantôt se la voit enlever et la laisse enfin échapper. Alors le magnétiseur, heureux d'être vainqueur, peut se dire : « Ce malade me doit la vie, » car, en effet, c'est à lui, à lui seul, par son énergie, par son dévouement, aux dépens de sa propre vie, qu'il a rendu l'existence à cet homme qui déjà, pour sa famille, n'existait plus.

Oui, le magnétisme est une puissance réelle ; oui, le magnétisme peut par lui-même et seul, faire ce que la médecine ne peut obtenir avec tous ses médicaments.

Aussi nous ne comprenons pas qu'on soit encore incrédule après avoir vu un magnétiseur à l'œuvre.

Nous avons une confiance entière au magnétisme. Notre conviction est complète, et c'est avec enthousiasme que nous nous sommes dévoué au magnétisme. Nous sommes fier et heureux d'être magnétiseur.

Comment pourrait-il en être autrement ? Quand il y a sur cette terre des centaines de personnes qui ont été considérées, par les médecins, comme *incurables* et d'autres mêmes comme mortes, et qui, grâce à nous, grâce au magnétisme, vivent encore et sont bien portantes... !

Lorsque nous plongeons dans nos souvenirs ; lorsque nous passons en revue des malades comme Mlle de Landerset qui,

en 1851, âgée de dix-sept ans, était paralysée entièrement des deux jambes depuis l'âge de dix ans, par suite d'une affection de la moelle épinière. Elle était atteinte aussi de crises nerveuses qui, chaque jour, se présentaient à quatre heures de l'après-midi pour finir à sept heures du soir...; trois heures de souffrances indicibles, pendant lesquelles le corps de la malheureuse jeune fille, tantôt en boule, tantôt en cerceau, tantôt secoué par des tremblements convulsifs, des soubresauts, se roulant, se redressant, se contournant dans des positions impossibles. Puis tout à coup, à sept heures, tout cessait, la crise était finie; mais la pauvre malade était brisée, haletante, sans pouvoir respirer ni faire un seul mouvement. Quand nous pensons qu'en un mois, par le magnétisme, nous avons fait cesser ces horribles crises; quand nous pensons que la paralysie des jambes, qui avait résisté à tous les médecins, à tous les médicaments, à toutes les eaux, *a été détruite en un an*, et que, depuis, Mlle de Landerset jouit d'une bonne santé, qui lui a permis de faire à pied des courses de plusieurs heures dans les montagnes: oui, nous sommes fier.

Nous sommes fier aussi quand nous nous reportons en Février 1842, où nous guérissions complétement dans l'hôpital de Leeds, en Angleterre, un aveugle, Marc Rowley, choisi par vingt médecins, et que cette guérison était obtenue en huit jours, et tellement complète, que cet homme sortait de l'hôpital où il était depuis plusieurs années.

Puis encore d'avoir, en 1843, à Paris, rendu l'ouie à une jeune fille de onze ans, Mlle Georgina Burton, qui était sourde et muette, depuis l'âge de six mois, à la suite de convulsions. Trois mois de magnétisations suffirent pour qu'elle entendît et parlât comme tout le monde.

Il en est de même, quand nous pensons à Mme Malignon qui, à la suite d'une attaque d'apoplexie en Janvier 1866, était déclarée morte par deux médecins, et que nous la rendions en une heure à la vie et à la santé dont elle jouit encore.

Et cet enfant, atteint d'une congestion cérébrale? Deux médecins, l'un à neuf heures, l'autre à onze heures

du soir, avaient déclaré qu'il serait mort à sept heures du matin, et ils le retrouvaient, à leur stupéfaction, revenu à la vie! Il est vrai que nous avions passé toute la nuit à le magnétiser.

Nous pouvons être fier encore quand nous songeons à cette malheureuse jeune fille que nous avons fait vivre de notre vie pendant cinq ans, et qui vivrait encore peut-être si nous n'avions pas été forcé de l'abandonner, en tombant malade nous-même à la suite d'une crise qu'elle avait eue, et dont nous l'avions sortie par une magnétisation de quatre heures et demie, pendant laquelle nous avions fait deux heures et demie d'insufflations continues, ce qui nous avait épuisé.

Nous avions pu recommencer le soir et le lendemain, mais les crampes d'estomac nous prirent si violemment, qu'elles nous tinrent quatre mois au lit, sans que nous puissions faire un mouvement, le plus faible les provoquait de nouveau. C'est pendant ce temps que la pauvre enfant s'éteignit, n'ayant plus le magnétisme pour la faire vivre.

Quand nous avions commencé à la magnétiser, en 1860, on la croyait perdue; il y avait quatorze semaines qu'elle ne prenait, par jour, qu'une petite tasse de bouillon de poulet. Le bruit le plus léger, un froissement de papier lui donnait des douleurs atroces dans la tête et même par tout le corps.

Nous l'avons magnétisée tout un mois sans lui dire un seul mot, et sans qu'elle en prononçât un seul. A force de magnétisations, nous parvînmes à produire un peu de calme dans le système nerveux, arrivé à un état d'impressionnabilité, de sensibilité, d'excitabilité qu'il est difficile de concevoir, même quand on l'a étudié sérieusement et longtemps. Il est rare, dans la vie, de rencontrer des cas semblables, et, nous osons le dire, bien peu de médecins ont pu les étudier assez pour les comprendre et les définir entièrement, même ceux qui ont écrit sur les maladies nerveuses, tels que les docteurs Sandras, Cerise, dont les ouvrages sont cependant des plus précieux.

Cette jeune fille était une vraie sensitive: un mot, un regard produisaient sur cette nature des impressions mora-

les ou physiques dont les effets et les résultats étaient effrayants. Mais c'est un cas qui demande trop de développements pour notre journal, il lui faut un cadre plus large.

Nous ne pouvons que répéter ici que le magnétisme nous a rendu fier par tout le bien que nous avons fait, et nous déclarons qu'il est le plus puissant moyen de guérison pour qui sait l'employer.

Devant les faits et les guérisons produites dans tous les pays, nous ne comprenons pas qu'il y ait encore des incrédules. Ch. L.

Le discours préliminaire du journal Il magnetologo.

Il se publie à Naples, depuis le 15 Juillet de cette année, une excellente Revue, intitulée *Il Magnetologo*, qui a pris pour devise ces trois mots: *la Science*, *le Bien*, *la Vérité*. Le *Discours préliminaire* de ce recueil est un morceau remarquable, et nos lecteurs nous sauront gré, assurément, de leur en offrir ici une traduction fidèle. Nous nous empressons de les satisfaire:

« Le mesmérisme, ou magnétisme humain, regarde essentiellement l'étude de l'homme considéré, dans le physique et dans le moral, sous un nouveau point de vue. Sa première, comme sa plus utile application, appartient à l'art salutaire qui, par son aide, apporte la lumière dans des cas douteux, et le principe de la vie dans certaines maladies définitivement réputées incurables. Avec lui, la philosophie se fonde de nouvelles et plus sûres bases dans l'examen des systèmes du monde et des sciences inductives.

« Par lui, le matérialisme demeure vaincu en face de l'existence prouvée de la spiritualité humaine dans l'état somnambulique, où l'âme du dormant, dans le sommeil magnétique, se voit, pour ainsi dire, détachée de la matière brute.

« Les trois explications qui précèdent répondent exacte-

ment à nos plus importantes aspirations : désir de connaître, instinct de la propre conservation, sentiment d'un principe simple, non matériel, immortel. Cette étude intéresse donc l'humanité tout entière.

« Tous les hommes, et spécialement les philosophes et les médecins, devraient s'unir d'intention aux magnétiseurs savants et consciencieux; aider au développement des études et à la vulgarisation de la science magnétologique; éclairer le peuple sur la vérité et l'utilité du magnétisme humain, afin qu'il ne soit plus possible de le confondre avec les fausses apparences, et qu'on puisse parfaitement le distinguer de toutes les supercheries fantastiques.

« Tel est le but que nous nous sommes proposé en entreprenant la publication de ce recueil périodique, aujourd'hui que tant de pérégrinations scientifiques nous ont décidé à fixer notre demeure dans cette agréable et docte cité, un des plus splendides joyaux de la couronne d'Italie. Ce but, il nous sera facile de l'atteindre, si, à cette œuvre éminemment scientifique et philanthropique, nous voyons s'associer sympathiquement des hommes d'esprit et de cœur, amis du progrès et désireux de contribuer au bien-être de leurs frères.

« Ce journal n'est pas écrit pour combattre les détracteurs systématiques du magnétisme ; ni pour confondre les Aristarques sans pudeur ; ni pour dévoiler ces charlatans qui laissent après eux une traînée de fausse monnaie ; il est mis au jour pour les hommes de bonne volonté, pour ceux qui sont encore dans le doute, qui désirent connaître les moyens que la providentielle nature offre à tous pour obtenir la guérison de leurs maux, et pour venir au secours de leurs semblables accablés par la souffrance ; il est mis au jour pour les intelligences de bonne foi, qui veulent ouvrir leurs yeux à la véritable lumière.

« Nous ne nous dissimulons pas les énormes difficultés qui se dressent devant la propagation de toute vérité : nous savons que toute vérité, pour ouvrir sa voie, a besoin de se voir combattue et flagellée jusqu'au sang, surtout lorsqu'elle se montre par ses apparences, et que, de

front, comme une forteresse, s'opposent à elle les radicales négations des gens obstinés et enfoncés dans l'erreur séculaire.

« La foi politique et la religion ont leur piédestal dans le martyrologe; mais plus on s'y attache plus on les aime. Les chaînes de Colomb, la torture de Galilée, la misère de Vico, les persécutions de Segato, sont l'application de l'amère théorie des luttes de la constance, laquelle montre comment la nature, mystérieuse Isis, jalouse de se faire observer et scruter dans ses replis secrets et cachés, demande le tribut du sang, le prix du martyre pour l'audace du génie qui cherche à la surprendre dans ses desseins impénétrables.

« Les découvertes du génie sont trop souvent falsifiées par les imposteurs et les chevaliers d'industrie, par esprit de vénalité ou par tout autre vue illicite. Mais la vérité n'en perd pas pour cela ses apôtres, qui la défendent vigoureusement contre les billevesées de ces misérables brouillons. Les contrefacteurs des admirables travaux de Michel-Ange préparèrent la décadence de l'art; mais leur action fut de courte durée. L'art se releva plus beau et plus vigoureux, comme le phénix fabuleux s'échappe de son bûcher de cinnamome. Les insensés qui voulurent étourdiment imiter le vol de l'Aigle gibeline, avant d'avoir obtenu de la nature une plume robuste, se livrèrent eux-mêmes à la dérision publique.

« Tout art a, de reste, ses gâte-métier, comme tout mérite ses détracteurs. Et les uns, comme les autres, semblables à des affamés furieux, crient à tort et à travers au mesmérisme ressuscité pour gorger leur estomac, en simulant l'amour de la science, tandis que ses vrais amants sont comme le rossignol poétique qui, amoureux de la rose, la baise et meurt. Ce n'est pas ainsi que font les frêlons qui, après avoir sucé les sucs vitaux des feuilles, les abandonnent flétries et dépéries sur le gazon.

« Grâce au ciel, à travers les fraudes, les cabales et les machinations des saltimbanques et des prestidigitateurs de la rue; à travers les enfantillages et les petitesses des hommes efféminés; à travers le scepticisme adroit de l'obscurantisme et la calomnie des détracteurs, la science

de Mesmer gagne chaque jour du terrain, parce que ses adeptes convaincus démontrent, par des faits irréfragables et des dévouements désintéressés, la fausseté de ses nombreux antagonistes, et expose au plein soleil que la science mesmérique doit occuper, dans le cadre actuel de l'anthropologie, une place distinguée.

« Cet agent inconnu qui forme l'âme du monde, et qui prend les noms les plus divers dans les ouvrages de Van Helmont, Hippocrate, Timéon de Locres, est justement celui-là même qu'employa le roi des Epirotes; c'est le Démon de Socrate, le fantôme de Brutus à Philippes. La science occulte qui fut le domaine des prêtres païens, n'est autre que celle qu'a ressuscitée Mesmer. La sibille de Numa Pompilius, les Pitonisses, les Oracles de Delphes, de Dodone, de Trophonius, de Delos, devant lesquels s'inclina respectueusement l'antique Sapience, ne sont autres que cet agent inconnu qui a pris le nom de *magnétisme animal*, après que des études sur cette science l'eurent élevée à la hauteur d'un principe. Les talismans, les amulettes, furent à la mode alors que l'éclat des heaumes et des cuirasses éblouissaient la vue et que la civilisation était limitée par la pointe d'une lance: bien différents étaient les agents magnétiques.

« Grâce aux lumières du progrès et de la civilisation, les sciences ne marchent plus par la conquête aristocratique, et ce qui, chez les anciens, était le monopole d'une caste, est devenu le bienfait de l'humanité entière.

« D'après ce qui précède, il convient d'indiquer les trois écoles qui écrivirent sur leur bannière les noms de trois hommes célèbres du siècle passé : Swedenborg, Cagliostro, Mesmer. — Autour du premier se groupent, comme à une étoile polaire, les croyants aux prétentions du moderne spiritisme mystique; au second, se joignent les brouillons, les empiriques et tous ceux qui veulent éblouir par les mensonges et les prestiges; au troisième, se réunissent les hommes sensés, les philanthropes, les positivistes dans les études magnétologiques. Il est entendu que nous appartenons à cette dernière école, comme il est compris que nous ne sommes pas fluidistes, encore moins matérialistes, et que, interprétant les nobles aspi-

rations de notre esprit, qui entend se délivrer de son enveloppe d'argile pour s'élancer dans l'océan de l'infini, où la vie humaine n'est qu'une onde, qu'une vague, nous trouvons dans le magnétisme une des plus brillantes preuves de l'immortalité de l'âme.

« Voilà notre profession de foi.

« Pendant que, dans une autre partie de l'Europe et dans les deux Amériques, se publient des journaux intéressants et curieux sur la science magnétique; seule, notre Italie est privée d'une revue scientifique pour l'étude du magnétisme depuis la chute de la *Cronaca del Magnetismo Animale,* que publiait à Milan le docteur Giuseppe Terzaghi, et la suspension de notre *Luce Magnetico*, qui paraissait à Turin.

« Désireux de voir pourtant, dans notre patrie, briller d'un nouvel éclat la lumière sur la vérité magnétique, nous qui, à cette branche des connaissances humaines, avons consacré toute notre vie, nous retrempant dans la lutte, et combattant les obstacles qui entravaient la voie, aujourd'hui, autant que le permettra la mesure de nos forces, soutenu par la coopération des savants convaincus qui s'occupent des études magnétologiques, nous nous mettons vigoureusement à la tête d'un journal qui publiera en Italie tout ce qui se rattache à cette science.

« Notre revue traitera l'histoire ancienne et moderne de cette sublime découverte; s'occupera des nombreux principes sur lesquels se fondent tous les magnétiseurs; étudiera les différents systèmes et toutes les théories rationnelles, hypothétiques et controversistes; se livrera aux recherches les plus approfondies sur les mystères du sommeil, du magnétisme humain et du somnambulisme naturel et artificiel. Nous rendrons compte de toutes les institutions magnétiques, des guérisons obtenues par la pratique du magnétisme, des publications, des ouvrages, des journaux et des faits magnétiques. Pour en rendre la lecture plus attrayante et plus variée, nous recueillerons avec soin les événements et les anecdotes qui entrent dans l'esprit de notre revue, et nous sèmerons, çà et là, quelques poétiques fleurs sur le champ aride des discussions scientifiques.

« Voilà notre programme.

« Réussirons-nous dans un si vaste projet?... Nous en avons la confiance, parce que nous savons que nous sommes des propagateurs du vrai et du bien, parce que nous savons que tout est possible à une puissante volonté. L'histoire nous démontre suffisamment cette grande vérité, et nous fait découvrir, par l'expérience du passé, ce que nous devons présager de l'avenir.

« Un jour viendra où seront entièrement découverts à l'homme les mystères de la magnétologie, et alors seront déchirés les voiles des siècles obscurcis par l'ignorance et les croyances trompeuses. La tyrannie de ces temps et l'imposture des faux prophètes se couvriront alors comme d'un nuage immense, confondus par les magnétiseurs nouveaux; la vraie science aujourd'hui a ses défenseurs et ses apôtres, et son ère de gloire approche.

« La science est une chose sacrée, elle exige un culte ainsi que la religion, parce qu'elle vient du ciel : le magnétisme est la première science, parce qu'il s'élève au-dessus des lois de l'écorce humaine; il pénètre dans le sanctuaire psychologique et est un sacerdoce. Le pratiquer avec légèreté est un sacrilége. Faisons des vœux pour que ses adeptes renoncent à son culte lorsqu'ils s'en reconnaissent indignes, et ne s'exposent jamais à le faire profaner par le vulgaire.

« En d'autres temps, il fut un mystère, un monopole; c'était un mal, parce qu'il était adoré! Aujourd'hui, il se cultive, se propage sans poids ni mesure : c'est encore un mal, parce qu'on peut le souiller, parce qu'on peut retarder ses progrès. Mais la liberté trouve en elle-même le remède aux maux qu'elle produit. Le sort est jeté, la voie s'ouvre, la lumière éclate et l'ange du progrès s'avance en disant : Marche! »

F. GUIDI.

Traduit par M. Le Roy.

Histoire d'un Spiritualiste.

Pendant six mois, nous continuâmes nos expériences, et des centaines de noms, tantôt connus, tantôt absolument

ignorés, furent tour à tour épelés. Des prédictions nous furent faites, — comme celle de l'avénement au Mexique d'un prince étranger, et, certes, en 1858, personne n'y pouvait songer. Chaque jour, l'agent invisible devinait des noms, répondait aux questions mentales. Il faut ajouter aussi qu'une foule de mensonges nous étaient donnés comme des vérités; que des vivants prétendaient être morts; que les mêmes questions étaient résolues en sens opposé par des esprits prenant le même nom; que, tout en constatant d'une manière indiscutable l'intervention d'un tiers, il était impossible de ne pas constater aussi un pêle-mêle d'opinions contradictoires, et, surtout, une moyenne de vulgarité qui excluait toute espérance de tirer la plus légère lumière de ce mode de communication.

Aussi commencions-nous à nous fatiguer, quand, un soir, l'agent qui affirmait être l'esprit de ma mère et dont les paroles étaient toujours empreintes d'une remarquable lucidité, me dit : « Prends courage et écris. »

L'explication de M. Kardec m'avait paru acceptable. — Etant donné un agent qui se manifeste à l'aide d'un intermédiaire, cet agent peut aussi bien se servir d'un crayon que d'une table.

A mes yeux, l'expérience de la table était faite, et, sans chercher encore à en découvrir la cause, ma raison ne répugnait nullement à la possibilité d'une action plus directe. Ma curiosité, du reste, était excitée, et pendant vingt jours, à la même heure je tins, pendant vingt minutes, un crayon entre mes doigts, attendant avec une certaine anxiété l'apparition du phénomène. Vers les derniers jours, je commençai à sentir comme un engourdissement du bras et de la main : une espèce de pléthore nerveuse m'envahissait, il me sembla éprouver un gonflement intérieur, puis comme une tendance au mouvement, mais avec intermittence, de sorte que, précisément au moment où je croyais qu'une force invisible allait entraîner ma main, une force contraire en neutralisait l'impulsion. Puis, enfin, ma main se mut et traça grossièrement le nom de ma mère. Au même instant, je fus saisi d'une émotion qui allait jusqu'aux larmes, et dont je ne pouvais pas plus me rendre compte que la maîtriser. Ma main était inhabile encore à

céder à l'entraînement, et les caractères étaient lents et difficiles à se produire. Au bout de huit jours, mon bras fut subitement levé et traça en l'air une foule de lignes invisibles. J'eus l'intuition que c'était une indication pour le mode de procéder, et que mon bras devait rester séparé de la table pour laisser à la main sa liberté complète. J'en fis l'application, qui réussit à souhait. J'écrivis avec une rapidité qui semblait tenir de la folie. J'étais médium écrivain.

Qu'est-ce qu'un médium?

Cette dénomination suffit à elle seule pour le faire comprendre. Le médium n'est qu'un instrument, tandis que la personnalité seule du somnambule est en jeu, et que les phénomènes qu'il produit sont le résultat de facultés qui lui sont propres, ces mêmes facultés, chez le médium, se bornent à des conditions de réceptivité et de manifestation passives.

On distingue généralement les médiums en deux classes : les mécaniques et les instinctifs. Les premiers n'ont pas conscience de ce qu'écrit leur main, leur esprit reste libre, leurs regards concordent avec leurs pensées ; ils causent, tout en écrivant machinalement et sans s'inquiéter de ce que trace leur crayon. Les instinctifs, au contraire, écrivent en même temps que l'idée frappe leur cerveau.

Mais j'ai lieu de croire que les facultés médianimiques varient autant que les individus. De même que chaque somnambule lucide met en relief une aptitude spéciale tout en conservant les facultés générales inhérentes à l'état où il se trouve, de même aussi les médiums présentent des nuances infiniment diverses dans leur mode de perception et de manifestation. Ils doivent certainement posséder des dispositions organiques particulières, et, comme ces dispositions sont essentiellement variables, et diffèrent d'elles-mêmes par toutes les causes morales ou matérielles qui en changent l'équilibre, les médiums en suivent toutes les phases à leur insu, perdent ou retrouvent leur puissance sans pouvoir se rendre compte des motifs de ces alternatives.

J'étais intuitif, car je savais toujours, non-seulement ce que j'écrivais, mais encore ce que j'allais écrire. Il en résulta un grand trouble dans mon esprit.

Comment distinguer ce qui venait de mon cerveau d'avec ce qui lui était suggéré? Comment même avoir la preuve qu'il y avait suggestion, et que tout n'était pas dû à un travail inconscient de mes organes?

Quand la table me servait d'instrument, j'avais épuisé tous les moyens de constatation pour me convaincre de la présence d'un agent. J'avais opposé à son action une résistance physique supérieure à toute tentative de supercherie: plusieurs fois il avait été absolumeut impossible de contenir les mouvements désordonnés, presque terribles, qui faisaient bondir une table massive et la brisaient, tandis que deux personnes seulement l'effleuraient de leurs doigts; j'en avais vu une battre la mesure pendant qu'on touchait du piano, suivre les rythmes avec une précision remarquable et cabrioler en cadence sans qu'il fût possible de la retenir; j'en avais vu une autre, chargée d'une lampe, se lever solennellement toutes les fois qu'on prononçait le nom de Dieu, sans que la lampe perdît l'équilibre; j'avais vu un homme d'un poids de quatre-vingt-dix kilos s'asseoir sur une table frêle et branlante, deux jeunes femmes mettre le bout des doigts sur la table, et celle-ci prendre sa course et tourner tout autour d'une vaste pièce avec une rapidité telle que les médiums pouvaient à peine la suivre; j'avais vu la même table soulevée entre les bras d'un homme robuste, — et par conséquent sans contact avec la terre, — donner des secousses si furieuses que l'incrédule qui la tenait en l'air, couvert de sueur et irrité de ses efforts impuissants, la laissait retomber en confessant n'y rien comprendre, mais en s'avouant vaincu.

Je les avais vues cent fois répondre aux questions mentales, se transporter aux lieux désignés, décrire les caractères de personnes inconnues, et même deviner l'avenir. J'avais constaté irréfragablement une action différente de la mienne, opposée même, jouissant de spontanéité et de libre arbitre.

Je ne pouvais donc pas douter de la présence d'un agent se servant de la table comme instrument de manifestation. Mais quand il s'agissait de l'intuition, je ne pouvais me résoudre à y voir autre chose qu'une action propre à mon cerveau.

Je m'examinai et remarquai qu'au bout de quelques minutes, j'étais comme envahi par un fluide indéfinissable, ressemblant beaucoup à celui que projette le magnétiseur. Je me suis soumis cent fois aux effluves magnétiques, et je suis sensitif au point de pouvoir dire de quel doigt s'échappe le plus de fluide. Je connais toutes les sensations d'engourdissement, de torpeur, de fourmillement, de gonflement, de bien-être singulier, qui se développent sous l'influence d'un magnétiseur. Dans mes souffrances, je me suis toujours magnétisé moi-même en observant les effets que je produisais.

Pour obtenir la *trance,* -- expression américaine difficile à rendre en français, — je fermais les yeux et je priais. Au bout de quelques minutes, il se déclarait un frémissement nerveux, imperceptible d'abord, mais qui grandissait et m'envahissait tout entier. Cet effet ne se traduisait point par des contractions : rien n'était visible au dehors, mais, au dedans, une sensation indéfinissable de plénitude; ma tête me paraissait augmenter de volume, et tout le bras, depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts, accusait une vive douleur. L'avant-bras reposait sur la table comme enchaîné par un poids insurmontable, et, en même temps, je sentais naître une tendance inverse à le soulever; les nerfs de ma tête semblaient se raidir, et tout mon faciès prenait l'empreinte d'une forte magnétisation. Tout d'un coup, par un mouvement automatique, lorsque je m'y attendais le moins, ma main se levait brusquement, et, en même temps, le jour se faisait dans mon cerveau, la phrase y apparaissait claire et limpide, et ma main la transcrivait avec une rapidité phénoménale. Cette éclosion était souvent précédée de quelques minutes d'une angoisse qui affectait non-seulement le cerveau, mais encore le cœur; chaque fois que l'intuition s'arrêtait, le même phénomène se faisait plus ou moins ressentir. Souvent aussi j'étais inondé d'une joie subite et indicible : tout mon être se dilatait dans une béatitude inénarrable, et j'aurais voulu mourir. C'était la preuve certaine de la venue de quelque esprit supérieur qui semblait annoncer ainsi sa présence.

Je ne perdais pourtant jamais la conscience de moi-même. Si quelqu'un me parlait, si j'étais obligé de m'in-

terrompre pour quelque affaire imprévue, je vaquais à l'occupation nécessaire avec toute la plénitude de ma liberté d'esprit. Mais au moment où je reprenais le crayon, l'envahissement se produisait de nouveau, et la phrase suspendue trouvait son complément comme s'il n'y eût pas eu d'interruption.

Evidemment, je n'étais pas dans mon état ordinaire; je sentais nettement une influence, et, dans le mouvement automatique qui soulevait mon bras, il y avait un indice de l'agent que j'avais constaté dans la table. Je cherchai à maintenir mon poignet sur le papier en l'appuyant de toute ma force : il fut toujours enlevé malgré moi. Les idées qui arrivèrent à mon cerveau, et que je nommerai *communications*, pour rendre ma narration plus claire, variaient à l'infini. Comme magnétiseur, j'ai l'habitude de la concentration de la pensée dans une volonté forte; je m'appliquai à vouloir énergiquement que la communication se fît dans un sens désigné; jamais je ne pus réussir à la faire dévier de la direction qu'elle avait prise et à obtenir une solution commandée. Pendant trois ans, j'ai toujours constaté cette indépendance et même ce despotisme de l'idée suggérée.

Je n'étais pas toujours intuitif. La communication commençait souvent par un mot, une phrase tracée mécaniquement par ma main sans que j'en connusse le sens. J'écrivais alors avec une excessive difficulté. Je ressentais une vive douleur à l'épaule, à la saignée, souvent à la poitrine. Tout mon bras éprouvait une contraction pénible, un tiraillement en sens inverse, sans impulsion précise. A peine l'intuition se faisait dans mon cerveau que toute douleur cessait et que ma main volait sur le papier, liant toutes les lettres, sans ponctuation, ni accentuation, et avec une rapidité qu'il m'était absolument impossible d'égaler à l'état normal.

Je ne voulais pas abandonner le terrain solide d'expérimentation où je m'étais placé dès l'abord, et je craignais de me laisser abuser par une illusion. Cependant, il était difficile de ne pas reconnaître qu'il se passait en moi quelque chose d'insolite; il n'était pas non plus tout à fait improbable que ces phénomènes eussent la même origine, la

même cause que ceux produits par la table. Il y avait des analogies frappantes entre l'enlèvement forcé de ma main et le mouvement du pied de la table ; entre l'écriture mécanique et le mode d'épeler de la *typtologie*. D'où me venaient, d'ailleurs, ces contractions musculaires dans la position la plus commode, alors que mon attitude était calculée pour provoquer le repos ? L'agent qui se manifestait ostensiblement par la table était-il le même qui influait ainsi sur mes organes ? J'en étais arrivé à ne pouvoir rien, une action indépendante de ma volonté dominant mon système nerveux ; *on* disposait évidemment de moi sans ma permission et contre mon commandement. Il s'agissait de savoir si cet *on* procédait avec intelligence, avec logique, avec persistance. Si tout se bornait à des mouvements contractiles, à des effluves nerveux ; — si les observations contraires pouvaient s'attribuer au hasard, à des coïncidences, — je ne devais y voir qu'un état pathologique singulier, déterminé par des causes ignorées, mais n'offrant pas plus d'intérêt que tant d'autres phénomènes nerveux si *protéiques* et si peu connus.

Mais si, au contraire, les mouvements nerveux et les autres symptômes que je viens de décrire avaient une signification persistante, si l'envahissement de nos personnalités produisait un effet constamment le même, si je pouvais constater dans son action l'intelligence et l'indépendance, — il me fallait bien convenir qu'il y avait là une inconnue dont la recherche me conduirait logiquement à l'existence d'un être, et que cet être devait agir sur mon cerveau et sur mes organes, de la même manière que je l'avais vu agir sur la matière inerte en se servant de la table.

Il me restait donc à obtenir la preuve de l'intelligence et de l'indépendance de volonté de l'agent dont la présence me semblait certaine.

Mes habitudes de magnétiseur me vinrent en aide. De même que je puis concentrer longtemps ma pensée sur un objet déterminé, je puis aussi tenir mon cerveau à l'état passif, veillant scrupuleusement à ce qu'aucune idée ne puisse y pénétrer sans mon consentement. Je m'infligeai donc avec force cette attitude neutre, où mes organes ac-

quéraient une valeur réceptive d'autant plus grande que l'inactivité à laquelle je les condamnais était plus complète.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que des idées autres que les miennes arrivaient à mon cerveau, et se traduisaient par ma main. Tantôt c'était un nom cher à mon cœur qui me faisait des confidences inattendues, tantôt des personnages tout à fait inconnus se révélant pour demander des prières, puis des hommes historiques causant de leur temps ou du nôtre; d'autres fois, des moqueurs faisaient avec une rapidité inouïe les calembours les plus ébouriffants.

Je n'avais jamais lu une ligne des auteurs qui traitent de philosophie, à plus forte raison n'avais-je aucune idée de la théologie. Je croyais en Dieu, mais je doutais de l'immortalité de l'âme, dont je n'avais trouvé que des preuves sentimentales plutôt faites pour émouvoir le cœur que pour convaincre la raison.

Quel ne fut pas mon étonnement de voir ces questions envahir mon cerveau, le pénétrer peu à peu et grandir en élévation comme en développement, à mesure que mon intelligence s'ouvrait à ces leçons données par un invisible! Plusieurs fois, après avoir posé une question brûlante, j'en attendais impatiemment la solution. L'esprit commençait à me la donner quand un commandement supérieur venait l'arrêter dans son explication. Ainsi, je faisais un jour des demandes sur l'âme et j'ordonnais impérieusement à l'esprit de répondre; au début de la phrase, ma main se lève brusquement; je la ramène sur le papier, je l'y appuie avec force, et je commande à l'esprit, avec toute la puissance dont je suis capable, de finir sa démonstration. Trois fois ma main se lève, et, toujours ramenée avec effort, elle écrit en caractères énormes : « Il n'est pas temps encore : tu ne comprendrais pas! » — Ceci ne s'est pas passé une fois seulement, mais s'est répété à diverses reprises, à mesure que mon esprit, avide de savoir, s'élançait vers les solutions dont il ne pouvait se rendre compte.

D'autres fois, c'était la révélation de faits accomplis au loin, comme l'annonce des victoires de Montebello, Ma-

genta et Solferino; ou bien la prédiction d'événements à venir, comme celle de la guerre d'Italie, qui m'était faite au Mexique, en Décembre 1858; une prédiction concernant mes affaires personnelles, et réalisée neuf mois après l'avis qui m'en était donné; puis une foule d'esprits, — nommés follets, — venant m'égayer d'une verve intarissable; constamment, l'indépendance la plus absolue dans ces conversations invisibles. Les esprits ne tenaient aucun compte de mes idées, et ma main, entraînée malgré moi, exprimait des pensées qui bouleversaient mes croyances, les battant logiquement en brèche, quelque effort que je fisse pour les défendre.

Ce n'est pas tout: j'écrivais d'ordinaire dans la même salle où travaillait la personne avec laquelle j'avais commencé mes expériences spiritualistes. Cette personne, restée incrédule malgré son désir de croire, cherchait constamment des motifs de convictions au moyen d'expériences nouvelles. Vingt fois il m'arriva d'écrire des phrases qui n'avaient pour moi aucun sens. C'était une conversation que ma compagne entamait avec l'esprit qui agissait en moi; je percevais la réplique et l'inscrivais aussitôt, et, très-souvent, le dialogue se terminait sans que j'en pusse comprendre un mot.

Une autre fois, ma compagne demande un numéro pour un billet de loterie. Je m'y refuse parce que je savais la répugnance des esprits à s'occuper des choses terrestres, mais enfin, cédant à son insistance, je pose la question et l'esprit me donne un numéro. Sur vingt que nous avions pris, celui-là seul est sorti; mais quand, dans une autre occasion, ma compagne a voulu réitérer la demande, il m'a été impossible d'obtenir d'autre réponse que celle-ci: « J'ai indiqué un numéro pour lui donner la foi; je ne répondrai désormais plus à de tels désirs. » Et jamais je n'ai pu avoir une seconde indication.

On comprend que j'abrége et que je ne cite ici que quelques faits, suffisants à mon gré pour baser une opinion raisonnée. Au bout de trois ans d'expérience, ma conviction était faite. Il me paraissait admissible qu'il existât, en dehors de nous, un agent intelligent pouvant se communiquer à nous. Cette existence me semblait démontrée — par son intelligence, — par son indépendance.

La première ne pouvait se mettre en doute, puisque j'avais trouvé dans sa communication des solutions en dehors de mes études, et que ma compréhension ordinaire avait été impuissante à me donner. La seconde ne m'était pas moins prouvée par la spontanéité inouïe des communications, les prévisions d'avenir, la contradiction absolue des idées sur lesquelles, jusqu'alors, la vérité m'avait semblé devoir se fonder.

Cette indépendance se révélait encore par le mode d'intuition. J'appliquais toute ma volonté à ne pas réfléchir à la question posée dont j'ignorais naturellement la solution, puisque c'était moi qui faisais la demande. Je m'isolais dans une autre pensée, et, tout d'un coup, tout apparaissait dans mon cerveau : solution et phraséologie ; et ma main écrivait avec une rapidité qui eût défié la sténographie, sans que jamais il y eût un mot impropre, une expression à retrancher dans de longues pages, écrites presque aussi vite que pensées. Puis, comme contre-épreuve, il m'arrivait de ne rien percevoir, malgré mon ardent désir, ou bien l'intuition cessait tout à coup, sans qu'il me fût possible de la faire renaître, laissant la phrase inachevée. La disparition de l'agent, soit de la table, soit du cerveau, est un fait de tous les jours, et ni prières, ni concentration de l'esprit, ni chaînes magnétiques, n'y font rien. L'agent se manifeste quand et comme il veut ; il disparaît de même, sans que jamais j'aie pu le contraindre. Médium écrivain, j'ai été sa chose : ma volonté a toujours été impuissante à le dominer. Un seul pouvoir m'était donné : c'était de renvoyer les esprits mauvais qui se présentaient fréquemment. Il en résultait d'ordinaire une espèce de lutte, et j'ai rendu compte d'un de ces phénomènes dans un journal que je tenais jour par jour. Je crois ne pouvoir mieux faire que de reproduire ici ce que j'écrivais le 21 Mars 1859 :

« Je fus donc convaincu que j'étais avec un esprit inférieur qui se jouait de moi. Lorsqu'une intelligence élevée vient à moi, je ressens, bien avant que ma main ou mon cerveau soient impressionnés, une émotion indicible, une prise de possession de tout mon organisme, qui est quelquefois si intense qu'elle arrive à la douleur. Je n'avais

rien senti: mon cerveau n'avait rien perçu, ma main agissait mécaniquement et passivement. Je n'avais plus de doutes. Je commandai à l'esprit, s'il était pur, de lever ma main au ciel; s'il était inférieur, de biffer le mot *oui*, et de sortir par la gauche de mon papier. J'invoquai ardemment les esprits qui m'aiment, et alors une chose étrange se passa en moi. Mon bras, depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts, fut en proie à une contraction nerveuse intérieure d'une excessive intensité, tandis que tout le reste du corps restait dans une passivité absolue. Je sentais comme une double force, comme un combat, et je commandai avec autorité à l'esprit de me laisser. L'effet nerveux augmentait toujours, et la douleur devenait presque insupportable, quand, enfin, ma main se mit en mouvement et biffa le mot *oui* en sortant par la gauche, ainsi que je l'avais ordonné, mais en déchirant le papier et en brisant le crayon avec une violence impossible à croire.»

Au bout de trois ans de médianimité, mon cerveau a cessé d'être impressible, mon bras n'a plus ressenti la possession magnétique, et, depuis lors, j'ai cessé d'être médium écrivain. Mon imagination, ma volonté, ma force magnétique n'ont pas diminué. Ma foi s'est formée, et cependant je ne ressens plus rien. Mon cerveau m'appartient à moi seul, et mon bras est inerte. Si l'expansion du système nerveux, si son impressionnabilité étaient les seules causes de ce phénomène, la tendance constante de mon esprit à en poursuivre la recherche, une conviction toujours mieux établie, devraient disposer mes organes à progresser dans la voie qu'ils s'étaient frayée. Rien de tout cela. Pourquoi?

Les diverses solutions données par ceux qui rejettent la communication avec le monde invisible, sont certainement plus difficiles à comprendre, et surtout moins simples que celle qui la regarde comme possible. Je ne crois pas aux miracles. Les phénomènes auxquels on a donné ce nom n'étaient que la résultante de l'application d'une loi non observée. Trouvez la loi, et le miracle disparaît. Le surnaturel n'existe pas davantage. Il y a de l'inconnu, et voilà tout. C'est à nous de chercher à le découvrir.

Il me semblait certain que les mêmes lois qui présidaient aux phénomènes de la table devaient se trouver dans les médianimités des écrivains mécaniques ou intuitifs. La privation de la faculté que j'avais possédée m'était la preuve sans réplique que cette faculté avait existé en moi.

D'autres preuves m'étaient réservées.

F. CLAVAIROZ.

Nous avons publié la seconde partie de l'histoire d'un spiritualiste, écrite par un homme consciencieux et bien posé dans la société, parce que nous y avons trouvé la preuve évidente que les esprits ne sont pour rien dans les faits que l'on nous raconte ; nous y avons reconnu combien l'état nerveux peut modifier notre nature et démontrer d'une manière positive l'existence en nous d'un être immatériel qui, dans certaines conditions, peut agir sans le secours de la matière. Dans le prochain numéro, nous dirons notre pensée tout entière.

Une étoile de plus au firmament.

A peine quatorze ans!... l'âge où la jeune fille,
De ses trésors naissants enrichit la famille :
L'âge où la vie en fleurs exhale à son printems
De ses jours parfumés le chaste et doux encens;
Où l'âme vierge accepte et boit sans méfiance
Le breuvage menteur versé par l'espérance;
L'âge heureux! l'âge d'or! ces fragiles instants,
Où tout chante au dehors, rien ne pleure au dedans ;
Où le cœur est si pur, le regard si lisible,
Que le ciel y descend et Dieu s'y fait visible.
Cet âge était le sien.

Celui d'un bel enfant,
Précoce, au front divin, au sourire charmant,

D'un ange idolâtré, tendre amour de son père!
D'un trésor de vertus... noble orgueil de sa mère!
Centre unique où trois cœurs palpitant à la fois,
Résumaient dans un seul la tendresse des trois.

Cet ange, ce trésor, on l'appelait Louise!
L'été dernier, alors qu'au souffle de la brise,
Mille fleurs parfumaient Gênes comme un printems,
Dieu ne se souvint plus de ses tristes parens,
Et pour mieux recevoir cette fille chérie,
Fit le jour de sa mort aussi beau que sa vie!
Mais le soir... mais la nuit... cette nuit du trépas,
Quand les cieux souriaient, que de pleurs ici-bas!

Oh! n'avoir qu'un enfant, qu'un seul bien, qu'une ivresse,
Au cerveau qu'une idée, au cœur qu'une tendresse,
Toucher presque le but après un long chemin,
Et rêver chaque soir un plus doux lendemain;
N'avoir à deux qu'un corps dont cette fille est l'âme,
Et dans soi qu'un foyer dont sa vie est la flamme,
Puis, sur ce front brillant de lumière et d'amour
Voir la nuit tout à coup éteindre un si grand jour...
C'est à douter de tout... de la mort elle-même,
Tant on a peine à croire à ce malheur extrême.

Pauvre père,... ouvre au moins ton cœur à l'amitié.
De tes chagrins amers tu lui dois la moitié:
L'épanchement dilate et soulage un cœur tendre,
Quand le vase est trop plein la liqueur doit s'épandre.
Laisse donc ruisseler tes larmes à longs flots,
L'accent de ta douleur ne meurt pas sans échos;

Mais sur qui pleures-tu?... sur elle?... ou sur toi-même?
Sur elle?... le front ceint du divin diadème,
Au séjour des heureux elle a pris son essor;
Sa tunique est d'argent et ses ailes sont d'or!

Elle a quitté le monde avant qu'un seul pli sombre
Sur ses jours enfantins n'ait projeté son ombre:
Un de plus... qui le sait?... Cette coupe de miel
S'aigrissait sous sa lèvre et se changeait en fiel.
Elle n'était point faite, ami, pour nos parages,
Une âme sans limon veut un ciel sans nuages;
Plus tard, son cœur de feu n'eût pas été compris,
Et son plus grand bonheur c'est que Dieu te l'ait pris.

Sur toi?... Du sort, sans doute, horrible est la sentence!
Mais ne sais-tu donc plus ce que vaut l'existence?
N'as-tu jamais compté les pas qui du berceau
Forment l'espace étroit séparé du tombeau?
Hélas! c'est qu'aujourd'hui ton pauvre cœur oublie
Que la mort est pour nous un bienfait de la vie.

Les choses d'ici-bas n'ont point de fixité,
Tout meurt et tout renaît dans son centre agité,
Par l'éternelle loi de l'éternel mystère,
L'esprit retourne au ciel et le corps à la terre;
L'homme fait place à l'homme et la fleur à la fleur;
Mais le soleil toujours a la même splendeur,
Chaque astre dans l'espace autour de lui gravite,
Et le monde toujours roule dans son orbite.

Dans ce sublime accord, magnifique concert,
Tout varie et se meut; rien jamais ne se perd;
A l'ordre universel qu'importe ce qui passe?
L'insecte comme l'homme occupe aussi sa place;
Un peu plus, un peu moins, ou plus tôt, ou plus tard,
Tous servent à l'ensemble et chacun a sa part.
Dans quel but?... Dieu le sait, lui seul est la lumière!
Et de toute beauté l'origine première!!
Rien de mal, rien d'abject ne peut venir des cieux,
Et les hommes nés bons ne se gâtent qu'entre eux.
Le temps, l'abus, l'excès corrompent leur nature
Comme un fruit sain s'altère et tombe en pourriture.

La mort est donc un bien puisqu'elle rend au ciel
Ce que l'homme a de pur et d'immatériel.

Et qu'importe le but? si Dieu dans sa puissance
De nos faibles esprits borna l'intelligence,
C'est qu'il voulut cacher à notre vanité
Le grand secret du temps et de l'éternité!
A lui seul il est tout, la nature l'atteste;
Adorons et prions... Dieu fera bien le reste.

Jules FOREST.

Divers

BIBLIOGRAPHIE. — Si Naples publie un nouveau journal de magnétisme *Il Magnetologo*, Paris ne reste pas en arrière, voici *la Revue Magnétique,* journal des malades, qui apparaît sur l'horizon.

Nous donnons aujourd'hui le programme du journal de Naples, dirigé par M. Guidi, magnétiseur bien connu par ses ouvrages, ses cures et sa propagande active dans toute l'Italie. Nous lui souhaitons une réussite complète, et nous engageons les partisans du magnétisme à s'abonner rue de Tolède, à Naples.

Il en est de même pour la revue magnétique de Paris, sa profession de foi est bonne dans son ensemble, mais elle est trop personnelle et trop absolutiste. Il faut laisser à chacun le droit d'émettre ses opinions, les combattre si elles ne sont pas conformes aux nôtres, mais par des faits raisonnés. Attendons donc la revue à la besogne. Du reste, ces deux journaux ont toutes nos sympathies, comme tout ce qui tend à propager le magnétisme.

On s'abonne à la Revue magnétique à Paris, rue de Penthièvre, 34.

CORRESPONDANCE. — Nous avons reçu une lettre de M. Gérard, dans laquelle il se justifie des reproches qu'on

lui a faits. Nous ne pouvons l'insérer, nous étant fait une loi d'éviter toute discussion personnelle. Nous avions inséré la première, parce qu'elle attaquait les abus d'une société, sans avoir rien de personnel.

Nécrologie. — Il y a bien peu de temps, le docteur Elliotson se mourait à Londres, c'était un des vieux champions du magnétisme. Après avoir créé le *Zoïl*, journal de magnétisme, il avait fondé à Londres un *mesmeric infirmary*, où tant de belles cures ont été faites. Nous avions connu personnellement le docteur Elliotson dans notre voyage en Angleterre en 1841, et nous avions eu beaucoup à nous louer de son aménité et de son concours dans la capitale de l'Angleterre; nous aimons à lui donner ici un souvenir de notre gratitude.

A *Sienne* vient de s'éteindre un vétéran du magnétisme, il signore Bernardino Pannilini; il était grand ami du comte Pettorelli, de Florence, magnétiseur sérieux. Nos rangs s'éclaircissent, il est temps que de jeunes successeurs se présentent, nous nous faisons tous vieux. M. du Potet a soixante-dix ans, j'en ai soixante-cinq passés, nous avons beaucoup travaillé pour le magnétisme; et, sans qu'on puisse nous accuser de manquer de modestie, nous pouvons demander que ceux qui nous survivront fassent pour le magnétisme encore plus que nous, car nous leur avons ouvert les voies.

M. Zaugg, notre élève, a fait cet été de belles cures à la Chaux-de-Fonds et au Locle; nous voulions en insérer quelques-unes, mais la place nous manque.

M. Zaugg est revenu passer l'hiver à Genève, nous espérons que les malades n'oublieront pas qu'il peut les soulager et même les guérir.

Cours. — Dans le courant d'Octobre, nous donnerons un cours pratique de magnétisme, nous en ferons l'ouverture par une séance expérimentale gratuite.

Ce Cours que nous nous proposons de donner est surtout un Cours pratique, qui permettra à chacun de pouvoir magnétiser sa femme, ses enfants, ses amis atteints de légères indispositions, sans avoir à craindre de provoquer des accidents.

Nous ferons connaître l'histoire du magnétisme depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. La théorie et la pratique générale.

Nous démontrerons les effets généraux physiques, le somnambulisme et les effets psychologiques.

Les élèves s'exerceront eux-mêmes sur une somnambule, afin d'apprendre à émettre le fluide magnétique, seule cause, pour nous, de tous les phénomènes qui se développent sous l'influence de l'homme.

Puis ils pratiqueront sur des personnes qui n'ont point encore été magnétisées.

Nous ferons apparaître les accidents qui peuvent être la conséquence d'une magnétisation inexpérimentée, et nous enseignerons les moyens de les faire cesser, et ceux convenables pour les éviter.

Nous donnerons les indications pour magnétiser certaines maladies. Enfin nous démontrerons l'existence du fluide magnétique, ou vital, par des expériences sur des corps inertes et sur des instruments de physique.

Ce Cours, tout pratique, tout expérimental, sera composé de dix leçons, qui auront lieu trois fois par semaine, à huit heures du soir, rue du Mont-Blanc, 9, au 2me. où l'n peut dès maintenant s'inscrire. Le prix est de 50 francs.

Ch. LAFONTAINE.

Sommaire du n° 6 du Magnetologo. — La magnétologie expliquée en sept leçons : seconde leçon. — Notice sur le magnétisme animal, par le docteur Bellino Bellini (continuation et fin). — Réponse du professeur F. Guidi à la notice critique du docteur Carlo Gregori. — A Mesmer, poésie. — Le docteur Rosso ; notice historique (continuation). — Variétés. — La Sirène artistique.

Genève — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS A NOS ABONNÉS

Tout le monde sait que la création du journal *le Magnétiseur* n'a pas été une spéculation, mais un acte de pur dévouement au magnétisme.

Aujourd'hui, ne pouvant et ne voulant pas supporter seul le surcroît de dépenses nécessaires pour pouvoir mettre à exécution les idées d'extension et de publicité pour lesquelles on me presse, et dont volontiers je reconnais, avec les abonnés, la convenance et peut-êtremême la nécessité, je me suis déterminé à créer pour le journal *le Magnétiseur* **cent obligations de cinquante francs.**

Ces obligations, nominatives, produiront immédiatement intérêt à raison de 6 °/₀, payable le 1er Juillet de chaque année sur un coupon.

Les obligations et les intérêts sont garantis par la propriété et les produits du journal, et en outre par moi, Ch. Lafontaine, personnellement.

A partir du 1er Juillet 1870, ces obligations seront remboursables à raison de 10 obligations par an, dont les numéros seront désignés par un tirage au sort.

Je viens donc prier tous ceux qui veulent concourir à

la propagande que fait *le Magnétiseur*, de me demander promptement le nombre des obligations qu'ils consentent à prendre, afin que je puisse mettre à exécution toutes les améliorations que je me suis proposées.

Déjà, un certain nombre des obligations est souscrit.

J'engage en outre, tous les lecteurs, à renouveler, dès le mois de Décembre, leur abonnement pour l'année prochaine, afin de ne pas avoir d'interruption dans la réception du journal.

J'offre EN PRIME, à toutes les personnes qui m'enverront 4 fr. en sus de leur abonnement, *les Mémoires d'un Magnétiseur*, deux volumes, avec portrait de l'auteur.

Pourquoi le Spiritisme trouve-t-il sa place dans le Magnétiseur

On nous demande quelquefois pourquoi, nous, qui ne croyons pas au *spiritisme,* nous lui donnons asile dans notre journal, qui ne devrait s'occuper que du magnétisme ?

Nous répondrons que les effets dits *spirites*, étant considérés par nous comme des effets *magnétiques*, il est de notre devoir de ne pas les repousser, afin de pouvoir les étudier, et chercher à démontrer que la cause est tout autre que celle qu'on leur attribue.

Cette cause, à laquelle nous ne croyons pas ; ce sont les esprits, ce sont ces êtres supérieurs, ce sont ces âmes d'outre-tombe que nous ne pouvons admettre comme venant agir sur des tables, sur des crayons, sur des êtres pensants, etc. ; nous avons toujours combattu ces idées, nous nous sommes toujours révolté contre ces théories; non comme matérialiste, qu'on ne s'y trompe pas, mais bien au contraire, parce que nous sommes spiritualiste, c'est-à-dire parce que nous croyons avoir en nous une âme qui, par sa nature même, suffit pour expliquer tous les phénomènes qui peuvent se produire par l'homme, ou se présenter chez lui-même, sans avoir besoin d'aller chercher des êtres étrangers à sa double nature.

Si nous considérons le somnambulisme magnétique, ne

trouvons-nous pas des phénomènes encore plus éclatants, encore plus étonnants que ceux dits spirites?

Est-ce que l'âme, elle-même, ne nous apparaît pas avec tous ses priviléges, dans ces extases dans lesquelles tout être, de quelque religion, de quelque moralité qu'il soit, tombe à genoux, avec une expression de bonheur impossible à rendre, et cherche dans l'immensité cet être suprême qu'il adore?

Il ne nous est jamais venu à la pensée, dans les moments où nous avons été témoin de ces splendides et merveilleux effets, qu'ils devaient être attribués à des êtres étrangers au corps qui les éprouvait.

Nous avons toujours cru voir briller dans ces phénomènes, cet être même que nous sentons en nous sans pouvoir le définir.

Nous sommes convaincu que Dieu a créé sur cette terre, l'homme complet et *indépendant* de tout être hors de sa nature même.

Aussi, quand les médiums, quand les somnambules, présentent des effets psychologiques, voient le passé, perçoivent le présent, prédisent l'avenir, ils sont pour nous, dans l'état somnambulique, soit naturel, soit magnétique; ou bien, dans cet état mixte, inconscient, dans lequel tout homme peut entrer par sa propre volonté, et dans lequel aussi, il peut être plongé sans la participation de sa volonté, soit par une cause extérieure, ou intérieure, ou maladive.

M. Clavairoz, notre correspondant, homme instruit et consciencieux, nous offre un exemple frappant de cet état inconscient provoqué par la passivité de la volonté.

Les descriptions qu'avec une entière bonne foi il nous donne de ses impressions, de ses sensations, prouvent, il est vrai, le contraire de ce qu'il veut prouver; elles démontrent positivement, qu'il se trouve plongé dans cet état mixte, inconscient, qui n'est ni la veille, ni le sommeil, et que les esprits d'outre-tombe ne sont pour rien dans tout ce qu'il écrit, et qu'ils ne le dirigent point.

Mais écoutons-le lui-même, il nous disait dans le numéro de Septembre à propos des tables :

« *Qu'il ne pouvait douter de la présence d'un agent se servant de la table comme d'un instrument de manifestation.* » — Puis aussitôt il ajoutait avec franchise : « *Mais, quand il s'agissait de l'intuition, je ne pouvais me résoudre à y voir autre chose qu'une action propre à mon cerveau.* » — Là, il était dans le vrai ; il continue ainsi : « *Je m'examinai, et je remarquai qu'au bout de quelques minutes j'étais comme envahi par un fluide indéfinissable, ressemblant beaucoup à celui que projette le magnétiseur..... Je fermais les yeux et je priais. Au bout de quelques minutes, il se déclarait un frémissement nerveux, imperceptible d'abord, mais qui grandissait et m'envahissait tout entier. Cet effet ne se traduisait point par des contractions : rien n'était visible au dehors, mais au dedans une sensation indéfinissable de plénitude ; ma tête me paraissait augmenter de volume, et tout le bras, depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts, accusait une vive douleur ; l'avant-bras reposait sur la table comme enchaîné par un poids insurmontable, et, en même temps, je sentais naître une tendance inverse à le soulever ; les nerfs de ma tête semblaient se raidir, et tout mon faciès prenait l'empreinte d'une forte magnétisation.* »

On ne peut douter, après ces lignes, que la concentration dans la prière, surexcitait le cerveau de M. Clavairoz par l'accumulation du fluide vital qu'elle y faisait affluer, et qu'elle produisait cet état, dans lequel on perçoit des choses dont on n'a pas connaissance dans l'état normal, et dont souvent même on n'a pas conscience après.

A l'appui de cette théorie, nous pouvons citer les expériences que nous faisions sur nous-même lorsqu'en 1841, bien avant qu'il soit question de tables tournantes, parlantes et d'esprits, même en Amérique, nous nous mettions en cet état, en nous magnétisant dans une glace, ou même par la concentration seule de la pensée.

On ne pensait guère aux esprits en ce temps-là, et cependant nous avons souvent trouvé, en revenant à nous, des pages écrites par nous, et *de notre écriture*, dont nous n'avions pas conscience, — des réponses à des demandes, — qu'éveillé nous n'avions pu résoudre.

Nous pensions alors comme aujourd'hui, seulement agir sur nous-même, — par nous-même, — et nous mettre, si ce n'est dans le somnambulisme complet, au moins dans cet état anormal, pendant lequel, l'esprit que nous avons en nous, l'*âme,* agissait seule et sans que nous en ayons conscience.

Nous avons continué de temps en temps à agir de la même sorte sur nous, et nous avons toujours produit les mêmes effets. Seulement, nous avons abandonné la magnétisation par la glace, comme moyen dangereux, car à la suite d'expériences répétées fréquemment, en 1841, nous avions provoqué sur nous, une cécité momentanée, tantôt partielle, tantôt entière.

M. Clavairoz, qui est un homme instruit et raisonnable, rentrera en lui-même, et reconnaîtra un jour, nous en sommes certain, que ce ne sont point des êtres hors de notre sphère et d'un autre monde avec lesquels il a communiqué; il pensera avec nous qu'il est plus rationnel et plus consolant de croire, que l'être immatériel qui fait partie de nous-même, peut et doit suffire à tout, par sa nature même.

Mais ce n'est point en le combattant par des raisonnements que nous le ramènerons à nos idées, c'est plutôt en lui présentant les exagérations, — pour ne pas dire plus, — de ceux qui, en voulant trop prouver, ont démontré l'erreur et la fausseté de leurs assertions.

En 1857, il parut un livre portant le titre ECRITURE DIRECTE DES ESPRITS, publié par le baron *Guldenstubbé.*

Cet auteur avait été convaincu *de la réalité de l'Ecriture des Esprits,* disait-il, en enfermant dans un tiroir, fermé à clé, une feuille de papier blanc, en compagnie d'un crayon. Pendant treize jours il pria, et quand il ouvrit le tiroir la feuille était toujours d'un blanc immaculé; enfin, le quatorzième jour, il y avait de l'écriture sur le papier, les esprits s'étaient décidés à lui donner cette preuve de leur existence.

Depuis lors, les esprits écrivirent dans toutes les chambres du baron, et même dans les tombeaux de l'église de Saint-Denis, dans lesquels ils lui ordonnèrent de se transporter.

Ils n'étaient pas forts en calligraphie, Messieurs les agents supérieurs, surnommés esprits, nous en faisons juges nos lecteurs en leur donnant comme spécimen la première planche lithographiée et prise dans le volume du baron de Guldenstubbé. Nous sommes convaincu qu'ils penseront comme nous, qu'il n'est pas nécessaire d'être un être supérieur, un esprit qui doit savoir bien faire les choses, pour donner un griffonnage pareil, qui n'a aucun sens.

Le baron avait une sœur ou une nièce qui était médium, nous avons toujours pensé que, dans son état inconscient, elle avait pu mystifier son frère sans s'en douter, car nous ne pouvons croire qu'il y eût supercherie.

Nous répéterons ce que nous avons toujours dit, que les effets attribués aux esprits sont des phénomènes produits par le magnétisme vital, que la plupart ne peuvent être mis en doute, mais que la *cause* INDIQUÉE est *fausse*.

Ch. LAFONTAINE.

QU'EST-CE QUE LE MAGNÉTISME ?

Nous sommes dans le siècle du positivisme, dans le siècle de la réflexion, dans le siècle du raisonnement. Nous sommes à l'époque où l'on ne se contente plus des faits ni des doctrines : on veut connaître les causes, on veut approfondir les mystères, on veut tout expliquer. L'esprit critique domine toutes choses, et, pour accepter un axiome, il faut que chacun en reconnaisse parfaitement l'évidence. Le naturalisme tue tous les jours l'idéal qui, nouveau phénix, n'en renaît pas moins de ses cendres; le positivisme, à tous les moments, s'oppose au mystérieux, au miraculeux, à l'incompréhensible, qui, devant la forme du doute et du que sais-je, envahissent sans cesse l'esprit humain.

On veut donc tout expliquer aujourd'hui, et en définitive les causes premières restent inexplicables. On prétend tout connaître, et de fin de compte, on ne sait absolument rien. On nie pour affirmer, on affirme pour nier. La doctrine est purement individuelle. L'esprit travaille, cherche, com-

bine, établit des systémes, promulgue des lois, fabrique des hypothèses, et tout cela n'est que châteaux en l'air qui s'écroulent, comme la Tour de Babel, avant d'être arrivés à perfection.

Le merveilleux est immuable et résiste à tous les coups de la critique et du ridicule.

L'homme a le malheur de ne vouloir pas comprendre qu'il est un être borné, fini, imparfait, qui ne peut pas pénétrer dans toutes les profondeurs de l'infini, qui ne peut pas déchirer le voile de l'avenir. Il se tourmente, il s'agite, il se meut, il calcule, il interroge, il juge; et un être au-dessus de lui, ou un monde peut-être, se rit de toutes ses peines, de toutes ses tribulations, de tous ses raisonnements, de toutes ses appréciations, qui, en plus d'un endroit, sont tout le contraire de la vraie réalité.

Arrivons à notre sujet. On a écrit des centaines, des milliers de livres sur le magnétisme depuis cent ans; on a fait des millions d'expériences, on a opéré des merveilles, on a fait des miracles.

Eh bien, aujourd'hui, le magnétisme a des milliards d'incrédules; il compte par millions des adversaires acharnés; par mille, il suppute ses contradicteurs; par centaines, il montre des charlatans qui l'exploitent et des imbéciles qui se laissent abuser par ces prétendus docteurs.

La science magnétologique n'est pas encore sortie de l'adolescence. Que dis-je? en plus d'un pays elle est encore enveloppée de langes. On n'est même pas d'accord sur sa nature. Comment le serait-on sur ses effets.

Les uns regardent le magnétisme comme une simple influence morale ou spirituelle; d'autres comme un fluide humain qui se transmet d'un être fort à un être faible; ceux-ci comme une puissance occulte qui exerce son pouvoir sur la partie spiritualiste des mortels; ceux-là comme une volonté céleste qui s'impose à une volonté terrestre; plusieurs comme un principe vital qui, sorti d'un organisme parfait, va rétablir l'équilibre dans un organisme en souffrance.

Comment démêler la vérité dans un tel labyrinthe? Avant de se livrer à la pratique de cette science, avant de poser des règles et d'établir des systèmes, ne conviendrait-

il pas de s'entendre au moins sur la nature de la chose, de préciser la définition du mot, et de partir d'un principe sûr, incontesté, immuable?

Il nous paraît urgent de recommencer la discussion par ce préliminaire. Des magnétiseurs, des partisans du magnétisme, des adeptes fervents, des disciples convaincus sont répandus sur toute la surface du globe; de tous côtés, on imprime des ouvrages sur la science magnétologique; dans toutes les grandes villes on publie des journaux, des recueils, des revues destinés à propager et à défendre cette science : que tous ces organes nous disent ce qu'ils entendent par le mot de magnétisme, comment ils en comprennent l'essence, comment ils en circonscrivent le principe, comment ils en étendent les corollaires?

De toutes ces discussions cosmopolites, internationales, sortira sans doute une lumière éclatante qui éclairera le monde, et qui assoiera la science magnétologique sur une base indestructible et incorruptible comme la vérité, comme la justice, comme la raison!

Voici donc la question posée d'une manière bien précise, bien définie : Qu'est-ce que le magnétisme? Quels en sont: la nature, le principe, la puissance, les effets?

Nous engageons tous nos correspondants, toutes les revues spéciales, tous les journaux, tous les partisans et tous les adversaires du magnétisme, à répondre à cette question multiple. Nous regardons, sinon comme nulles et non avenues, du moins comme erronées ou insuffisantes, les définitions et explications qu'on en a données jusqu'à ce jour.

Pour constituer une science, et pour rédiger son code, il faut des principes, des axiomes que personne ne puisse contester, attaquer ou combattre.

A l'œuvre, travailleurs, penseurs, philosophes, savants, et vous tous, amis de l'humanité!

Nous vous attendons. F.-N. LeRoy.



HISTOIRE D'UN SPIRITUALISTE

(*Suite.*)

Je revins à Paris et je trouvai à y étudier un ordre de phénomène tout nouveau pour moi. Je veux parler des *raps* américains ou coups frappés. Jusqu'alors je n'avais pu observer que la typtologie et les manifestations de l'écriture médianimique, — mécanique ou intuitive. Ces divers modes ne pouvaient apporter de conviction absolue que pour les opérateurs eux-mêmes, car, sauf les cas de conversation mentale que j'ai rapportés plus haut, la bonne foi, l'honnêteté seule du médium servait de garantie contre la possibilité d'une illusion ou d'une supercherie. Cette crainte ne pouvait exister avec les raps. Le médium se plaçait à la table; quelqu'un en dehors du cercle pensait un mot, un chiffre, une date, une phrase; un assistant prenait un alphabet et indiquait chaque lettre l'une après l'autre; lorsque le doigt passait sur la première lettre du mot qui devait être la réponse, on entendait un coup frappé dans l'intérieur du bois, et la personne qui tenait l'alphabet épelait la lettre énoncée aussitôt écrite par une troisième personne; on recommençait l'opération, et le mot se formait ainsi rapidement. Il est important de se rendre un compte exact de la scène. Le médium seul est la table; les deux assistants suivent l'alphabet et écrivent sur une autre table, sans avoir le moindre contact soit avec le médium et la table où ses mains sont posées, soit avec l'interrogateur qui est lui-même complétement isolé. Il n'y a donc aucune transmission directe de fluide entre les divers opérateurs. L'agent qui se manifeste par les coups, lit couramment dans la pensée du demandeur muet, et la conversation a lieu avec une grande rapidité. Aucune connivence n'est donc possible. Le médium, pas plus que les deux personnes qui se prêtent au rôle d'auditeur et d'écrivain, n'est en rapport avec l'interrogateur, et, cependant, l'agent répond exactement à toutes les questions; il parle du présent, du passé, de l'avenir, il donne des conseils, il lit les lettres fermées, se transporte à distance et accomplit tous les actes propres à un être vivant et intelligent. Seulement,

tout a lieu mentalement d'un côté, et le public n'y comprend que ce que veulent bien les interlocuteurs dont l'un est invisible et l'autre reste muet. Si le médium ou les assistants pouvaient trouver tout d'un coup en eux-mêmes la possibilité de lire ainsi dans la pensée d'autrui, ne serait-ce pas un phénomène qui révolutionnerait la société jusque dans ses fondements?

La répétition faite cent fois, chez moi, de ces expériences, avec un public toujours renouvelé et choisi parmi les chercheurs, ne me laissa aucun doute sur l'identité des phénomènes et de leurs diverses manifestations. La typtologie, la communication écrite ou parlée, les raps, tout reposait sur un même principe : la nécessité de la présence d'un agent. Tout aboutissait à la même preuve : celle d'une communauté parfaite de pensées, de déductions logiques entre cet agent et les vivants. Tout semblait se fondre dans une même manifestation : celle des facultés de l'âme opérant de même manière, toutes les fois que disparaissait l'obstacle corporel et dont les magnétiseurs constatent tous les jours la puissance et la variété chez leurs somnambules lucides.

Il n'y avait de différence entre les voyants et les médiums que l'activité des premiers et la passivité des seconds dont le rôle se bornait à celui d'instruments, mais dont l'intervention amenait des résultats identiques à ceux obtenus par les premiers. Cette simultanéité d'effets ne pouvait avoir pour cause qu'une identité d'origine, c'est-à-dire l'action d'une âme de même nature et pourvue des mêmes attributs.

Les manifestations par les raps ne se bornaient pas à ces dialogues auxquels j'accorde la première place dans l'ordre de ces phénomènes. Il y en avait de moindre valeur, quoique identiques dans la cause officiente. Ainsi quelqu'un pensait un rhythme quelconque, et soudain ce rhythme était reproduit par des coups dans la table. L'esprit imitait à volonté le bruit de la scie, du chemin de fer, des tambours battant la retraite, avec une précision inouïe. On entendait soit les tambours, soit la locomotive, dans le lointain; les sons se rapprochaient, augmentant graduellement de puissance, jusqu'à ce qu'ils semblassent passer auprès

de vous, puis ils s'éloignaient comme ils étaient venus, s'éteignant imperceptiblement. Tous les assistants ont essayé de reproduire ces effets; jamais ils n'y sont parvenus. La qualité du son, la rapidité, l'ensemble des coups, leur progression ascendante et descendante, n'ont jamais pu être imités. Ces expériences sont inattaquables au point de vue de la constatation d'un tiers agissant en dehors des assistants. Mais le plus étonnant de ces exercices est celui de la bataille. Sans que personne ne bouge, le médium ayant seul les mains immobiles sur la table, chacun étant libre d'inspecter à son gré, on entend tout d'un coup tous les bruits qui caractérisent ces grandes luttes. Les feux de peloton, la fusillade des tirailleurs, les coups de canon, tout s'y trouve, et ce qui est étrange, c'est que chaque personne croit sentir sous ses doigts la commotion du coup frappé, comme si la percussion avait lieu uniquement à cet endroit.

Les explications tirées de l'action des fluides, des mouvements inconscients, de l'intervention de l'électricité, ne sont pas plus applicables à ces phénomènes qu'à ceux que nous avons déjà cités. L'intelligence y prend part et les dirige, car les bruits sont produits, interrompus, repris, changés, suivant le désir mentalement formulé par un des assistants. Le fait d'une conversation de cette nature avec un tiers invisible est déjà assez étrange, mais il le serait bien plus encore, s'il se manifestait entre deux êtres se trouvant dans les mêmes conditions d'existence terrestre! La complicité du médium ne pouvant être alléguée, le commandement mental étant toujours exécuté à la lettre et aussitôt, toute autre personne que le médium étant dans l'impossibilité de produire des effets analogues, on revient toujours à la nécessité de l'intervention d'un tiers, présent mais invisible.

J'ai pu observer encore d'autres phénomènes : celui de l'ascension d'une table massive d'acajou; celui de la mise en mouvement de cette même table, qui, placée au milieu d'un cercle, sans contact aucun, se rendait vers la personne désignée à haute voix par le médium; une expérience singulière d'une sonnette que j'avais pendue sous la table, au centre, et préservée de tout contact possible

en l'enfermant dans une caisse adaptée également à la table. La sonnerie avait lieu, à notre demande, sans aucun égard pour la position ou le mouvement de la table. S'agitait-elle convulsivement, à croire qu'elle allait se briser, la sonnette restait muette; redevenait-elle immobile, la sonnette marchait à toute volée. Jusque-là, ce n'étaient que des mouvements. Mais l'intelligence se révèle toujours dans ces phénomènes. Il est d'usage dans la typtologie d'exprimer *oui* par un et *non* par deux coups; on conversait au moyen de la sonnette par le même procédé. Enfermée dans sa boîte au centre de la table, sans contact possible avec personne, elle répondait par oui et par non aux demandes qui lui étaient adressées, et témoignait sa joie par une sonnerie folle. Quelle force l'agitait ainsi et quelle intelligence réglait cette force?

Je n'ai point assisté aux séances des frères Davenport, et j'ai l'habitude de ne parler que de ce que j'ai vu, produit ou éprouvé! Mais j'ai été témoin de faits analogues, très-capables de faire supposer la possibilité des phénomènes contestés avec si peu de calme et observés avec si peu de sérieux. Un ancien major du premier empire, M. le commandant Duparc, s'occupait de spiritualisme. Il avait trouvé, dans sa propre maison, deux enfants médiums, un garçon et une fille, dont le plus âgé n'avait qu'une dizaine d'années. Je fus invité à leurs expériences. Une des plus curieuses fut celle-ci :

Les enfants s'assirent devant une petite table en bois blanc, à quatre pieds, sans tiroir. Je glissai au bras de l'un d'eux une manche de toile ouverte par les deux bouts, puis j'unis les mains des deux enfants et, muni d'un peloton de ficelle, je les assujettis de façon à ce qu'il leur fut impossible de se dégager. Je multipliai les nœuds, je compliquai les enroulements, j'essayai par la traction brusque ou lente, et je m'assurai que les mains étaient indissolublement liées et qu'il fallait un long et pénible travail pour défaire ce que j'avais entassé de nœuds de toute sorte. Quand les deux mains furent ainsi ficelées solidement, je fis glisser la manche de manière à cacher les deux mains et je l'attachai de nouveau à chaque poignet. Les enfants avaient ainsi les mains sur la table qui les séparait, et j'y

N:3.

N:7

N:10

N:14.

jetai dessus un léger tapis de drap. J'étais seul auprès d'eux et je ne les perdais pas de vue; tout se passait en pleine lumière. Les enfants étaient immobiles, pas le plus petit mouvement n'eut lieu. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que la petite fille dit d'une voix flûtée : c'est fait! Je levai le tapis; la manche était intacte, attachée à chaque poignet. Je la déliai et, à ma grande surprise, je trouvai mes nœuds défaits, la main du petit garçon entièrement libre, et la ficelle pendant tout entière au poignet de la petite fille. Je n'étais pas au bout de mes étonnements. Les deux enfants s'assirent, sans préméditation, en jouant, dans un grand fauteuil. Je les considérais attentivement. Personne n'était auprès de nous. Ils causaient sans bouger quand, tout d'un coup, je poussai une exclamation. Les deux mains venaient d'être rattachées instantanément! Non point avec le luxe de nœuds que j'y avais prodigués, mais assez bien pourtant pour les empêcher de se mouvoir.

Il est incontestable pour moi, et pour tous ceux qui ont été témoins de cette scène, qui, du reste, se renouvelait tous les jours, que les enfants n'ont pu ni se détacher ni se rattacher eux-mêmes. Il n'y avait là ni prestidigitation, ni spéculation, ni recherche de prosélytes. Qui donc avait opéré le phénomène? L'imagination et l'électricité sont inhabiles à défaire des nœuds, ce me semble.

Il fallait donc toujours recourir à l'intervention d'un agent. Cette nécessité me semblait radicalement démontrée par toutes les expériences auxquelles je m'étais livré. La table, employée comme instrument, donnait tous les témoignages de spontanéité, d'indépendance, d'intelligence. Les communications obtenues par l'écriture présentaient les mêmes phénomènes. Les coups frappés étaient de la même catégorie. Toutes les expériences, soit physiques, soit intelligentielles, offraient ces trois caractères distinctifs, irrécusables pour un observateur de bonne foi. J'étais forcé de me rendre à l'évidence d'un agent agissant en dehors de nous par l'intermédiaire des médiums.

Cet agent était incontestablement pourvu de facultés analogues aux nôtres. Il jouissait pleinement de son libre arbitre. Sa spontanéité, son indépendance, son intelligence étaient démontrées par tous les faits.

Mais quel était-il?

Jusqu'alors je m'étais tenu dans la voie rigoureuse de l'expérimentation. C'étaient mes sens qui me prouvaient la puissance irrésistible des mouvements de la table, l'ébranlement nerveux de mon cerveau, la vérité de l'écriture mécanique. Rien de ce que j'avais observé ne dépassait leur faculté d'analyse; je n'avais rien admis qui ne me fût démontré par eux.

Mais, au delà, où trouver un terrain solide pour y asseoir une croyance raisonnée?

Je dus m'avouer à moi-même l'abîme qui s'ouvrait sous mes pas. J'étais en pleine hypothèse. Ni Kardec, ni Piérart, ni les Américains, ni personne ne m'offrait, pour l'explication de la cause, une solution que la science expérimentale pût ratifier.

L'homme, à mon gré, ne perçoit jamais la vérité que proportionnellement à ses facultés actuelles. La probabilité de la vérité devait donc se trouver dans la solution qui satisferait — actuellement — le mieux, les nécessités de la logique et du sentiment.

Un fait important me frappa. Rien n'était incohérent comme les dictées médianimiques rapprochées entre elles. Les affirmations les plus opposées étaient données par des esprits signant le même nom. On peut dire que toutes les opinions, toutes les passions, toutes les extravagances humaines étaient représentées dans cette manifestation confuse d'extra-tombe. Il était radicalement impossible de puiser dans ces communications contradictoires les éléments d'une science, d'une doctrine ou d'un dogme. M. Kardec a essayé d'arriver à un formulaire et d'ériger un principe clé de voûte. Mais s'il a un grand nombre d'adeptes en France et en Italie, il a contre lui la majorité de l'Angleterre et la presque totalité de l'Amérique. On ne peut donc rien conclure.

Cependant, au milieu de ce chaos général, une affirmation m'apparut identique, universelle, sans exception. Tous les agents se manifestant par la typtologie, par l'écriture, par les raps, étaient unanimes à dire : Nous sommes les âmes de ceux qui ont vécu!

Point d'ambages, point de contradiction, point d'indécision à cet égard. Un témoignage constant, qui n'a pas

varié depuis près de quinze ans et qui embrasse le globe entier. Et comme preuve, ces agents venaient spontanément, prenaient sous le crayon du médium l'écriture à lui inconnue, de l'enfant, de l'époux décédé d'une des personnes présentes, lui parlait de choses intimes sues d'elle seule et faisait invariablement suivre cette démonstration d'effusions de tendresse bien faites pour consoler, car on peut dire que la douleur réside tout entière dans la crainte de ne plus revoir l'objet perdu. D'autres fois ils révélaient des pensées secrètes, lues dans l'âme de l'interlocuteur, ou donnaient des conseils sur la conduite de ceux qu'ils disaient aimer. En un mot, c'était la vie terrestre avec tous ses intérêts, ses caprices, ses sentiments, s'accomplissant invisiblement autour de nous comme contre-partie de la face visible qui nous apparaît.

Il me sembla qu'on devait tenir compte d'une telle unanimité d'affirmations s'appliquant à de pareils phénomènes. Etant écartées les objections d'hallucinations, de crédulité vaine, d'effets d'imagination, soulevées par les observateurs superficiels ou peu impartiaux, et qui s'évanouissent sous la pression d'un examen consciencieux; étant admise la probabilité d'un agent qui se manifestait par des actes si prodigieusement semblables aux nôtres; en présence de cette déclaration unanime de la continuité de la vie au delà du cycle terrestre, il y avait lieu à rechercher, non pas si le fait existait, mais s'il était possible qu'il existât.

(A continuer.) F. CLAVAIROZ.

Charlatanisme, Charlatanerie, Charlatanomanie.

Rien n'est curieux et instructif comme l'observation des manies et des travers des hommes; c'est, je pense, l'étude la plus intéressante, la plus piquante, la plus utile qu'on puisse faire. On ne saurait trop s'y livrer. Là, on voit toutes les bassesses de l'égoïsme; là, on touche tous les ridicules de l'orgueil; là, on entend tous les honteux propos de la passion; là, on contemple tous les mensonges de l'hypocrisie; là, on hausse les épaules devant toutes les petitesses de la nature humaine.

Car, l'homme ne peut se renfermer dans les seules bornes de la modération, de la raison et de la justice; il faut qu'il se lance dans les extrêmes; il faut qu'il franchisse les limites de la vérité et tombe dans les profondeurs du faux, du laid, du sot, du mauvais, du pire. Il faut qu'il grossisse, qu'il ampoule, qu'il multiplie, qu'il hyperbolise, qu'il métaphorise, qu'il boursouffle toutes choses. En tout, ne fût-ce qu'une heure, qu'une minute en sa vie, il faut qu'il prenne la place de la grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf; en tout, il a les yeux plus grands que le ventre, comme dit un vieux et vulgaire proverbe, malheureusement vrai dans tous les temps.

Il y aurait à ce propos bien des histoires à faire, mais assurément la plus ébouriffante serait l'histoire du charlatanisme.

Le charlatan joue dans la folie un rôle capital; or, si, comme l'avance le docteur Moreau (de Tours), la folie est l'état général et permanent de l'homme, le charlatanisme affecte tous les mortels, quelque sages qu'ils paraissent ou qu'ils se disent. Les plus fous et les plus charlatans sont précisément ceux-là qui se targuent de plus de gravité, de sagesse et de raison. Les hypocrites!!!

Il m'a pris un jour l'envie de faire des recherches à ce sujet. J'ai ramassé par-ci, par-là, quelques vieux chiffons qui, une fois lavés, une fois passés au creuset de la critique, n'ont pas été sans valeur. De ce fouillis, je détache le morceau qui suit, que je sers tout chaud au lecteur. Seulement, je l'engage à cacher son miroir.

Il y a trois mots qu'il ne faut pas confondre ensemble:

Charlatanisme, qui se dit surtout d'un acte isolé, d'un moyen accidentellement employé pour en imposer par ruse ou par artifice: c'est un ensemble de procédés dont se sert le charlatan pour capter l'attention et la confiance du public trop crédule.

Charlatanerie, qui s'applique plutôt à un système constamment suivi, à une règle ordinaire de conduite, pour parvenir aux mêmes fins que le charlatanisme.

Charlatanomanie, la passion, la folie qu'ont certaines gens de croire sur paroles les charlatans, de revenir toujours à eux, de suivre leurs préceptes, d'obéir à leurs ordonnances.

Les deux premiers mots s'adressent au charlatan, à celui qui vend des remèdes sur la place publique et fait de la médecine en plein vent, à celui qui trompe le public de quelque manière que ce soit, à celui enfin qui *charlatanise* (ou *charlatane*, comme dit le *Dictionnaire La Châtre*). Le troisième mot s'applique à celui qui a la manie des charlatans, à celui qui se laisse *charlataner* ou *charlataniser*.

L'*Espion François à Londres*, de 1780, nous fournit une relation curieuse de la *charlatanomanie* qui, à cette époque, régnait dans la capitale de la blonde Albion. — Jugez-en par le nombre et la quantité des charlatans.

« Après les savants viennent les charlatans.

« On dirait que les gazettes forment un cours réglé de médecine; on y trouve des remèdes pour toutes les maladies.

« Le docteur Robert vend les véritables gouttes pour guérir l'obstruction de la rate ou des poumons. Il débite aussi le spécifique purgatif, qui purifie le sang, lui ôte toute sorte d'impuretés, et guérit radicalement toute maladie vénérienne.

« Le docteur James débite ses pilules analeptiques; remède infaillible pour guérir le rhumatisme; fussiez-vous perclus de tous vos membres et depuis dix ans alité; ces gouttes, dans quatre jours, vous remettent sur pied.

« M. Latier fait savoir au public, qu'après vingt ans d'études et de réflexions, et d'une pratique réglée et méthodique, il a enfin trouvé la vertu des célèbres bougies, que M. Daran avait découvertes, il y a soixante ans, et que, par ce secret nouveau, il guérit radicalement toutes les maladies de la vessie.

« M. Greenough arrête la toux, nettoie la poitrine, guérit toute sorte de rhumes et prévient la phthisie par la vertu de ses gouttes pectorales.

« Le docteur Smith a découvert un élixir qui guérit les maux d'estomac, ceux des boyaux, prévient la jaunisse, l'hydropisie, la goutte et les ruptures, et généralement toutes les maladies mâles et femelles.

« M. Bath a découvert une composition qui guérit radicalement tous les maux du foie et la rate.

« Le docteur Lorend, par l'extrait des framboises, préparées au sucre, guérit de l'asthme et de l'inflammation des glandes.

« M. Fainard compose une poudre qui arrête les hémorragies, et eût-on versé un torrent de sang, elle guérit radicalement, etc., etc.

« A la suite de la santé, vient l'article de la beauté. Les gazettes politiques sont remplies de spécifiques pour embellir la nature.

« Le célèbre Mscenaux fait savoir au public, et en particulier aux dames, qu'il débite un élixir qui donne de la douceur à la peau la plus grossière, et à l'âge le plus avancé toute la fleur de la beauté. Il vend aussi un cosmétique qui rend frais et embellit le visage.

« Il a aussi un rouge qui rend la face d'une Anglaise aussi enluminée que celle d'une Française. Sa pommade est très-embellissante; une dame, qui s'est pommadée pendant deux ans a le teint frais comme celui d'un petit enfant. Sa poudre orientale est également admirable. Elle est d'autant plus surprenante, qu'on n'en avait jamais entendu parler, et qu'aucun charlatan jusqu'ici n'a pu l'imaginer.

« Ses spécifiques sont connus de toutes les toilettes de l'univers; les Hollandaises, les Russes, les Polonaises, les Suisses et les Françaises s'en servent depuis longtemps.

« Le prix est très-modique; il s'agit de cinq shellings pour qu'une femme vieille et laide devienne jeune et belle (1). »

Les Anglais, si simples dans leurs mœurs, si taciturnes et si mesurés dans leur langage, ont recours, dans certaines occasions, à un flux de louanges ampoulées, qui ne déparerait pas l'éloquence d'un charlatan sur la place de Naples. Cette industrie est si généralement usitée qu'elle a même reçu un nom particulier, *the art of pufling*, l'art d'enfler, de faire valoir ce qu'on annonce. Mais à peine un marchand ou un fabricant a-t-il acquis de la réputa-

(1) De Goudar. L'*Espion Français à Londres*. T. 2, p. 197.

tion que le caractère national reparaît. Le sentiment de sa propre dignité, l'orgueil, si l'on veut, remplace tout cet échafaudage; son nom, écrit sur sa porte en petits caractères, lui paraît une recommandation suffisante; et, après avoir fait longtemps des avances au public, sûr désormais de sa fortune, il attend fièrement que le public vienne à lui. Le charlatanisme du début n'était qu'un calcul réfléchi, qu'une des conditions nécessaires au succès d'une spéculation bien combinée(1).

Dans une ville comme Londres, où végètent tant de riches imbéciles, on doit nécessairement s'attendre à trouver d'adroits fripons, qui, par des ruses et des duperies bien calculées, cherchent à s'approprier une part des richesses de ces sots. Tout va bien aussi longtemps qu'ils ne transgressent pas ouvertement les lois; de là, ce nombre prodigieux de charlatans qui exercent paisiblement leur art. Il y a cent ans qu'il parut à Londres un homme qui prétendait posséder le secret de couper les ongles des doigts d'une façon propre à leur donner une forme plus agréable, et à rendre les mains plus belles. C'était avoir pris les femmes par leur faible; les dames anglaises n'y furent rien moins qu'indifférentes. Cet homme fut occupé tout le jour; il habitait une superbe maison et tenait équipage. Il vécut ainsi deux années entières, gagna beaucoup d'argent, et finit par quitter Londres, en y laissant pour trois mille livres sterling de dettes(2).

F.-N. Leroy.

La Liberté de la Presse existe-t-elle à Genève?

Chacun s'étonnera et sera tenté de me rire au nez à une pareille question! Eh bien, j'avoue que, pour moi, le doute vient me saisir en lisant une assignation par laquelle M. le docteur Ladé m'accuse de l'avoir diffamé, et

(1) A. de Stael-Holstein. *Lettres sur l'Angleterre*, p. 206.
(2) *Tableau de l'Angleterre et de l'Italie*, par d'Archenholz, t. Ier, p. 128.

me demande deux mille francs de dommages-intérêts, pour avoir inséré dans mon journal *le Magnétiseur*, à propos d'une mort qui a causé tant d'émotion à Genève :

1° la brochure publiée et signée par M. Patonier, — ce malheureux père, qui se plaignait de la manière aussi soudaine qu'imprévue dont sa pauvre fille, pleine de vie, était morte à dix-huit ans, après avoir pris une dose exceptionnelle d'acétate de morphine ;

2° pour avoir blâmé personnellement le refus qu'avait fait le docteur Ladé de se transporter la nuit (à onze heures) auprès de sa malade mourante.

Je ne m'étais pas permis de dire un mot du fait dont M. Patonier accusait le docteur, je m'étais contenté de critiquer, — s'il avait eu lieu, — un acte professionnel, qui n'est pas de la vie privée, mais bien un acte de la vie officielle que confère le diplôme de docteur, en faisant d'un médecin une espèce d'officier public.

Il est du droit et du devoir de la presse de rappeler aux médecins, quand ils semblent les oublier, les devoirs qui sont attachés à leur diplôme.

Je ne crois pas avoir outrepassé mes droits de critique, surtout en face d'une législation qui, comme celle de Genève, donne une liberté entière à la presse.

Quant à la personne de M. Ladé, j'ignorais jusqu'à ce jour qu'il y eut, à Genève, un médecin de ce nom.

Cependant, le docteur Ladé me demande **deux mille francs** de dommages-intérêts ; j'avoue que je trouve l'idée assez ingénieuse de sa part, vouloir me faire payer à moi, **mille fois** la visite qu'il n'a pas faite à sa cliente, **c'est original.**

Ch. Lafontaine.

De l'influence des courants magnétiques
sur la santé et la longévité de l'homme

Un journal de Paris répétait, il y a quelques mois, cette anecdote tirée d'un journal allemand :

« Il est mort ces jours derniers, à Magdebourg, en



Prusse, un savant et célèbre médecin, le docteur *Julius Van den Fischweilher*, qui, par un testament ouvert avec une certaine solennité, conformément au vœu du testateur, a légué à ses contemporains une communication scientifique à laquelle l'âge plus qu'exceptionnel du défunt — qui venait d'entrer dans sa CENT NEUVIÈME ANNÉE — donne, il faut le reconnaître, un assez curieux intérêt.

« Suivant ce praticien centenaire, tout le secret de sa longévité — et de celle qu'il promet à quiconque se conformerait à ses prescriptions — consiste à prendre, aussi souvent qu'on est libre de le faire, et tout au moins pendant le temps consacré au sommeil, la position horizontale, en maintenant sa tête dans la direction du pôle nord et le reste du corps dans une direction aussi rapprochée que possible de celle du méridien. »

« Il résulterait de la persistance de cette attitude, en rapport avec le sens des *courants magnétiques* qui sillonnent la surface du globe, une sorte d'aimantation continue, régulière et normale de la *masse de fer* contenue dans notre économie, et par suite l'accroissement notable du principe vital auquel sont soumis tous les phénomènes organiques qui intéressent la conservation de notre existence. »

Nous acceptons d'autant plus facilement la théorie de ce centenaire, que, nous-même, nous avons relaté dans *l'art de magnétiser* un fait dont nous avions eu personnellement connaissance il y a une trentaine d'année.

« M. Daigneux, receveur de la ville de Liége, fut atteint d'une maladie nerveuse qui le privait subitement de ses forces. Vainement les médecins, réunis chez lui, s'étaient concertés; tous les moyens avaient été employés, même le magnétisme, exercé par un médecin allemand; il n'en avait retiré aucune amélioration : cependant, quoique abandonné par la science, il n'en médita pas moins sur son état, et finit par constater qu'étant assis, *les jambes dans la direction du nord*, il recouvrait immédiate-

ment ses forces et sa santé. Cette découverte lui valut sa guérison (1). »

On peut voir avec quelque étonnement l'influence du courant électrique dans certaine position ; mais puisque cette seule cause suffit pour aimanter une barre de fer, ne serait-il pas à propos d'observer l'effet de cette influence sur le lit des malades affectés de névroses ?

CH. LAFONTAINE.

UN REPROCHE

Dans le deuxième numéro de la Revue magnétique, M. Gérard nous reproche d'avoir deux poids et deux mesures, parce que nous n'avons pas inséré sa deuxième lettre en réponse à celle de M. Bauche.

Nous répondons : L'article sur la société du magnétisme de Paris, signé par M. Gérard et publié dans *le Magnétiseur* de Juillet, a provoqué la réponse de M. Bauche, insérée dans *le Magnétiseur* d'Août. — A une attaque — une réponse — c'est justice. — Mais, là, doit se borner, dans *le Magnétiseur*, tout débat personnel. C'est la règle dont nous ne nous sommes jamais départi.

Nous regrettons la contrariété de M. Gérard, mais nous sommes certain qu'il comprendra et admettra notre manière d'agir.

D'ailleurs, M. Gérard vient de fonder un journal, *la Revue Magnétique*, dans laquelle il pourra, s'il le veut, continuer sa discussion avec M. Bauche.

CH. LAFONTAINE.

(1) *L'Art de magnétiser*, par Ch. Lafontaine, page 364.

ISCHIA

Un soir d'orage

Lancé des Apennins un vent fougueux du nord,
Ce soir en tourbillons roule la vague au port;
Il siffle, et bondissant du creux de la vallée,
Jusqu'aux sommets déserts de ces rocs escarpés,
Des rameaux de verdure, en deux berceaux groupés,
Tourmente et fait ployer la tête échevelée!

La nuit à l'occident étend son noir manteau;
Et l'ombre, envahissant la Grande Sentinelle (1),
Promène tristement le silence avec elle.

Quelques points lumineux, scintillant au hameau,
Firmament de la terre, étoiles poétiques,
Qu'allume le labeur aux foyers domestiques.

La lune s'est voilée, un nuage gris-bleu
Dérobe le Vésuve et son fleuve de feu.
Chacun, paisible, écoute, au logis qui l'abrite,
La rafale assaillir son toit de stalactite.

Moi, je lutte! — battu par les flots et les vents,
Je livre un front rebelle à tous leurs chocs mouvants.
Mon cœur, comme ces monts agité par l'orage,
Subit des éléments le passager outrage...

Mais à l'aube, demain, le soleil de retour
Versera ses flots d'or, et l'ivresse et l'amour;
Les zéphyrs, caressant le sein des eaux tranquilles,
Joueront du cap Misène au golfe de Baïa,
Sous un ciel diapré, les deux vapeurs mobilès (2)
Reviendront jeter l'ancre aux rives d'Ischia.

(1) Hôtel situé à mi-côteau, sur les bords de la mer.

(2) Chaque jour, deux bateaux à vapeur font le trajet de Naples à Ischia.

L'orage, le bonheur, ici-bas n'ont qu'une heure, —
A ces volcans éteints rien ne reste attaché;
Et des volcans du cœur rien même ne demeure :
Tendresse, espoir toujours... tout nous est arraché!

Ischia, 26 Août 1857. Jules FOREST.

COURS

Leçon, le 9 Novembre, à 8 heures

Dans le courant d'Octobre, nous donnerons un cours pratique de magnétisme, nous en ferons l'ouverture par une séance expérimentale gratuite.

Ce cours que nous nous proposons de donner est surtout un cours pratique, qui permettra à chacun de pouvoir magnétiser sa femme, ses enfants, ses amis atteints de légères indispositions, sans avoir à craindre de provoquer des accidents.

Nous ferons connaître l'histoire du magnétisme depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. La théorie et la pratique générale.

Nous démontrerons les effets généraux physiques, le somnambulisme et les effets psychologiques.

Les élèves s'exerceront eux-mêmes sur une somnambule, afin d'apprendre à émettre le fluide magnétique, seule cause, pour nous, de tous les phénomènes qui se développent sous l'influence de l'homme.

Puis ils pratiqueront sur des personnes qui n'ont point encore été magnétisées.

Nous ferons apparaître les accidents qui peuvent être la conséquence d'une magnétisation inexpérimentée, et nous enseignerons les moyens de les faire cesser, et ceux convenables pour les éviter.

Nous donnerons les indications pour magnétiser certaines maladies. Enfin nous démontrerons l'existence du fluide magnétique, ou vital, par des expériences sur des corps inertes et sur des instruments de physique.

Ce cours, tout pratique, tout expérimental, sera composé de dix leçons, qui auront lieu trois fois par semaine, à huit heures du soir, rue du Mont-Blanc, 9, au 2me, où l'on peut dès maintenant s'inscrire. Le prix est de 50 francs.

Ch. LAFONTAINE

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 12. Décembre 1868. 8e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS A NOS LECTEURS, par Ch. Lafontaine. — CE QU'EST LE MAGNÉTISME, par M. Le Roy. — LE MAGNÉTISME HOMÉOPATHIQUE, par M. Le Roy. — HISTOIRE D'UN SPIRITUALISTE, par M. Clavairoz (suite). — NOTRE PROCÈS, par Ch. Laf. — LE HASCHISCH, par Ange Pechmeja. — UN NOUVEAU JOURNAL, par le docteur Desjardin. — TABLE DES MATIÈRES.

AVIS A NOS LECTEURS

Tout le monde sait que la création du journal *le Magnétiseur* n'a pas été une spéculation, mais un acte de pur dévouement au magnétisme.

Aujourd'hui, ne pouvant et ne voulant pas supporter seul le surcroît de dépenses nécessaires pour pouvoir mettre à exécution les idées d'extension et de publicité pour lesquelles on me presse, et dont volontiers je reconnais, avec les abonnés, la convenance et peut-être même la nécessité, je me suis déterminé à créer pour le journal *le Magnétiseur* **cent obligations de cinquante francs.**

Ces obligations, nominatives, produiront immédiatement intérêt à raison de 6 %, payable le 1er Juillet de chaque année sur un coupon.

Les obligations et les intérêts sont garantis par la propriété et les produits du journal, et en outre par moi, Ch. Lafontaine, personnellement.

A partir du 1er Juillet 1870, ces obligations seront remboursables à raison de 10 obligations par an, dont les numéros seront désignés par un tirage au sort.

Je viens donc prier tous ceux qui veulent concourir à la propagande que fait *le Magnétiseur*, de me demander promptement le nombre des obligations qu'ils consentent à prendre, afin que je puisse mettre à exécution toutes les améliorations que je me suis proposées.

Déjà, un certain nombre des obligations est souscrit.

J'engage en outre, tous les lecteurs, à renouveler, dès le mois de Décembre, leur abonnement pour l'année prochaine, afin de ne pas avoir d'interruption dans la réception du journal.

J'offre EN PRIME, à toutes les personnes qui m'enverront 4 fr. en sus de leur abonnement, *les Mémoires d'un Magnétiseur*, deux volumes, avec portrait de l'auteur.

Avec le dernier numéro de l'année 1868, nous ne disons pas adieu, mais au revoir à nos lecteurs, en les priant d'accepter nos remerciements pour leur bienveillant concours; nous osons espérer qu'ils voudront bien nous l'accorder encore pour 1869. Nous leur promettons de faire tous nos efforts pour rendre encore plus utile notre publication, en continuant avec persévérance à faire connaître le magnétisme proprement dit, en démontrant les propriétés curatives qu'il possède par lui-même. Nous nous attacherons plus que jamais à développer la pratique, en indiquant les procédés que nous employons dans certains cas désespérés, où, souvent nous nous laissons diriger par l'instinct que nous sentons en nous. Nous ferons une espèce de cours théorique et pratique, qui sera court, clair et précis, et qui permettra à chacun de nos lecteurs de pouvoir employer sans danger le magnétisme dans leur famille.

Ch. LAFONTAINE

CE QU'EST LE MAGNÉTISME

Nous avons posé une question (1), et aux yeux de certaines personnes, nous aurions mauvaise grâce à ne pas essayer de la résoudre.

Nous avons demandé ce que c'est que le magnétisme, et nous ne doutons pas que des esprits sérieux, non prévenus, amis de la vérité, prêts à se ranger sous le sceptre de la justice et sous le drapeau de la raison, ne se soient

(1) [V]oir le numéro précédent.

déjà mis à l'œuvre pour apporter des définitions loyales et désintéressées, dégagées de tout pédantisme et pures de tout esprit de parti. Des discussions intéressantes et graves s'ouvriront assurément, et de tous ces chocs jaillira la lumière. Les premiers, nous arborons notre bannière scientifique, et nous allons exposer ce que nous entendons par cet agent dont tout le monde parle et que si peu de gens connaissent.

Certainement, on a étrangement élargi la signification du mot, lorsqu'on l'a appliqué à une foule d'influences, de puissances occultes, d'agents intellectuels ou moraux agissant d'après certains moteurs, ou se comportant fatalement d'après certaines lois psychologiques. A ce compte, tout ce qui est le produit d'une volonté, d'une action, serait l'effet du magnétisme. Et c'est pour l'avoir ainsi compris et l'avoir ainsi pratiqué que tant de ses adeptes, apôtres ou initiés, se sont fait moquer d'eux et ont contribué à faire dénigrer le magnétisme véritable. Il convient de revenir sur ses pas pour cette sorte de personnes ; il est urgent de leur montrer le vrai, le seul terrain sur lequel ils doivent marcher, s'ils ne veulent plus désormais s'égarer et s'en aller tous, les uns après les autres, à la dérive. Ayons donc enfin des principes, auxquels nous demeurions fidèles et obéissants.

Il n'est ni plus difficile ni plus facile d'expliquer la nature du magnétisme que celles du calorique, du froid, de l'air, des odeurs et des parfums. Partout, dans ces agents, il y a un gaz, un fluide, qui s'échappent naturellement ou spontanément, dans des circonstances ou des milieux donnés, par la puissance d'une force ou d'une volonté, soit surnaturelle ou naturelle, soit physique ou morale, soit divine ou humaine.

Une fois émis, ce fluide agit ou directement ou incidemment, porte son influence sur les esprits ou les objets qui l'entourent, à une distance plus ou moins grande, conformément à sa puissance ou à son intensité.

L'action du magnétisme, de même que son essence, doit être dans l'espèce, complétement et absolument assimilée à celle des agents dont il est parlé plus haut. Dirigée par la volonté de celui qui l'émet, elle agit avec une

force en rapport avec les conditions d'existence du magnétiseur, de même qu'un foyer de calorique donne plus ou moins de chaleur, de même qu'une fleur exhale un parfum plus ou moins violent, de même que le vent souffle avec plus ou moins de véhémence, selon le porteur qui les pousse, selon les milieux qu'ils traversent, selon les circonstances où ils se trouvent.

C'est cette substance subtile, ce fluide impondérable et invisible, mais parfaitement constaté, que tout homme renferme en soi, mais qui ne s'échappe et n'exerce d'action que par suite de la volonté de celui qui le possède, que l'on appelle proprement *magnétisme*, car l'expression figurée n'est qu'une image dont on se sert improprement pour désigner une influence morale ou intellectuelle.

Le magnétisme agit ainsi sur une ligne, sur une surface donnée, selon que l'opérateur veut la concentrer sur un point, la circonscrire sur une partie, l'allonger sur une ligne ou l'étendre sur une surface entière.

Les effets sont plus ou moins notables, suivant que le réservoir est plus ou moins riche, que la volonté d'émission est plus ou moins active, et que le patient réunit en soi toutes les conditions nécessaires pour être magnétisé.

Or, le patient se trouve toujours être ou un individu purement passif, comme les objets sans vie et ceux qui n'ont ni sentiment, ni volonté, ni instinct, tels que les minéraux, les liquides, les végétaux, ou un individu plus ou moins actif, plus ou moins sympathique ou antipathique, comme les êtres humains ou les animaux.

Les êtres passifs peuvent toujours être plus ou moins fortement magnétisés.

Mais, pour que les êtres actifs en soient susceptibles, il est nécessaire qu'ils se trouvent dans des conditions favorables. On peut magnétiser tout le monde, donc tout le monde peut être magnétisé ; mais les effets produits par tel magnétiseur peuvent n'être pas les mêmes que ceux produits par tel autre, plus ou moins riche de fluide magnétique.

On sera magnétisé, lorsque le fluide magnétique de l'opérateur viendra suppléer, ou remplacer, ou modifier le fluide magnétique du patient ; lorsque les conditions

vitales de l'être en souffrance, par ces modifications ou ces élaborations, seront satisfaisantes, lorsque l'équilibre de la vie sera complétement rétabli.

Un être magnétisable est, dans la généralité des cas, un être malade, auquel il manque certains principes vitaux, dont toutes les fonctions de l'organisme ne remplissent pas absolument leur rôle naturel ou moral. Le magnétisme, qui est une portion de la vie d'un homme parfaitement organisé, vient apporter l'ordre et la régularité dans ces rouages qui souffraient; vient apporter l'aisance, la sécurité, la santé, dans ce corps débile, malsain, maladif, épuisé.

Par l'opération magnétique, il y a perte chez l'opérateur, il y a gain chez le patient.

Une fois admis ces principes, on voit de quelle force il convient d'être doué, à combien d'abnégation il faut se condamner, quel dévouement il faut montrer à l'humanité pour embrasser la carrière de magnétiseur. Et c'est là l'unique point de vue sous lequel il doit être envisagé. C'est là sa vie qu'il partage avec tous les êtres souffrants qui passent sous ses mains.

Pour lui, il ne s'agit pas d'administrer au malade des médicaments hétérogènes, des substances puisées çà et là dans la nature, des drogues recueillies sur les êtres inférieurs de la création, c'est son être, sa substance, sa vie même que le magnétiseur donne vingt fois, cent fois, mille fois, pendant son existence; c'est son être, sa substance, sa vie qu'il distribue à l'humanité, qu'il offre comme un holocauste vivant à des centaines, à des milliers de ses semblables.

Voilà le magnétiseur qui exerce le magnétisme dans son noble but, dans sa généreuse mission. Voilà le véritable médecin, celui qui ne peut jamais porter à faux ses remèdes, celui qui ne peut administrer des médicaments impropres ou malsains, celui qui ne peut tuer au lieu de guérir, qui ne peut perdre au lieu de sauver.

Le magnétiseur qui exerce son apostolat dans toute sa dignité, dans toute sa plénitude, dans toute la pureté de sa conscience, et avec tout le zèle dont il est capable, a bien mérité de l'humanité; sa vie est utile, sa mission est

sainte; ses travaux doivent être appréciés et sa mémoire rester en bénédiction devant les hommes et devant Dieu.

Le magnétiseur indigne, celui qui abuse de sa situation, de sa puissance, de son crédit, est assurément un homme méprisable : mais le magnétiseur consciencieux doit marcher au moins l'égal des hommes utiles que les nations honorent. Le soldat qui verse son sang pour le salut de sa patrie; le savant qui perd la vue pour l'avancement de la science; le prêtre qui porte les consolations divines au chevet du malheureux, ne font pas plus que le magnétiseur qui prend la portion la plus précieuse de sa vie pour la donner à tous ceux de ses frères que leur propre vie abandonne, et qui, grâce à sa générosité et à son dévouement, renaissent pour ainsi dire de leurs cendres.

F.-N. Le Roy.

Le Magnétisme homéopathique.

Comme moyen de guérison, comme entretien de la vie, le magnétisme est le seul raisonnable et rationnel des médicaments. C'est le principe homéopathique par excellence. Plus que tous les agents homéopathes, le magnétisme est fondé sur le fameux axiome :

Similia similibus curantur.

Et ce principe n'est pas né d'hier, il a été professé dans tous les temps par les hommes les plus fameux, et l'on serait peut-être bien surpris si l'on disait qu'il y a deux siècles, on imprimait en toutes lettres ses vertus. Rien n'est plus certain pourtant, et si quelqu'un était tenté d'élever à cet égard le moindre doute, nous le prierions d'ouvrir un petit volume, dont aujourd'hui bien des gens feraient fi, mais qui pourrait peut-être leur apprendre encore bien des choses qu'ils ignorent.

Oui, lecteur, dans les Traittez de l'Harmonie et Constitution généralle du Vray Sel, *secret des Philosophes et de l'Esprit universelle du Monde, suivant le troisième principe du Cosmopolite, œuvre non moins curieux que profitable, traittant de la cognaissance de la vraye*

médecine chimique, recueilly par le sieur de NUISEMENT, et imprimé à La Haye, en 1639, le brave philosophe s'exprime ainsi (1) :

« Sans *s'amuser au vulgaire axiome qui veut que le contraire garisse le contraire*, la pierre où le calcul estant endurci dans les corps par *le sel* qui est l'unique coagulateur, il doit estre *curé par le sel* DES INDIVIDUS QUE LE CIEL A DOÜEZ DE FACULTÉ PROPREMENT EFFICACE ET PARTICULIÈRE contre ce mal. » Or, je le demande, peut-on mettre au jour une allégorie plus précise et plus claire? Enigme fût-elle jamais plus facile à deviner? Ce *sel des individus que le Ciel a doüez de faculté proprement efficace et particulière*, voilà bien, n'est-il pas vrai, notre magnétisme : *Sel* en 1639, *Homéopathie* en 1800, *Magnétisme* en 1869, c'est tout un, car le mot ne fait absolument rien à la chose. Je trouve qu'il y voyait assez distinctement, le sieur Nuisement, en l'an de grâce 1639 : et ceux qui, aujourd'hui, se rient, ou plutôt ricanent devant le magnétisme, ne sont que les fils non dégénérés de ceux-là qui se riaient ou plutôt ricanaient contre beaucoup de savants qu'on *gratifiait* fort *gratuitement* du titre ironique d'alchimistes, ou de l'épithète tant soit peu injurieuse de sorciers.

Ainsi va le monde. Rien de nouveau sous le soleil..... Autre temps.... MÊMES MŒURS !

Nous sommes dans le siècle des grandes choses, mais aussi des grands mots : les oreilles du XIXe siècle aiment à entendre l'écho de certains sons qui les flattent et les apprivoisent; elles se complaisent dans les tourbillons des phrases, comme les yeux de nos jeunes aristarques s'enivrent avec volupté dans les nuages gris de leurs cigares. On recherche en notre temps de belles formes et de vives couleurs : les vives couleurs éblouissent et les belles formes captivent. On aime le ronflant, on est avide de tout ce qui retentit : quant au fond, quant au solide, quant à ce qui reste, on s'en inquiète peu, ou on ne s'en inquiète point. Avec le libre examen, que de gens divaguent ! avec le scepticisme, que d'esprits s'éteignent ! avec le progrès,

(1) Page 114.

que de novateurs se cassent le nez! Voilà où conduisent l'étourderie, la légèreté, le défaut de réflexion.

L'homme à notre époque est un véritable Juif-Errant : il ne marche pas, il ne court pas, il vole. Les chemins de fer et les télégraphes ont fait disparaître les distances. On veut vivre à la vapeur, et quand on a douze ans on a la prétention d'être homme; on veut, après quatre ou cinq ans de travail, avoir atteint l'apogée de la fortune ou des honneurs; on n'approfondit rien, on traite de tout, on se dit tout savoir, chacun se croit la science infuse; on va, on va, on saute par-dessus les principes, on se lance à travers les obstacles avec confiance, avec sécurité, et sur mille, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf tombent.

Comment traiterait-on d'une façon différente la science magnétologique? Ce serait une inconséquence jetée à la face du siècle, et peu de gens l'osent. Aussi, il fait bon voir le pathos où grouillent une masse d'esprits prétentieux et de cerveaux vides!

Revenons, de grâce, aux principes; voyons dans le magnétisme le *Sel des individus doüez* par le Ciel *de faculté proprement efficace* pour purifier les sels vicieux des individus malades. Voyons dans le magnétisme cette homéopathie raisonnable et vraie qui guérit *les semblables par les semblables;* un principe vital qui équilibre un autre principe vital en souffrance; un agent qui renforce, qui ranime, qui purifie son pareil tombé dans des conditions anormales.

Voilà le magnétisme. Et pour en tirer toute la substance, pour en rendre efficaces tous les effets, pour s'en servir sciemment et avec perspicacité, jamais il ne faut s'éloigner de sa nature, de son essence, de son pouvoir et de ses moyens d'action.

Alors seulement, on pratiquera avec discernement et avec conscience le magnétisme.

F.-N. Le Roy.



HISTOIRE D'UN SPIRITUALISTE

(*Suite.*)

Nulle manifestation n'a lieu qu'à l'aide d'organes, et la moindre variation dans leur jeu entraîne une déviation analogue dans leur manifestation. C'est sur la différence d'organisation que mon savant ami, M. Chavée, base la différence des races. Les Aryaques et les Sémitiques conçoivent autrement le verbe et le pronom. Ce mode différent de concevoir est forcément produit par une dissimilitude d'organisation du cerveau; il amène forcément aussi une manifestation adéquate au fonctionnement de cet organisme. La conséquence logique de ce principe incontestable est que l'identité de la manifestation implique l'identité de la cause agissante.

Si donc l'agent, qui se révèle par l'intermédiaire des médiums, pense, parle, combine, raisonne, sent et se passionne comme nous, nous pouvons supposer que ses organes sont de même nature que les nôtres. Sans organes, en effet, point de manifestation; sans similitude d'organes, point d'identité d'action. La parfaite conformité de manifestation permet donc de croire à la probabilité d'une égale conformité organique.

L'affirmation unanime des agents médianimiques peut donc être rangée parmi les hypothèses dignes d'examen, et la persévérance des phénomènes observés permet de classer ces hypothèses au nombre des probabilités acceptables. La science libre, celle qui secoue vaillamment les entraves des écoles, qui ne se laisse entraîner par aucun système et que n'épouvantent pas les vaines clameurs; cette science, qui ne s'occupe du passé que pour y chercher la raison de l'avenir, fouille hardiment l'inconnu et, sans s'en douter peut-être, elle vient en aide aux idées dont je viens d'exposer l'apparition.

Dans sa conférence du 12 Mai, M. Chavée pose ces trois questions (1) :

« 1° Peut-il exister, dans la création, un être, un indi-
« vidu qui n'aurait point d'organisme?

(1) Extrait de la *Libre conscience,* 16 Mai 1868.

« 2° Est-ce que l'admission de l'existence dans l'homme « d'un organisme éthéréen, invisible, dont les éléments « constitutifs ne tomberaient point sous les sens, devrait « être considérée comme contraire aux lois communes de « la chimie, ou de la physique, ou de la science en gé- « néral?

« 3° Y a-t-il, dans cette vie, des faits de pathologie po- « sitive nous apprenant que l'organisme qui doit succéder « à celui dont nous nous servons d'ordinaire pendant notre « manifestation actuelle, fonctionne parfois seul, ou à peu « près seul, de telle sorte, que nous pouvons saisir par « moments comme une esquisse d'un organisme supérieur « ou transcendant?

« A la première question, M. Chavée répond négative- « ment. Pour lui, il n'y a point d'être individuel sans un « organisme. A son avis, l'âme n'existe jamais seule, à « l'état de pur esprit, séparée de tout organisme; dans « l'état actuel, l'homme a deux organismes : l'organisme « terrestre qui tombe sous les sens, et l'organisme éthé- « réen qui est invisible; lorsque le premier se dissout, « l'âme conserve encore le second.

« Relativement à la seconde question, le célèbre confé- « rencier affirme qu'on ne se met en contradiction avec « aucune loi connue de la science (chimie, physique, mé- « caníque, etc.), en admettant l'existence d'un organisme « éthérèen ou électro-lumineux.

« Quant à la troisième question, M. Chavée la résout « affirmativement. — Oui, dit-il, il y a des cas de patho- « logie positive où nous pouvons saisir l'organisme supé- « rieur, en constater l'action pendant que l'organisme « inférieur, celui qui tombe sous les sens, n'est plus en « exercice; ces cas sont le somnambulisme naturel, le som- « nambulisme magnétique et l'extase. Ainsi l'observation « nous fait induire la vie à venir. »

Voici un homme considérable, un savant encyclopédique, affirmant la possibilité scientifique de l'existence d'êtres invisibles, pourvus d'organes appropriés au milieu où s'exerce leur action.

Il est donc permis de prêter quelque attention à cette affirmation unanime de ceux qui disent être les esprits : « Nous sommes les âmes de ceux qui ont vécu! »

Jusqu'à ce jour il n'a été fourni aucune explication plus plausible de ces phénomènes. Celles qu'on a tenté, ont révélé, tantôt une suprême ignorance de la part de ceux qui les ont émises, — inconcevable même quand on s'arrête aux noms respectables dont elles sont signées, — tantôt un parti pris de mauvais vouloir qui exclut la controverse, — tantôt, enfin, une espèce de révolte de l'esprit qui essaie de se soustraire à la vérité qu'il pressent et lui préfère une fantasmagorie d'hypothèses bien autrement inadmissibles que la solution qui nous est présentée.

Ni la raison, ni l'observation, ni la science ne s'opposent donc à la croyance qui admet la survivance de l'homme dans des conditions telles que, pourvu d'organes identiques aux nôtres ; quant au mode de percevoir, il lui soit possible de se manifester à nous par les moyens dont il dispose dans ce nouveau milieu.

Est-il possible de se former une idée de cette existence extra-terrestre ?

Il est évident qu'on est bien loin de la méthode expérimentale et que, désormais, toute allégation est du domaine de la spéculation pure. Cependant, après avoir posé cette réserve nécessaire, il est intéressant d'examiner les systèmes qui cherchent à résoudre le mystère.

Deux écoles sont en présence et résument, dans leurs caractères généraux, l'infini des croyances vacillantes qui cherchent encore leur *credo*. Elles vont nous dire ce qu'elles pensent des âmes, de leur mission, de leur avenir. C'est notre raison qui devra juger en dernier ressort et alléguer à chacune d'elles la place qui lui paraîtra approcher le plus de la vérité, telle que peut la concevoir notre intelligence dans sa limite actuelle.

L'école spirite et l'école spiritualiste sont d'accord sur les points fondamentaux de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Toutes deux admettent la vie terrestre et supra-terrestre, l'influence réciproque des visibles et des invisibles, la possibilité de manifestation de ces derniers, l'épuration successive et le progrès indéfini.

Mais elles diffèrent radicalement sur le mode d'épuration et les conséquences de cette divergence sont considérables.

L'inégalité, qui est la loi universelle des choses créées, a frappé quelques esprits supérieurs. Ils se sont demandé la cause de cette gamme infinie d'aptitudes, funestes ou heureuses, fatalement distribuées par une main inexorable sur le clavier de l'humanité. Ils ont vu que la volonté de l'homme, sa prévoyance, son effort, sa vertu, étaient le plus souvent insuffisants à lui procurer le bonheur dont les faveurs inondaient l'injuste, comme par un poignant sarcasme envers l'équité divine. Ils ont cherché à savoir d'où venaient les idées innées, les instincts dominateurs, oppressifs, qui tantôt élèvent l'âme, tantôt la portent irrésistiblement au mal. Et, dans leur impuissance à trouver le mot de cette énigme, ils se sont dit qu'il devait y avoir un motif à ces malheurs immérités, et que le but final devait être saint comme tout ce qui a reçu la sanction divine.

Ils ont cru découvrir dans les arcanes druidiques, dans le lointain des religions primitives, le secret dont la solution devait mettre fin à leurs incertitudes douloureuses, et ils ont proclamé, comme dogme, la réincarnation des âmes après la mort et la succession des existences s'enchaînant pendant l'éternité.

D'après eux, l'âme aurait une alternative de lumière et de ténèbres, une vie double, mais fractionnée, dont l'action serait combinée au ciel et manifestée sur la terre. Sa vie terrestre ne serait que l'instrument de l'épuration, le moyen offert aux âmes pour arriver à la perfection relative qui est le but qu'elles doivent poursuivre. Une seule existence ne pouvant suffire à la victoire à remporter sur les bouillonnements de la matière et sur le mal qui en est la conséquence, il devait y avoir une successivité de vies, destinées à procurer, à l'âme faible ou défaillante, le rachat graduel des fautes commises dans les existences antérieures. A chaque délivrance de son enveloppe, l'âme recouvrait la mémoire de tout son passé, mémoire qui s'était ensevelie dans la matérialité de l'organisme terrestre ; d'un coup d'œil remontant à son origine, elle jugeait du chemin parcouru ; la lumière qui se faisait en elle, toujours plus intense après chaque épreuve victorieusement subie, lui désignait l'épreuve nouvelle à tenter ;

je dis — à tenter — car, là précisément était le mérite et chaque âme choisissait, dans son courage et son aspiration vers le bien, l'existence la plus propre à réaliser le progrès vers lequel elle se sentait attirée.

Il y avait donc progression constante, épuration graduelle, due à l'âme qui s'était choisi le combat. On expliquait par ce système les idées soi-disant innées, les anomalies d'intelligence et de position, la loi tout entière des inégalités. Toute disgrâce imméritée était une expiation : les idées n'étaient que des souvenances ; le mal, un véhicule tout puissant pour arriver au bien. Tout progrès était définitivement acquis, et l'âme, succombant dans une lutte dépassant ses forces actuelles, se retrouvait, après la mort, au même degré qu'avant cette épreuve, libre de combiner une autre existence pour atteindre un niveau supérieur.

L'école spiritualiste repousse énergiquement le dogme de la réincarnation. Sans s'arrêter à cette objection — radicale pourtant — de l'impossibilité d'un perfectionnement auquel la mémoire fait défaut, et qu'il suffit d'énoncer pour en montrer la valeur, elle se base sur deux principes fondamentaux pour affirmer l'inanité de cette croyance.

La nécessité de l'épuration sur la terre est l'argument capital des réincarnationistes. L'âme étant destinée à progresser indéfiniment dans le bien et n'acquérant son avancement que par la lutte : la vie terrestre étant évidemment trop courte pour lui permettre d'accomplir l'œuvre qui lui est imposée : — si la terre est le théâtre unique de ces combats, il est indubitable que l'âme doit y revenir jusqu'à ce qu'elle ait satisfait à sa mission.

Mais en rajeunissant les dogmes du passé, on a négligé d'examiner si vraiment il était indispensable que l'âme fût enchaînée à ce globe pour opérer graduellement son ascension vers l'infini. Si cette indispensabilité n'existe pas, si l'âme, affranchie des entraves terrestres, peut, dans un autre milieu approprié à ses nouveaux devoirs, continuer sa lutte et sa progression indéfinie en conservant intacte la mémoire du passé, — qu'est-il besoin de reprendre la chaîne matérielle du premier organisme hu-

main, vrai cocher de Sysiphe, qui doit l'entraîner à jamais dans les mêmes erreurs, — les mêmes passions l'assaillant — puisqu'elle ignore les douleurs et les combats de ses existences présumées.

L'école spiritualiste nie cette nécessité. Elle enseigne que la vie terrestre est une initiation où s'élaborent les rudiments de l'avenir. Elle affirme qu'au delà du tombeau, se trouve un milieu où l'âme vit, pourvue d'organes en rapport avec une mission supérieure, et que la mémoire du passé leur sert à la fois d'impulsion pour communiquer avec les vivants, et d'aiguillon pour marcher plus résolument dans le sens de l'idéal qui apparaît avec plus de clarté. Elle soutient qu'au lendemain de la mort, l'âme continue une vie supra-terrestre, calquée d'abord sur celle qu'elle vient de parcourir, mêlée par les affections et la tendance des aptitudes aux combats des vivants, et, jusqu'à sa purification, soudée au globe par la pesanteur relative de ses nouveaux organes, sujets encore à la loi de l'attraction. Souvenance complète, affranchissement des instincts et des besoins inhérents à une enveloppe grossière, perception plus nette de la vérité, émancipation graduelle de l'élan, voilà ce qui distingue essentiellement le niveau qu'elle a gravi. Elle n'a pas à reforger une chaîne qu'elle porterait les yeux bandés, pour accomplir une œuvre dont elle n'aurait pas conscience. Forte dans son libre arbitre, éclairée par un rayon supérieur, elle s'élance dans la voie qui lui est ouverte. Là, comme sur la terre, elle rencontre la lutte qui marque chaque étape vers l'infini; là aussi, elle peut mériter ou démériter, signe excellent de la liberté qui lui est propre; mais ce combat, cette victoire, ces défaillances auront pour auxiliaire la mémoire des défaites et des triomphes du passé. Dégagée des vapeurs terrestres, l'âme ne peut plus alternativement s'illuminer et s'obscurcir. Le rayon acquis garde son éclat et le progrès s'opère par une loi ascendante qui ne connaît pas d'arrêt.

Pour s'épurer, l'âme n'a donc pas besoin de cette geôle douloureuse que les réincarnationistes lui infligent dans leur emprunt de l'antique. Leur doctrine n'est pas davantage indispensable pour expliquer les inégalités dont ils

recherchent vainement les causes. La loi qui les régit prend sa source dans la suprême harmonie de l'ensemble, bien que son mode échappe jusqu'ici à l'investigation de notre intelligence limitée. Ce que nous savons — et cela peut, momentanément, nous suffire — c'est que le mal n'existe pas comme principe; c'est que les faits qui s'y rapportent, dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, sont simplement la résultante d'une désharmonie, d'un manque d'équilibre entre les diverses forces qui, toutes, tendent à leur plus grande expansion; c'est, enfin, que la mission de l'homme est précisément de faire disparaître cet antagonisme pour faire converger toutes les énergies vers un but unique : son propre bonheur.

Les inégalités d'aptitude, de position, sont nécessaires à ce vaste engrenage où chaque atome importe et répond à un commandement spécial. Elles sembleraient pourtant iniques devant Dieu, si elles n'avaient pour correctif et contre-poids, l'inégalité de la responsabilité. La loi divine n'a que faire avec la loi sociale. Basée sur la défense, parce que l'amour en est absent, celle-ci se cramponne au fait et ne le dépasse pas. Le milieu, les aptitudes, le *fatum*, ne peuvent entrer dans ses appréciations. Il n'en est point ainsi devant Dieu. Chaque homme n'est responsable que de l'instrument qu'il a reçu, et chacun de ses actes est scrupuleusement pesé dans la balance de l'équité céleste. Tout a sa raison d'être dans le plan divin, le crime comme la vertu, mais pour en concevoir l'ensemble, il faut être Dieu lui-même. L'homme n'en aperçoit que la parcelle infinitésimale indispensable à la mission qui lui est imposée; mais cette mission elle-même s'agrandit à mesure que son intelligence s'élève, et la désharmonie est destinée à s'évanouir graduellement du monde dans la proportion exacte de l'effort fait par l'humanité pour comprendre et exécuter la loi de Dieu.

Le mal, les inégalités, les disgrâces incompréhensibles contiennent donc un état transitoire, inhérent à la marche générale des choses créées. Ils sont l'obstacle que doit surmonter l'âme humaine pour conquérir la félicité et non point l'instrument éternel et immuable destiné à servir d'épreuve aux réincarnés dans leur lutte vers le perfectionnement.

Le progrès ascensionnel et indéfini de l'âme vers Dieu peut donc s'accomplir sans recourir à la nécessité d'un retour aux éléments dont elle a, une fois, secoué l'entrave. Mais l'école spiritualiste se fonde sur un argument bien plus puissant encore, bien plus radical, bien plus décisif pour repousser la doctrine qui a pris une si grande place dans l'enseignement nouveau.

Elle lui reproche d'anéantir l'individualité humaine et de lui substituer un état imaginaire où l'âme s'isole du corps, et la traite en simple auxiliaire qu'elle change et façonne, à son gré, pour le rôle qu'elle s'est chargée de remplir. Les réincarnationistes enseignent, en effet, que l'âme n'a la plénitude d'elle-même que dans l'intervalle de ses existences successives. C'est alors que l'illumination se fait en elle, et que, dans sa comparaison entre le niveau atteint et le chemin parcouru, elle décide le genre d'épreuve qui lui reste à subir, et choisit, non-seulement la vie qu'elle va recommencer, mais les organes qui lui serviront de véhicule, changeant de sexe en se réincarnant suivant la victoire à remporter.

Cette transmutation de l'âme est certainement incompatible avec la persévérance de l'individualité.

L'homme n'est ni âme, ni corps. Il n'est pas un composé de deux substances; il en est l'amalgame indissoluble. Son individualité ne vient pas de son âme. L'âme étant un rayon de Dieu est la même chez tous les hommes, pourvue des mêmes attributs, jouissant des mêmes droits. Ce qui lui donne le sceau de la différence, ou, en d'autres termes, ce qui constitue son individualité, c'est l'aptitude. Dans la matière étendue, il n'y a pas d'individualité. La limite la crée, la forme lui donne son cachet distinctif. La matière, dont est formé l'organisme humain, ne varie pas plus d'essence que l'âme qui vient de Dieu. Mais l'âme est une dans sa nature; elle est une aussi dans son action, tandis que la matière est multiple dans ses manifestations, et chaque manifestation répondant à une force, la combinaison différemment calculée de ces énergies, graduée à l'infini, produit autant d'individualités qu'il y a de dissemblance, et donne ainsi un exemplaire unique de chaque incorporation. Semblable à tous par son âme, chaque

homme est donc dissemblable de tous par la somme des forces dont sont composées ses aptitudes. La mort qui désagrége l'enveloppe grossière, laisse rayonner l'organisme intérieur qui lui succède. Mais rien n'est changé dans la manifestation. Le mécanisme est perfectionné, l'âme en use avec plus d'aisance, mais le rapport des aptitudes reste le même et conserve le sceau qui rendra l'être — un — pendant l'éternité.

Le devoir de l'âme est donc de modifier graduellement son organisme primitif pour en rendre le fonctionnement toujours plus conforme à la mission que Dieu lui a confiée et qui se révèle par les aptitudes dont il est pourvu. Cette mission se continue à travers l'éternité.

Peu de mots suffiront sans doute pour prouver que le système de la réincarnation anéantit cette pérennité de l'être pour lui substituer une confusion d'individualités où l'âme seule joue un rôle, où seule elle est censée représenter une individualité qu'elle ne possède pas en réalité, et qui n'est le propre de l'homme que par la combinaison organique dont il est doué. Il est impossible de soutenir qu'il n'y ait pas autant d'individualités qu'il y aura d'existences, puisque, dans chacune d'elles, l'âme sera revêtue d'une forme et pourvue d'un mécanisme différents. On refuse donc le cachet de l'individualité à l'amalgame, et c'est l'âme seule qui devrait le posséder. Mais si c'est l'âme – sans le corps — qui est individuelle, il faut qu'elle soit limitée, puisque c'est la loi de toute individualisation. Pour être limitée, il faut qu'elle soit une substance, et alors en quoi diffère-t-elle du corps ?

L'école spiritualiste repousse donc la réincarnation tout à la fois, parce que l'épuration de l'âme peut s'opérer sans la successivité des existences, et parce que cette doctrine anéantit l'individualité humaine dont le premier amalgame reste le type éternel.

Mais, quelle que soit la solution à laquelle on s'arrête, les deux écoles, ainsi que je l'ai dit plus haut, s'accordent à reconnaître non-seulement l'immortalité de l'âme, mais encore la possibilité de la communication entre les morts et les vivants.

Cette possibilité, dont la science semble pressentir l'ad-

mission à venir, se change en presque certitude pour tous ceux qui ont scruté avec persévérance et pesé, sans parti pris, les phénomènes dont j'ai rendu compte dans cette étude. Plus de trois millions de croyants, épars à travers toutes les nationalités, témoignent de l'importance que, dès aujourd'hui, leur attribue l'intelligence et le sentiment humain. Une telle adhésion, donnée en grande partie par des hommes éminents, et qui, en dix années, a pu conquérir un suffrage aussi considérable, mérite de fixer l'attention du penseur consciencieux. Après avoir fait connaître les raisons qui militent en faveur de l'existence du phénomène, il n'est pas sans intérêt d'examiner quelle peut être sa valeur dans la société actuelle et quels résultats semblent destinés à cette diffusion qui gagne, de proche en proche, malgré les sarcasmes, les colères et la futilité qui veulent lui barrer le chemin.

(*A continuer.*) F. CLAVAIROZ.

Notre procès.

Nous avons décidément un procès en diffamation ; nous l'avions déjà dit, mais nous en doutions ; aujourd'hui, nous ne savons pas encore si c'est bien à nous que M. Ladé a voulu s'adresser ? et si c'est bien *lui* qui nous intente ce procès.

Nous avons reproduit la brochure Patonier dix ou quinze jours au moins après son apparition. M. le docteur Ladé avait donc eu tout le temps pour la démentir dans les journaux de Genève.

Quand nous l'avons publiée, pourquoi ne nous a-t-il pas écrit pour la démentir, comme il l'a fait près d'un journal de Berne (*le Bund*)? nous nous serions empressé d'insérer sa lettre. Au lieu de cela, il nous fait un procès, il nous accuse — de *diffamation*, — mais non de *calomnie*, — ce qui veut dire qu'il reconnaît *pour vrai* ce que nous avons dit.

Est-ce du bruit et du scandale que veut M. Ladé? nous en doutons. Que peut-il en espérer? N'a-t-il pas compris

que, devant un tribunal, les avocats peuvent dire ce qu'il est difficile d'écrire?

Ne comprend-il donc pas que l'empoisonnement dont l'accuse M. Patonier, peut devenir le fait principal, et être discuté publiquement? Dans ce cas, l'opinion publique qui s'est montrée si émue, sera-t-elle en sa faveur? Nous en doutons.

Quant à nous, qu'avons-nous à craindre? nous voir condamner comme diffamateur! et pourquoi?

Est-ce pour avoir reproduit une brochure signée; DONT LES FAITS N'ÉTAIENT PAS DÉMENTIS; BROCHURE qui n'était PAS POURSUIVIE, et QUI NE L'EST PAS ENCORE.

Est-ce pour avoir *écrit* ce que TOUT LE MONDE DISAIT TOUT HAUT.

Est-ce pour avoir jeté un *blâme* sur la CONDUITE OFFICIELLE de M. le docteur Ladé?

En avions-nous le droit? la liberté de la presse existe à Genève. C'est un fait.

C'était donc notre devoir de parler, car nous maintenons qu'un médecin, étant privilégié par son diplôme, est un officier public, dont nous avons le droit de discuter les actes professionnels.

M. le docteur Ladé nous accuse de malveillance; il est dans l'erreur, qu'il le sache bien, nous avons agi vis-à-vis de lui, que nous ne connaissions point, comme nous le ferions encore aujourd'hui pour tout autre médecin, fût-il même un de nos amis.

Il est des devoirs qui incombent à tout homme qui tient une plume dans un journal.

Mais est-ce bien le docteur Ladé qui nous fait un procès? Est-ce bien lui qui se trouve blessé de ce que nous avons dit? Est-ce bien lui qui veut tout le bruit, tout le scandale que produira cette affaire devant les tribunaux?

Nous ne le pensons pas, nous ne le croyons pas.

Nous le dirions bien.. ..., mais......

Ch. LAFONTAINE.



LE HASCHISCH (1).

Sept convives venaient de prendre place autour d'une table ronde richement servie, qu'embrassait un divan circulaire.

Une pile de coussins se trouvait à la disposition de chacun des invités; circonstance qui, jointe à la longueur inusitée du divan, avait pour objet de favoriser, au besoin, les attitudes les plus horizontales.

La pendule marquait onze heures.

Les croisées de l'appartement (un deuxième étage au boulevard des Capucines) encadraient agréablement la verdure des acacias; la façade des maisons opposées réjouissait la vue par les reflets dont le soleil frappait les vitres. L'azur du ciel, lavé par une brusque ondée tombée la veille, était presque aussi pur que les yeux de madame ***, l'incomparable blonde que vous savez. Que chacun interroge ses souvenirs. Bref, on a rarement vu une matinée plus belle.

Aux coins de la pièce, dans quatre vases du Japon, s'épanouissait une énorme gerbe de fleurs d'espèces différentes; l'une exclusivement composée de giroflées, l'autre de lilas, la troisième de jacinthe, la quatrième d'aubépine, base essentielle de l'odeur charmante qui accompagne le renouvellement de l'année. Aussi, grâce aux émanations croisées de ces quatre parfums de Jouvence, le printemps nous pénétrait-il par tous les pores. On se trouvait heureux et fier d'être au monde, on approuvait hautement Dieu d'avoir songé à le créer, avec tous ses accessoires; et, le cœur plein de gratitude, on sentait un besoin confus de donner un sou à des ramoneurs, et même un vague désir de pratiquer la vertu.

Le déjeuner qui nous réunissait n'était pas, comme on

(1) Ce travail a déjà été publié dans la *Voix de la Roumanie*, journal de Bucharest, rédigé avec talent, en langue française, principalement par des compatriotes, au nombre desquels nous sommes heureux de compter M. Pechmeja, le savant écrivain dont nos lecteurs pourront apprécier le mérite.

a déjà pu le pressentir, un déjeuner ordinaire; l'attitude seule des convives aurait suffi à dénoncer quelque solennité excentrique.

A peine étions-nous installés que deux laquais entrèrent, portant, l'un un coffret d'argent ciselé, qu'il déposa sur la table en face du docteur X, notre amphytrion ; l'autre un plateau, où le premier laquais, débarrassé du coffret, prit des tasses turques qu'il remplit d'excellent moka et servit à la ronde, après les avoir délicatement assujetties dans des cocotiers en filigrane d'argent.

Le docteur attira à lui le coffret et l'ouvrit avec une gravité recueillie; il en sortit diverses boîtes en crystal de roche, dont l'une à moitié pleine d'une espèce de confiture verdâtre.

— Voici, messieurs, nous dit-il, la substance en question, sous toutes ses formes possibles: en poudre pour les fumeurs de narguilé; en extrait gras, en extrait alcoolique, et enfin habilement déguisée en sucreries, conserves; c'est sous cette dernière forme que je vous la recommande, comme étant de déglutition plus facile; elle est d'un goût assez agréable lorsqu'elle est fraîchement préparée avec un mélange de pistaches, comme celle-ci que j'ai prise hier chez Collas. En voici, ajouta-t-il en exhibant une seconde boîte, qui est arrivée d'Alexandrie, il y a environ douze ans; je la tiens de mon confrère le docteur Moreau; elle n'a rien perdu de sa force, mais elle a contracté une saveur un peu rance; vous choisirez. Pour obtenir l'effet complet, il en faut avaler gros comme une noix. Quant à l'extrait pur, dit-il en nous montrant une substance d'un vert noirâtre, il suffit d'une pilule de grosseur moyenne. Le café, qu'il est d'usage d'ingurgiter en même temps, accélère et développe l'effet, qui serait très-incertain, sinon nul, si le haschisch n'était pas pris à jeun. On déjeune par-dessus.

— Et met-il longtemps à se manifester? demanda un convive

— Trois quarts d'heure environ; j'ai cependant vu des cas très-rares où il ne se produisait que le lendemain; il éclate alors avec une violence extrême.

— Est-ce que l'effet en est constamment agréable?

— Il est, au contraire, parfaitement désagréable assez souvent; mais toujours excessivement curieux.

— C'est une compensation...

— Sans doute, dit le docteur très-sérieusement.

— Heu! vous trouvez? fit un convive, d'un air peu convaincu.

— D'autres fois, au contraire, poursuivit le docteur, il procure une jouissance véritablement céleste; c'est le paradis ou l'enfer. Enfin il en est du haschisch comme du jeu: on gagne fort souvent, mais on peut perdre; toutefois, en modérant la dose...

— Et à quoi tient cette variété d'effets opposés?

— Mon Dieu! cela peut tenir à diverses circonstances qu'il est assez difficile de déterminer: à la dose, aux dispositions et au tempérament de l'individu, au plus ou moins d'électricité de l'atmosphère, aux phases de la lune... Ainsi, quand elle arrive à son apogée, je suis à peu près certain que l'effet se produit alors avec un choc plus rude.

— Vous croyez donc à l'influence de cet astre?

— Certes! Voulez-vous une preuve de son action, semez de l'ail avec la pleine lune; il poussera invariablement rond comme l'oignon, au lieu d'être divisé en gousses selon l'ordinaire. Tous les jardiniers savent cela. Quant à l'action de la lune sur les individus, principalement sur les gens nerveux, elle est indéniable. Pour ma part, je suis malheureusement organisé de façon à pouvoir vous en accuser les divers quartiers, simplement en raison des effets corrélatifs que je subis alors dans mon organisme.

— Est-ce un fait pleinement acquis que la lune est pour quelque chose dans les marées?

— Puiqu'elle a de l'influence sur les *aulx*, risqua timidement mon voisin de gauche.

Le docteur, qui était sur le point de se moucher, resta à mi-chemin de son nez, et, la bouche ouverte, il contempla l'interrupteur avec une attention stupide, dans laquelle ne tarda pas à s'introduire une nuance de farouche indignation issue de la compréhension lente de ce misérable jeu de mots; après quoi, empoignant son nez, il le secoua avec une énergie dans laquelle sonnèrent toutes les trom-

pettes de sa légitime irritation! Ce calembour hideux souleva, je dois le constater, une réprobation générale; on mit aux voix l'expulsion ignominieuse du délinquant. Son repentir le sauva. Toutefois un convive, plus exaspéré que les autres, s'obstina à demander sa tête, qu'on crut devoir lui refuser, afin de ne pas compliquer le déjeuner d'un incident intempestif.

— Docteur! lui demandai-je, lorsque l'ordre se fut rétabli, veuillez me dire au juste ce que c'est que le haschich.

— C'est tout bonnement le suc du chanvre indien (*cannabis indica*). Cette plante diffère du chanvre d'Europe par sa tige rameuse et par ses propriétés énergiques. Les Hindous tirent par infusion, de ses feuilles, une boisson enivrante qu'ils désignent sous le nom de *benk*. Outre des confitures, les Arabes en font une sorte de bière dont on s'empressa d'interdire l'usage à nos troupes lors de la campagne d'Egypte. Ses effets, quand il est pris à l'état de conserve, sont beaucoup plus anodins, toutes les fois qu'ils ne sont pas modifiés par l'introduction trop fréquente d'autres substances, telles que l'*opium*, la jusquiame, le datura-stramonium, la belladone, etc. Il est d'ailleurs facile de se le procurer pur.

Son usage est aussi vieux que le monde. C'était du haschisch que le *népenthès* des anciens. Je suis parfaitement convaincu, en outre, que le breuvage offert par Circé aux compagnons d'Ulysse se composait principalement d'une décoction de cette herbe.

Vous savez tout le parti qu'en tirait le Vieux de la Montagne, le roi des assassins ou des haschaschins, c'est-à-dire, en arabe, des mangeurs de haschisch. Les historiens des croisades ont transformé en *assassini* ce vocable, définitivement passé dans notre langue comme synonyme de meurtrier, en raison des habitudes homicides des sectaires qu'il désignait. O vicissitude des mots!

En tout cas, les effets de cette substance sont tellement étranges que les Orientaux lui ont appliqué le sobriquet d'*esrar* (mystères).

Les Chinois s'en servent de temps immémorial, dans leurs opérations chirurgicales, pour produire l'insensibi-

lité, comme nous au moyen du chloroforme ; et, à ce propos, je me demande quelle dose effroyable il faut en absorber pour en venir là. Je n'oserais pas m'y risquer.

— Est-ce que l'usage de cette drogue n'offre aucun danger?

— Si vous adressiez cette question au docteur Moreau, il ne manquerait pas de vous affirmer la parfaite innocuité du haschisch. Il me serait difficile de partager cette conviction ; je crois que l'usage trop répété du produit en question doit finalement aboutir à une superbe congestion cérébrale ; au surplus, l'état pitoyable des individus livrés sans ménagement à cette passion me paraît suffisamment instructif. Mais je crois qu'on peut en prendre de temps à autre, et même assez souvent, sans préjudice marqué. J'en ai, moi qui vous parle, absorbé environ deux cents fois, et je ne m'en porte pas plus mal.

— Deux cents fois?

— Mais oui ; par curiosité scientifique. Humphrey Davy a bien, au péril de ses jours, expérimenté sur le gaz hilariant.

— Qu'est-ce que le gaz hilariant?

— C'est le protoxyde d'azote ; un gaz qui, indépendamment de ses autres propriétés; a, comme d'ailleurs le haschisch, celle de développer une gaieté folle. Seulement, dès qu'on le respire trop fortement, on en meurt.

— On en meurt?

— Parfaitement.

— C'est fort drôle.

-- Mon Dieu ! messieurs, vous pouvez mourir aussi d'une indigestion de pain ; et, d'autre part, il n'est rien d'absolument nuisible dès qu'on évite l'abus.

— Oh ! docteur, cependant... pensez-vous que le simple usage de l'arsenic... ?

— L'arsenic, messieurs, s'écria le docteur avec autorité, l'arsenic pris à faible dose est un agent, — je ne dirai pas inoffensif, — mais je dirai, qui plus est, bienfaisant. Les cochers de Vienne en offrent à leurs chevaux chaque fois qu'ils éprouvent le besoin d'enthousiasmer leurs jambes ; et il procure, aux jeunes personnes qui l'honorent de leur confiance, un délicieux embonpoint.

— Docteur, plaisantez-vous?

— Oui.

— A la bonne heure!

-- Mais il y a du vrai. Pour en revenir au haschisch, ses effets, même les plus rudes, n'entraînent aucune suite fâcheuse; et ils sont, je le répète, tellement curieux que quiconque ne les a pas éprouvés une fois au moins, ne saurait véritablement se flatter d'avoir vécu. Sur ce, messieurs, permettez-moi de vous servir.

Et, ce disant, il nous remit à chacun une cuillerée de ladite conserve.

— Docteur, comme je désire, lui dis-je, obtenir un effet aussi complet que possible, veuillez, je vous prie, forcer un peu la dose.

— A votre aise. Tenez, vous pouvez absorber ceci impunément; j'en donne quelquefois le double à mes malades.

— A vos malades?

— Sans doute! le haschisch s'administre avec succès dans les cas d'aliénation mentale; j'ai aussi guéri par ce moyen nombre d'affections nerveuses. C'est entre autres un remède souverain contre l'épilepsie.

Le haschisch offre en outre des rapports étroits avec le magnétisme, dont il reproduit ou du moins rappelle en partie l'action, ne fût-ce que par la clairvoyance intuitive qu'il détermine d'ordinaire. De plus, j'ai été à même de constater qu'il est, jusqu'à un certain point, contagieux. Ainsi, dans certaines conditions particulières, une personne haschischée peut communiquer à une autre, qui ne l'est pas, une partie de l'ivresse qu'elle subit. Par exemple...

Ici le docteur entra à voix basse dans des détails qu'il serait trop difficile de répéter.

On servit. Le docteur passe à bon droit pour un gourmet; c'est assez dire que le déjeuner fut exquis. Il avait, en outre, eu le soin délicat de multiplier autour de nous les objets agréables, afin que nos impressions se ressentissent de ce milieu caressant.

(*A suivre.*) Ange Pechmeja.



UN NOUVEAU JOURNAL.

Nous recevons de Paris, du docteur Desjardin, que nous connaissons personnellement, une lettre à laquelle nous donnons la publicité de notre journal.

Monsieur et cher Collègue,

Sous quinze ou vingt jours, je vais faire paraître un journal de vulgarisation ayant pour titre :

L'INDÉPENDANCE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

Journal d'initiative et de vulgarisation.

L'esprit du journal sera essentiellement philosophique et magnétique.

Le journal traitera toutes les questions utiles à l'homme, soit sous le point de vue physique, soit sous le point de vue moral.

Le journal aura le format des journaux populaires, afin de pouvoir se répandre dans toutes les classes de la société, et posséder le concours des journalistes.

Le prix est de 15 centimes ; il paraîtra les samedis soir.

L'abonnement est de 10 francs par an et 6 francs pour six mois.

19, rue Duphot, près la Madeleine, à Paris

INSTITUT ÉLECTRO-MAGNÉTIQUE

SOUS LA DIRECTION

du professeur P.-A. DESJARDIN

Traitement des maladies chroniques réputées incurables ; consultations tous les jours de 2 à 5 heures. Traitement gratuit pour les indigents de 9 à 11 heures du matin. — Appareils et machines dynamique, statique et électro-magnétique ; petit baquet mesmérien modifié et portatif.

FIN DE LA HUITIÈME ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE HUITIÈME VOLUME

Ier NUMÉRO. — JANVIER 1868.

IIe NUMÉRO. — FÉVRIER 1868

IIIe NUMÉRO. — MARS 1868.

IVe NUMÉRO. — AVRIL 1868.

Ve NUMÉRO. — MAI 1868.

VIe NUMÉRO. — JUIN 1868.

VIIe NUMÉRO. — JUILLET 1868.

VIIIe NUMÉRO. — AOUT 1868.

IXe NUMÉRO. — SEPTEMBRE 1868.

Xe NUMÉRO. — OCTOBRE 1868.

XIe NUMÉRO. — NOVEMBRE 1868.

XII° NUMÉRO. — DÉCEMBRE 1860.

